[redacted]

MAURICE MAETERLINCK

Théâtre

II

PELLÉAS ET MÉLISANDE (1892)

ALLADINE ET PALOMIDES (1894). — INTÉRIEUR (1894)

LA MORT DE TINTAGILES (1894)

VINGT ET UNIÈME ÉDITION

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, EDITEUR
31, RUE DES PAROISSIENS, 31
—
1908
Paris — Calmann-Lévy, éditeurs.

Théâtre.

DU MÊME AUTEUR :

SERRES CHAUDES suivies de QUINZE CHANSONS. Un volume in-18 jésus. 3.00

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES de *Ruysbroeck l'admirable*, traduit du flamand et accompagné d'une Introduction. Un volume in-16, sur papier à la main 5.00

LES DISCIPLES A SAÏS ET LES FRAGMENTS de *Novalis*, traduits de l'allemand et précédés d'une Introduction. Un volume in-18 jésus. . 4.00

LE TEMPLE ENSEVELI. Un volume in-18 jésus . 3.50

LE TRÉSOR DES HUMBLES. Un volume in 18 jésus 3.50

LA SAGESSE ET LA DESTINÉE. Un volume in-18 jésus 3.50

LA VIE DES ABEILLES Un volume in-18 jésus . 3.50

L'INTELLIGENCE DES FLEURS. Un volume in-18 jésus 3.50

THÉATRE. Tome I : *La Princesse Maleine. — L'Intruse. — Les Aveugles* 3.50

THÉATRE. Tome II : *Pelléas et Mélisande. — Alladine et Palomides. — Intérieur. — La mort de Tintagiles* 3.50

THÉATRE. Tome III : *Aglavaine et Sélysette. — Ariane et Barbe-bleue. — Sœur Béatrice* . . . 3.50

LES SEPT PRINCESSES, drame. Un petit volume in-18 jésus 2 00

PELLÉAS ET MÉLISANDE, édition modifiée conformément aux représentations de l'*Opéra-Comique*. 1.50

LA MORT DE TINTAGILES, édition conforme aux représentations du drame lyrique 1.00

ARIANE ET BARBE-BLEUE, édition conforme aux représentations de l'*Opéra-Comique* 1.50

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

SEPT ESSAIS D'EMERSON, traduits par I. Will, avec une préface de *Maurice Maeterlinck*. Un volume in-18 jésus 3.50

MAURICE MAETERLINCK

Théâtre

II

PELLÉAS ET MÉLISANDE (1892)

ALLADINE ET PALOMIDES (1894). — INTÉRIEUR (1894)

LA MORT DE TINTAGILES (1894)

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, EDITEUR
31, RUE DES PAROISSIENS, 31

1908

Pelléas et Mélisande.

A Octave Mirbeau.

En témoignage d'amitié,

d'admiration et de reconnaissance

profondes.

PERSONNAGES.

ARKEL, roi d'Allemonde.

GENEVIÈVE, mère de Pelléas et de Golaud.

PELLÉAS, GOLAUD, } petits-fils d'Arkël.

MÉLISANDE.

Le petit YNIOLD, fils de Golaud (d'un premier lit).

Un médecin.

Le portier.

Servantes, pauvres, etc.

ACTE I

—

SCÈNE I

La porte du château.

LES SERVANTES, *à l'intérieur.*

Ouvrez la porte! Ouvrez la porte!

LE PORTIER.

Qui est là? Pourquoi venez-vous m'éveiller? Sortez par les petites portes; sortez par les petites portes; il y en a assez!...

UNE SERVANTE, *à l'intérieur.*

Nous venons laver le seuil, la porte et le perron; ouvrez donc! ouvrez donc!

UNE AUTRE SERVANTE, *à l'intérieur.*

Il y aura de grands événements!

TROISIÈME SERVANTE, *à l'intérieur.*

Il y aura de grandes fêtes ! Ouvrez vite !...

LES SERVANTES.

Ouvrez donc ! ouvrez donc !

LE PORTIER.

Attendez ! attendez ! Je ne sais pas si je pourrai l'ouvrir... Elle ne s'ouvre jamais... Attendez qu'il fasse clair...

PREMIÈRE SERVANTE.

Il fait assez clair au dehors ; je vois le soleil par les fentes...

LE PORTIER.

Voici les grandes clefs... Oh ! comme ils grincent, les verrous et les serrures... Aidez-moi ! aidez-moi !...

LES SERVANTES.

Nous tirons, nous tirons...

DEUXIÈME SERVANTE.

Elle ne s'ouvrira pas...

PREMIÈRE SERVANTE.

Ah ! ah ! Elle s'ouvre ! elle s'ouvre lentement !

LE PORTIER.

Comme elle crie! Elle éveillera tout le monde...

DEUXIÈME SERVANTE, *paraissant sur le seuil.*

Oh! qu'il fait déjà clair au dehors!

PREMIÈRE SERVANTE.

Le soleil se lève sur la mer!

LE PORTIER.

Elle est ouverte... Elle est grande ouverte!...

Toutes les servantes paraissent sur le seuil et le franchissent.

PREMIÈRE SERVANTE.

Je vais d'abord laver le seuil...

DEUXIÈME SERVANTE.

Nous ne pourrons jamais nettoyer tout ceci.

D'AUTRES SERVANTES.

Apportez l'eau! apportez l'eau!

LE PORTIER.

Oui, oui; versez l'eau, versez toute l'eau du déluge; vous n'en viendrez jamais à bout...

SCÈNE II

Une forêt.

On découvre Mélisande au bord d'une fontaine. — Entre Golaud.

GOLAUD.

Je ne pourrai plus sortir de cette forêt. — Dieu sait jusqu'où cette bête m'a mené. Je croyais cependant l'avoir blessée à mort; et voici des traces de sang. Mais maintenant, je l'ai perdue de vue; je crois que je me suis perdu moi-même — et mes chiens ne me retrouvent plus — je vais revenir sur mes pas... — J'entends pleurer... Oh! oh! qu'y a-t-il là au bord de l'eau?... Une petite fille qui pleure à la fontaine? *Il tousse.* — Elle ne m'entend pas. Je ne vois pas son visage. *Il s'approche et touche Mélisande à l'épaule.* Pourquoi pleures-tu? *Mélisande tressaille, se dresse et veut fuir.* — N'ayez pas peur. Vous n'avez rien à craindre. Pourquoi pleurez-vous, ici, toute seule?

MÉLISANDE.

Ne me touchez pas! ne me touchez pas!

GOLAUD.

N'ayez pas peur... Je ne vous ferai pas... Oh! vous êtes belle!

MÉLISANDE.

Ne me touchez pas ! ou je me jette à l'eau !...

GOLAUD.

Je ne vous touche pas... Voyez, je resterai ici, contre l'arbre. N'ayez pas peur. Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ?

MÉLISANDE.

Oh ! oui ! oui ! oui !

Elle sanglote profondément.

GOLAUD.

Qui est-ce qui vous a fait du mal ?

MÉLISANDE.

Tous ! tous !

GOLAUD.

Quel mal vous a-t-on fait ?

MÉLISANDE.

Je ne veux pas le dire ! je ne peux pas le dire !...

GOLAUD.

Voyons ; ne pleurez pas ainsi. D'où venez-vous ?

MÉLISANDE.

Je me suis enfuie !... enfuie...

GOLAUD.

Oui ; mais d'où vous êtes-vous enfuie ?

MÉLISANDE.

Je suis perdue!... perdue ici... Je ne suis pas d'ici... Je ne suis pas née là...

GOLAUD.

D'où êtes-vous ? Où êtes-vous née ?

MÉLISANDE.

Oh ! oh ! loin d'ici... loin... loin...

GOLAUD.

Qu'est-ce qui brille ainsi au fond de l'eau ?

MÉLISANDE.

Où donc ? — Ah ! c'est la couronne qu'il m'a donnée. Elle est tombée tandis que je pleurais.

GOLAUD.

Une couronne ? — Qui est-ce qui vous a donné une couronne ? — Je vais essayer de la prendre...

MÉLISANDE.

Non, non ; je n'en veux plus ! Je préfère mourir tout de suite...

GOLAUD.

Je pourrais la retirer facilement. L'eau n'est pas très profonde.

MÉLISANDE.

Je n'en veux plus! Si vous la retirez, je me jette à sa place!...

GOLAUD.

Non, non; je la laisserai là. Elle semble très belle. — Y a-t-il longtemps que vous avez fui?

MÉLISANDE.

Oui... qui êtes-vous?

GOLAUD.

Je suis le prince Golaud — le petit-fils d'Arkël, le vieux roi d'Allemonde...

MÉLISANDE.

Oh! vous avez déjà les cheveux gris...

GOLAUD.

Oui; quelques-uns, ici, près des tempes...

MÉLISANDE.

Et la barbe aussi... Pourquoi me regardez-vous ainsi?

GOLAUD.

Je regarde vos yeux. — Vous ne fermez jamais les yeux ?

MÉLISANDE.

Si, si ; je les ferme la nuit...

GOLAUD.

Pourquoi avez-vous l'air si étonné ?

MÉLISANDE.

Vous êtes un géant ?

GOLAUD.

Je suis un homme comme les autres...

MÉLISANDE.

Pourquoi êtes-vous venu ici ?

GOLAUD.

Je n'en sais rien moi-même. Je chassais dans la forêt. Je poursuivais un sanglier. Je me suis trompé de chemin. — Vous avez l'air très jeune. Quel âge avez-vous ?

MÉLISANDE.

Je commence à avoir froid...

GOLAUD.

Voulez-vous venir avec moi ?

MÉLISANDE.

Non, non ; je reste ici...

GOLAUD.

Vous ne pouvez pas rester seule. Vous ne pouvez pas rester ici toute la nuit... Comment vous nommez-vous ?

MÉLISANDE.

Mélisande.

GOLAUD.

Vous ne pouvez pas rester ici, Mélisande. Venez avec moi...

MÉLISANDE.

Je reste ici...

GOLAUD.

Vous aurez peur, toute seule. Toute la nuit..., ce n'est pas possible. Mélisande, venez, donnez-moi la main...

MÉLISANDE.

Oh ! ne me touchez pas !...

GOLAUD.

Ne criez pas... Je ne vous toucherai plus. Mais venez avec moi. La nuit sera très noire et très froide. Venez avec moi...

MÉLISANDE.

Où allez-vous?...

GOLAUD.

Je ne sais pas... Je suis perdu aussi...

Ils sortent.

SCÈNE III

Une salle dans le château.

On découvre Arkël et Geneviève.

GENEVIÈVE.

Voici ce qu'il écrit à son frère Pelléas : « Un soir, je l'ai trouvée tout en pleurs au bord d'une fontaine, dans la forêt où je m'étais perdu. Je ne sais ni son âge, ni qui elle est, ni d'où elle vient et je n'ose pas l'interroger, car elle doit avoir eu une grande épouvante, et quand on lui demande ce qui lui est arrivé, elle pleure tout à coup comme un enfant et sanglote si profondément qu'on a peur. Au moment où je l'ai trouvée près des sources, une couronne d'or avait glissé de ses cheveux, et était tombée au fond de l'eau. Elle était d'ailleurs vêtue comme une princesse, bien que ses vêtements fussent déchirés par les ronces.

Il y a maintenant six mois que je l'ai épousée et je n'en sais pas plus qu'au jour de notre rencontre. En attendant, mon cher Pelléas, toi que j'aime plus qu'un frère, bien que nous ne soyons pas nés du même père ; en attendant, prépare mon retour... Je sais que ma mère me pardonnera volontiers. Mais j'ai peur du roi, notre vénérable aïeul, j'ai peur d'Arkël, malgré toute sa bonté, car j'ai déçu, par ce mariage étrange, tous ses projets politiques, et je crains que la beauté de Mélisande n'excuse pas à ses yeux, si sages, ma folie. S'il consent néanmoins à l'accueillir comme il accueillerait sa propre fille, le troisième soir qui suivra cette lettre, allume une lampe au sommet de la tour qui regarde la mer. Je l'apercevrai du pont de notre navire ; sinon j'irai plus loin et ne reviendrai plus... » Qu'en dites-vous ?

ARKEL.

Je n'en dis rien. Il a fait ce qu'il devait probablement faire. Je suis très vieux et cependant je n'ai pas encore vu clair, un instant, en moi-même ; comment voulez-vous que je juge ce que d'autres ont fait ? Je ne suis pas loin du tombeau et je ne parviens pas à me juger moi-même... On se trompe toujours lorsqu'on ne ferme pas les yeux pour pardonner ou pour mieux regarder en soi-même. Cela nous semble étrange ; et voilà tout. Il a passé l'âge mûr et il épouse, comme un enfant, une petite fille qu'il trouve

près d'une source... Cela nous semble étrange, parce que nous ne voyons jamais que l'envers des destinées... l'envers même de la nôtre... Il avait toujours suivi mes conseils jusqu'ici; j'avais cru le rendre heureux en l'envoyant demander la main de la princesse Ursule... Il ne pouvait pas rester seul, et depuis la mort de sa femme il était triste d'être seul; et ce mariage allait mettre fin à de longues guerres et à de vieilles haines... Il ne l'a pas voulu. Qu'il en soit comme il a voulu: je ne me suis jamais mis en travers d'une destinée; et il sait mieux que moi son avenir. Il n'arrive peut-être pas d'événements inutiles...

GENEVIÈVE.

Il a toujours été si prudent, si grave et si ferme... Si c'était Pelléas, je comprendrais... Mais lui... à son âge... Qui va-t-il introduire ici? — Une inconnue trouvée le long des routes... Depuis la mort de sa femme il ne vivait plus que pour son fils, le petit Yniold, et s'il allait se remarier, c'était parce que vous l'aviez voulu... Et maintenant... une petite fille dans la forêt... Il a tout oublié... — Qu'allons-nous faire?...

Entre Pelléas.

ARKEL.

Qui est-ce qui entre là?

GENEVIÈVE.

C'est Pelléas. Il a pleuré.

ARKEL.

Est-ce toi, Pelléas? — Viens un peu plus près que je te voie dans la lumière...

PELLÉAS.

Grand-père, j'ai reçu, en même temps que la lettre de mon frère, une autre lettre; une lettre de mon ami Marcellus... Il va mourir et il m'appelle. Il voudrait me voir avant de mourir...

ARKEL.

Tu voudrais partir avant le retour de ton frère? — Ton ami est peut-être moins malade qu'il ne le croit...

PELLÉAS.

Sa lettre est si triste qu'on voit la mort entre les lignes... Il dit qu'il sait exactement le jour où la fin doit venir... Il me dit que je puis arriver avant elle si je veux, mais qu'il n'y a plus de temps à perdre. Le voyage est très long et si j'attends le retour de Golaud, il sera peut-être trop tard...

ARKEL.

Il faudrait attendre quelque temps cependant... Nous ne savons pas ce que ce retour nous pré-

pare. Et d'ailleurs ton père n'est-il pas ici, au-dessus de nous, plus malade peut-être que ton ami... Pourras-tu choisir entre le père et l'ami...?

Il sort.

GENEVIÈVE.

Aie soin d'allumer la lampe dès ce soir, Pelléas...

Ils sortent séparément.

SCÈNE IV

Devant le château.

Entrent Geneviève et Mélisande.

MÉLISANDE.

Il fait sombre dans les jardins. Et quelles forêts, quelles forêts tout autour des palais!...

GENEVIÈVE.

Oui; cela m'étonnait aussi quand je suis arrivée, et cela étonne tout le monde. Il y a des endroits où l'on ne voit jamais le soleil. Mais l'on s'y fait si vite... Il y a longtemps... Il y a près de quarante ans que je vis ici... Regardez de l'autre côté, vous aurez la clarté de la mer...

MÉLISANDE.

J'entends du bruit au-dessous de nous...

GENEVIÈVE.

Oui; c'est quelqu'un qui monte vers nous... Ah! c'est Pelléas... Il semble encore fatigué de vous avoir attendue si longtemps...

MÉLISANDE.

Il ne nous a pas vues.

GENEVIÈVE.

Je crois qu'il nous a vues, mais il ne sait ce qu'il doit faire... Pelléas, Pelléas, est-ce toi?

PELLÉAS.

Oui!... Je venais du côté de la mer...

GENEVIÈVE.

Nous aussi; nous cherchions la clarté. Ici, il fait un peu plus clair qu'ailleurs; et cependant la mer est sombre.

PELLÉAS.

Nous aurons une tempête cette nuit. Nous en avons souvent... et cependant la mer est si calme ce soir... On s'embarquerait sans le savoir et l'on ne reviendrait plus.

MÉLISANDE.

Quelque chose sort du port...

PELLÉAS.

Il faut que ce soit un grand navire... Les lumières sont très hautes, nous le verrons tout à l'heure quand il entrera dans la bande de clarté...

GENEVIÈVE.

Je ne sais si nous pourrons le voir... il y a une brume sur la mer...

PELLÉAS.

On dirait que la brume s'élève lentement...

MÉLISANDE.

Oui; j'aperçois, là-bas, une petite lumière que je n'avais pas vue...

PELLÉAS.

C'est un phare; il y en a d'autres que nous ne voyons pas encore.

MÉLISANDE.

Le navire est dans la lumière... Il est déjà bien loin...

PELLÉAS.

C'est un navire étranger. Il me semble plus grand que les nôtres...

MÉLISANDE.

C'est le navire qui m'a menée ici!...

PELLÉAS.

Il s'éloigne à toutes voiles...

MÉLISANDE.

C'est le navire qui m'a menée ici. Il a de grandes voiles... Je le reconnais à ses voiles...

PELLÉAS.

Il aura mauvaise mer cette nuit...

MÉLISANDE.

Pourquoi s'en va-t-il?... On ne le voit presque plus... Il fera peut-être naufrage...

PELLÉAS.

La nuit tombe très vite...

Un silence.

GENEVIÈVE.

Personne ne parle plus?... Vous n'avez plus rien à vous dire?... Il est temps de rentrer. Pelléas, montre la route à Mélisande. Il faut que j'aille voir, un instant, le petit Yniold.

Elle sort.

PELLÉAS.

On ne voit plus rien sur la mer...

MÉLISANDE.

Je vois d'autres lumières.

PELLÉAS.

Ce sont les autres phares... Entendez-vous la mer?... C'est le vent qui s'élève... Descendons par ici. Voulez-vous me donner la main?

MÉLISANDE.

Voyez, voyez, j'ai les mains pleines de fleurs et de feuillages.

PELLÉAS.

Je vous soutiendrai par le bras, le chemin est escarpé et il y fait très sombre... Je pars peut-être demain...

MÉLISANDE.

Oh!... pourquoi partez-vous?

Ils sortent.

ACTE II

SCÈNE I

Une fontaine dans le parc.

Entrent Pelléas et Mélisande.

PELLÉAS.

Vous ne savez pas où je vous ai menée ? — Je viens souvent m'asseoir ici, vers midi, lorsqu'il fait trop chaud dans les jardins. On étouffe, aujourd'hui, même à l'ombre des arbres.

MÉLISANDE.

Oh ! l'eau est claire...

PELLÉAS.

Elle est fraîche comme l'hiver. C'est une vieille fontaine abandonnée. Il paraît que c'était une fontaine miraculeuse, — elle ouvrait les yeux des aveugles. — On l'appelle encore la « fontaine des aveugles ».

MÉLISANDE.

Elle n'ouvre plus les yeux ?

PELLÉAS.

Depuis que le roi est presque aveugle lui-même, on n'y vient plus...

MÉLISANDE.

Comme on est seul ici... On n'entend rien.

PELLÉAS.

Il y a toujours un silence extraordinaire... On entendrait dormir l'eau... Voulez-vous vous asseoir au bord du bassin de marbre ? Il y a un tilleul que le soleil ne pénètre jamais...

MÉLISANDE.

Je vais me coucher sur le marbre. — Je voudrais voir le fond de l'eau...

PELLÉAS.

On ne l'a jamais vu. — Elle est peut-être aussi profonde que la mer. — On ne sait d'où elle vient. — Elle vient peut-être du centre de la terre...

MÉLISANDE.

Si quelque chose brillait au fond, on le verrait peut-être...

PELLÉAS.

Ne vous penchez pas ainsi...

MÉLISANDE.

Je voudrais toucher l'eau...

PELLÉAS.

Prenez garde de glisser... Je vais vous tenir la main...

MÉLISANDE.

Non, non, je voudrais y plonger mes deux mains... on dirait que mes mains sont malades aujourd'hui...

PELLÉAS.

Oh! oh! prenez garde! prenez garde! Mélisande!... Mélisande!...—Oh! votre chevelure!...

MÉLISANDE, *se redressant.*

Je ne peux pas, je ne peux pas l'atteindre.

PELLÉAS.

Vos cheveux ont plongé dans l'eau...

MÉLISANDE.

Oui, oui; ils sont plus longs que mes bras... Ils sont plus longs que moi...

Un silence.

PELLÉAS.

C'est au bord d'une fontaine aussi, qu'il vous a trouvée ?

MÉLISANDE.

Oui...

PELLÉAS.

Que vous a-t-il dit ?

MÉLISANDE.

Rien ; — je ne me rappelle plus...

PELLÉAS.

Etait-il tout près de vous ?

MÉLISANDE.

Oui ; il voulait m'embrasser...

PELLÉAS.

Et vous ne vouliez pas ?

MÉLISANDE.

Non.

PELLÉAS.

Pourquoi ne vouliez-vous pas ?

MÉLISANDE.

Oh ! oh ! j'ai vu passer quelque chose au fond de l'eau...

PELLÉAS.

Prenez garde ! prenez garde ! — Vous allez tomber ! — Avec quoi jouez-vous ?

MÉLISANDE.

Avec l'anneau qu'il m'a donné...

PELLÉAS.

Prenez garde ; vous allez le perdre...

MÉLISANDE.

Non, non, je suis sûre de mes mains...

PELLÉAS.

Ne jouez pas ainsi, au-dessus d'une eau si profonde...

MÉLISANDE.

Mes mains ne tremblent pas.

PELLÉAS.

Comme il brille au soleil ! — Ne le jetez pas si haut vers le ciel...

MÉLISANDE.

Oh !...

PELLÉAS.

Il est tombé ?

MÉLISANDE.

Il est tombé dans l'eau !...

PELLÉAS.

Où est-il ?

MÉLISANDE.

Je ne le vois pas descendre...

PELLÉAS.

Je crois que je le vois briller...

MÉLISANDE.

Où donc ?

PELLÉAS.

Là-bas,... là-bas...

MÉLISANDE.

Oh ! qu'il est loin de nous !... non, non, ce n'est pas lui,... ce n'est plus lui... Il est perdu... Il n'y a plus qu'un grand cercle sur l'eau... Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous faire maintenant ?...

PELLÉAS.

Il ne faut pas s'inquiéter ainsi pour une bague. Ce n'est rien... nous la retrouverons peut-être. Ou bien nous en trouverons une autre...

MÉLISANDE.

Non, non; nous ne la retrouverons plus, nous n'en trouverons pas d'autres non plus... Je croyais l'avoir dans les mains cependant... J'avais déjà fermé les mains, et elle est tombée malgré tout... Je l'ai jetée trop haut, du côté du soleil...

PELLÉAS.

Venez, venez, nous reviendrons un autre jour... venez, il est temps. On pourrait nous surprendre...Midi sonnait au moment où l'anneau est tombé...

MÉLISANDE.

Qu'allons-nous dire à Golaud s'il demande où il est?

PELLÉAS.

La vérité, la vérité, la vérité...

Ils sortent.

SCÈNE II

Un appartement dans le château.

On découvre Golaud étendu sur son lit; Mélisande est à son chevet

GOLAUD.

Ah! ah! tout va bien, cela ne sera rien. Mais je ne puis m'expliquer comment cela s'est passé. Je chassais tranquillement dans la forêt. Mon che-

val s'est emporté tout à coup, sans raison. A-t-il vu quelque chose d'extraordinaire?... Je venais d'entendre sonner les douze coups de midi. Au douzième coup, il s'effraie subitement, et court, comme un aveugle fou, contre un arbre. Je n'ai plus rien entendu. Je ne sais plus ce qui est arrivé. Je suis tombé, et lui doit être tombé sur moi. Je croyais avoir toute la forêt sur la poitrine; je croyais que mon cœur était écrasé. Mais mon cœur est solide. Il paraît que ce n'est rien...

MÉLISANDE.

Voulez-vous boire un peu d'eau?

GOLAUD.

Merci, merci; je n'ai pas soif.

MÉLISANDE.

Voulez-vous un autre oreiller?... Il y a une petite tache de sang sur celui-ci.

GOLAUD.

Non, non; ce n'est pas la peine. J'ai saigné de la bouche tout à l'heure. Je saignerai peut-être encore...

MÉLISANDE.

Est-ce bien sûr?... Vous ne souffrez pas trop?

GOLAUD.

Non, non, j'en ai vu bien d'autres. Je suis fait au fer et au sang... Ce ne sont pas des petits os d'enfant que j'ai autour du cœur, ne t'inquiète pas...

MÉLISANDE.

Fermez les yeux et tâchez de dormir. Je resterai ici toute la nuit...

GOLAUD.

Non, non; je ne veux pas que tu te fatigues ainsi. Je n'ai besoin de rien; je dormirai comme un enfant... Qu'y a-t-il, Mélisande? Pourquoi pleures-tu tout à coup?...

MÉLISANDE, *fondant en larmes.*

Je suis... je suis souffrante aussi...

GOLAUD.

Tu es souffrante?... Qu'as-tu donc, Mélisande?...

MÉLISANDE.

Je ne sais pas. Je suis malade aussi... Je préfère vous le dire aujourd'hui; seigneur, je ne suis pas heureuse ici...

GOLAUD.

Qu'est-il donc arrivé, Mélisande? Qu'est-ce que c'est?... Moi qui ne me doutais de rien... Qu'est-il donc arrivé?... Quelqu'un t'a fait du mal?... Quelqu'un t'aurait-il offensée?

MÉLISANDE.

Non, non; personne ne m'a fait le moindre mal... Ce n'est pas cela... Mais je ne puis plus vivre ici. Je ne sais pas pourquoi... Je voudrais m'en aller, m'en aller!... Je vais mourir si l'on me laisse ici...

GOLAUD.

Mais il est arrivé quelque chose? Tu dois me cacher quelque chose?... Dis-moi toute la vérité, Mélisande... Est-ce le roi?... Est-ce ma mère?... Est-ce Pelléas?...

MÉLISANDE.

Non, non; ce n'est pas Pelléas. Ce n'est personne... Vous ne pouvez pas me comprendre...

GOLAUD.

Pourquoi ne comprendrais-je pas?... Si tu ne me dis rien, que veux-tu que je fasse... Dis-moi tout, et je comprendrai tout.

MÉLISANDE.

Je ne sais pas moi-même ce que c'est... Si je pouvais vous le dire, je vous le dirais... C'est quelque chose qui est plus fort que moi...

GOLAUD.

Voyons; sois raisonnable, Mélisande. — Que veux-tu que je fasse? Tu n'es plus une enfant. — Est-ce moi que tu voudrais quitter?

MÉLISANDE.

Oh! non, non; ce n'est pas cela... Je voudrais m'en aller avec vous... C'est ici, que je ne peux plus vivre... Je sens que je ne vivrai plus longtemps...

GOLAUD.

Mais il faut une raison cependant. On va te croire folle. On va croire à des rêves d'enfant. — Voyons, est-ce Pelléas, peut-être? — Je crois qu'il ne te parle pas souvent...

MÉLISANDE.

Si, si; il me parle parfois. Il ne m'aime pas, je crois; je l'ai vu dans ses yeux... Mais il me parle quand il me rencontre...

GOLAUD.

Il ne faut pas lui en vouloir. Il a toujours été ainsi. Il est un peu étrange. Et maintenant, il est triste; il songe à son ami Marcellus, qui est sur le point de mourir et qu'il ne peut pas aller voir... Il changera, il changera, tu verras; il est jeune...

MÉLISANDE.

Mais ce n'est pas cela... ce n'est pas cela...

GOLAUD.

Qu'est-ce donc? — Ne peux-tu pas te faire à la vie qu'on mène ici? — Il est vrai que ce château est très vieux et très sombre... Il est très froid et

très profond. Et tous ceux qui l'habitent sont déjà vieux. Et la campagne semble bien triste aussi, avec toutes ses forêts, toutes ses vieilles forêts sans lumière. Mais on peut égayer tout cela si l'on veut. Et puis, la joie, on n'en a pas tous les jours; il faut prendre les choses comme elles sont. Mais dis-moi quelque chose; n'importe quoi; je ferai tout ce que tu voudras...

MÉLISANDE.

Oui, oui; c'est vrai... on ne voit jamais le ciel clair... Je l'ai vu pour la première fois ce matin...

GOLAUD.

C'est donc cela qui te fait pleurer, ma pauvre Mélisande? — Ce n'est donc que cela? — Tu pleures de ne pas voir le ciel? — Voyons, voyons, tu n'es plus à l'âge où l'on peut pleurer pour ces choses... Et puis l'été n'est-il pas là? Tu vas voir le ciel tous les jours. — Et puis l'année prochaine... Voyons, donne-moi ta main; donne-moi tes deux petites mains. *Il lui prend les mains.* Oh! ces petites mains que je pourrais écraser comme des fleurs... — Tiens, où est l'anneau que je t'avais donné?

MÈLISANDE.

L'anneau?

GOLAUD.

Oui; la bague de nos noces, où est-elle?

MÉLISANDE.

Je crois... Je crois qu'elle est tombée...

GOLAUD.

Tombée ? — Où est-elle tombée... ? — Tu ne l'as pas perdue ?

MÉLISANDE.

Non, non ; elle est tombée... elle doit être tombée... mais je sais où elle est...

GOLAUD.

Où est-elle ?

MÉLISANDE.

Vous savez... vous savez bien... la grotte au bord de la mer ?...

GOLAUD.

Oui.

MÉLISANDE.

Eh bien, c'est là... Il faut que ce soit là... Oui, oui ; je me rappelle... J'y suis allée ce matin, ramasser des coquillages pour le petit Yniold... Il y en a de très beaux... Elle a glissé de mon doigt... puis la mer est entrée ; et j'ai dû sortir avant de l'avoir retrouvée.

GOLAUD.

Est-tu sûre que ce soit là ?

MÉLISANDE.

Oui, oui ; tout à fait sûre... Je l'ai sentie glisser... puis tout à coup, le bruit des vagues...

GOLAUD.

Il faut aller la chercher tout de suite.

MÉLISANDE.

Maintenant ? — tout de suite ? — dans l'obscurité ?

GOLAUD.

Oui. J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai plutôt que d'avoir perdu cette bague. Tu ne sais pas ce que c'est. Tu ne sais pas d'où elle vient. La mer sera très haute cette nuit. La mer viendra la prendre avant toi... dépêche-toi. Il faut aller la chercher tout de suite...

MÉLISANDE.

Je n'ose pas... Je n'ose pas aller seule...

GOLAUD.

Vas-y, vas-y avec n'importe qui. Mais il faut y aller tout de suite, entends-tu ? — Hâte-toi ; demande à Pelléas d'y aller avec toi.

MÉLISANDE.

Pelléas? Avec Pelléas? — Mais Pelléas ne voudra pas...

GOLAUD.

Pelléas fera tout ce que tu lui demandes. Je connais Pelléas mieux que toi. Vas-y, vas-y, hâte-toi. Je ne dormirai pas avant d'avoir la bague.

MÉLISANDE.

Je ne suis pas heureuse!...

Elle sort en pleurant.

SCÈNE III

Devant une grotte.

Entrent Pelléas et Mélisande.

PELLÉAS, *parlant avec une grande agitation.*

Oui; c'est ici, nous y sommes. Il fait si noir que l'entrée de la grotte ne se distingue pas du reste de la nuit... Il n'y a pas d'étoiles de ce côté. Attendons que la lune ait déchiré ce grand nuage; elle éclairera toute la grotte et alors nous pourrons y entrer sans péril. Il y a des endroits dangereux et le sentier est très étroit, entre

deux lacs dont on n'a pas encore trouvé le fond. Je n'ai pas songé à emporter une torche ou une lanterne, mais je pense que la clarté du ciel nous suffira. — Vous n'avez jamais pénétré dans cette grotte ?

MÉLISANDE.

Non...

PELLÉAS.

Entrons-y... Il faut pouvoir décrire l'endroit où vous avez perdu la bague, s'il vous interroge... Elle est très grande et très belle. Il y a des stalactites qui ressemblent à des plantes et à des hommes. Elle est pleine de ténèbres bleues. On ne l'a pas encore explorée jusqu'au fond. On y a paraît-il, caché de grands trésors. Vous y verrez les épaves d'anciens naufrages. Mais il ne faut pas s'y engager sans guide. Il en est qui ne sont jamais revenus. Moi même je n'ose pas aller trop avant. Nous nous arrêterons au moment où nous n'apercevrons plus la clarté de la mer ou du ciel. Quand on y allume une petite lampe, on dirait que la voûte est couverte d'étoiles, comme le firmament. Ce sont, dit-on, des fragments de cristal ou de sel qui brillent ainsi dans le rocher. — Voyez, voyez, je crois que le ciel va s'ouvrir... Donnez-moi la main, ne tremblez pas, ne tremblez pas ainsi. Il n'y a pas de danger ; nous nous arrêterons du moment que nous n'apercevrons

plus la clarté de la mer... Est-ce le bruit de la grotte qui vous effraie ? C'est le bruit de la nuit ou le bruit du silence... Entendez-vous la mer derrière nous ? — Elle ne semble pas heureuse cette nuit... Ah ! voici la clarté !

La lune éclaire largement l'entrée et une partie des ténèbres de la grotte ; et l'on aperçoit, à une certaine profondeur, trois vieux pauvres à cheveux blancs, assis côte à côte, se soutenant l'un l'autre, et endormis contre un quartier de roc.

MÉLISANDE.

Ah !

PELLÉAS.

Qu'y a-t-il ?

MÉLISANDE.

Il y a... Il y a...

Elle montre les trois pauvres.

PELLÉAS.

Oui, oui ; je les ai vus aussi...

MÉLISANDE.

Allons-nous-en !... Allons-nous-en !...

PELLÉAS.

Oui... Ce sont trois vieux pauvres qui se sont endormis... Une grande famine désole le pays... Pourquoi sont-ils venus dormir ici !...

MÉLISANDE.

Allons-nous-en!... Venez, venez... Allons-nous-en!...

PELLÉAS.

Prenez garde, ne parlez pas si fort... Ne les éveillons pas... Ils dorment encore profondément... Venez.

MÉLISANDE.

Laissez-moi, laissez-moi; je préfère marcher seule...

PELLÉAS.

Nous reviendrons un autre jour...

Ils sortent.

SCÈNE IV

Un appartement dans le château.

On découvre Arkël et Pelléas.

ARKEL.

Vous voyez que tout vous retient ici et que tout vous interdit ce voyage inutile. On vous a caché, jusqu'à ce jour, l'état de votre père; mais il est peut-être sans espoir; et cela seul devrait suffire à vous arrêter sur le seuil. Mais il y a tant d'autres raisons... Et ce n'est pas

à l'heure où nos ennemis se réveillent et où le peuple meurt de faim et murmure autour de nous que vous avez le droit de nous abandonner. Et pourquoi ce voyage ? Marcellus est mort ; et la vie a des devoirs plus graves que la visite d'un tombeau. Vous êtes las, dites-vous, de votre vie inactive ; mais si l'activité et le devoir se trouvent sur les routes, on les reconnaît rarement dans la hâte du voyage. Il vaut mieux les attendre sur le seuil et les faire entrer au moment où ils passent ; et ils passent tous les jours. Vous ne les avez jamais vus ? Je n'y vois presque plus moi-même, mais je vous apprendrai à voir ; et vous les montrerai le jour où vous voudrez leur faire signe. Mais cependant, écoutez-moi : si vous croyez que c'est du fond de votre vie que ce voyage est exigé, je ne vous interdis pas de l'entreprendre, car vous devez savoir mieux que moi, les événements que vous devez offrir à votre être ou à votre destinée. Je vous demanderais seulement d'attendre que nous sachions ce qui doit arriver avant peu...

PELLÉAS.

Combien de temps faudra-t-il attendre ?

ARKEL.

Quelques semaines ; peut-être quelques jours..

PELLÉAS.

J'attendrai...

ACTE III

—

SCÈNE I

Un appartement dans le château.

On découvre Pelléas et Mélisande. Mélisande file sa quenouille au fond de la chambre.

PELLÉAS.

Yniold ne revient pas ; où est-il allé ?

MÉLISANDE.

Il avait entendu quelque bruit dans le corridor; il est allé voir ce que c'est.

PELLÉAS.

Mélisande...

MÉLISANDE.

Qu'y a-t-il ?

PELLÉAS.

Y voyez-vous encore pour travailler ?

MÉLISANDE.

Je travaille aussi bien dans l'obscurité...

PELLÉAS.

Je crois que tout le monde dort déjà dans le château. Golaud ne revient pas de la chasse. Cependant il est tard... Il ne souffre plus de sa chute ?...

MÉLISANDE.

Il a dit qu'il ne souffrait plus.

PELLÉAS.

Il devrait être plus prudent ; il n'a plus le corps souple comme à vingt ans... Je vois les étoiles par la fenêtre et la clarté de la lune sur les arbres. Il est tard ; il ne reviendra plus. *On frappe à la porte.* Qui est là ?... Entrez !... *Le petit Yniold ouvre la porte et entre dans la chambre.* C'est toi qui frappes ainsi ?... Ce n'est pas ainsi qu'on frappe aux portes. C'est comme si un malheur venait d'arriver ; regarde, tu as effrayé petite-mère.

LE PETIT YNIOLD.

Je n'ai frappé qu'un tout petit coup...

PELLÉAS.

Il est tard; petit-père ne reviendra plus ce soir; il est temps de t'aller coucher.

LE PETIT YNIOLD.

Je n'irai pas me coucher avant vous.

PELLÉAS.

Quoi? Qu'est-ce que tu dis là?

LE PETIT YNIOLD.

Je dis... pas avant vous... pas avant vous...

Il éclate en sanglots et va se réfugier près de Mélisande.

MÉLISANDE.

Qu'y a-t-il, Yniold? Qu'y a-t-il?... pourquoi pleures-tu tout à coup?

YNIOLD, *sanglotant.*

Parce que... Oh! oh! parce que...

MÉLISANDE.

Pourquoi?... Pourquoi? dis-le moi...

YNIOLD.

Petite-mère... petite-mère...vous allez partir...

MÉLISANDE.

Mais qu'est-ce qui te prend, Yniold?... Je n'ai jamais songé à partir...

YNIOLD.

Si, si; petit-père est parti... petit-père ne revient pas, et vous allez partir aussi... Je l'ai vu... je l'ai vu...

MÉLISANDE.

Mais il n'a jamais été question de cela, Yniold... A quoi donc as-tu vu que j'allais partir.

YNIOLD.

Je l'ai vu... Je l'ai vu... Vous avez dit à mon oncle des choses que je ne pouvais pas entendre...

PELLÉAS.

Il a sommeil... il a rêvé... Viens ici, Yniold; tu dors déjà?... Viens donc voir à la fenêtre; les cygnes se battent contre les chiens...

YNIOLD, *à la fenêtre.*

Oh! oh! Ils les chassent les chiens!... Ils les chassent!... Oh! oh! l'eau!... les ailes!... les ailes!... Ils ont peur...

PELLÉAS, *revenant près de Mélisande.*

Il a sommeil; il lutte contre le sommeil et ses yeux se ferment...

MÉLISANDE, *chantant à mi-voix en filant.*

Saint Daniel et Saint Michel...
Saint Michel et Saint Raphaël...

YNIOLD, *à la fenêtre.*

Oh! oh! petite-mère!...

MÉLISANDE, *se levant brusquement.*

Qu'y a-t-il, Yniold?... Qu'y a-t-il?...

YNIOLD.

J'ai vu quelque chose à la fenêtre...

Pelléas et Mélisande courent à la fenêtre.

PELLÉAS.

Mais il n'y a rien. Je ne vois rien...

MÉLISANDE.

Moi non plus...

PELLÉAS.

Où as-tu vu quelque chose? De quel côté?...

YNIOLD.

Là-bas, là-bas!... Elle n'y est plus...

PELLÉAS.

Il ne sait plus ce qu'il dit. Il aura vu la clarté de la lune sur la forêt. Il y a souvent d'étranges reflets... ou bien quelque chose aura passé sur la route... ou dans son sommeil. Car voyez, voyez, je crois qu'il s'endort tout à fait...

YNIOLD, *à la fenêtre.*

Petit-père est là! petit-père est là!

PELLÉAS, *allant à la fenêtre.*

Il a raison; Golaud entre dans la cour...

YNIOLD.

Petit-père!... petit-père!... Je vais à sa rencontre!...

Il sort en courant. — Un silence.

PELLÉAS.

Ils montent l'escalier...

Entrent Golaud et le petit Yniold qui porte une lampe.

GOLAUD.

Vous attendez encore dans l'obscurité?

YNIOLD.

J'ai apporté une lumière, petite-mère, une grande lumière!... *Il élève la lampe et regarde Mélisande.* Tu as pleuré, petite-mère? Tu as pleuré?... *Il élève la lampe vers Pelléas et le regarde à son tour.* Vous aussi, vous avez pleuré?... Petit-père, regarde, petit-père; ils ont pleuré tous les deux...

GOLAUD.

Ne leur mets pas ainsi la lumière sous les yeux...

SCÈNE II

Une des tours du château. — Un chemin de ronde passe sous une fenêtre de la tour.

MÉLISANDE, *à la fenêtre, pendant qu'elle peigne ses cheveux dénoués.*

Les trois sœurs aveugles,
(Espérons encore).
Les trois sœurs aveugles,
Ont leurs lampes d'or.

Montent à la tour,
(Elles, vous et nous).
Montent à la tour,
Attendent sept jours.

Ah! dit la première.
Espérons encore,
Ah! dit la première,
J'entends nos lumières.

Ah! dit la seconde,
(Elles, vous et nous).
Ah! dit la seconde,
C'est le roi qui monte.

Non, dit la plus sainte,
(Espérons encore).
Non, dit la plus sainte,
Elles se sont éteintes...

Entre Pelléas par le chemin de ronde.

PELLÉAS.

Holà ! Holà ! ho !

MÉLISANDE.

Qui est là ?

PELLÉAS.

Moi, moi, et moi !... Que fais-tu là à la fenêtre en chantant comme un oiseau qui n'est pas d'ici ?

MÉLISANDE.

J'arrange mes cheveux pour la nuit...

PELLÉAS.

C'est là ce que je vois sur le mur ?... Je croyais que c'était un rayon de lumière...

MÉLISANDE.

J'ai ouvert la fenêtre ; la nuit me semblait belle...

PELLÉAS.

Il y a d'innombrables étoiles ; je n'en ai jamais autant vu que ce soir ;... mais la lune est encore sur la mer... Ne reste pas dans l'ombre, Mélisande, penche-toi un peu, que je voie tes cheveux dénoués.

Mélisande se penche à la fenêtre.

PELLÉAS.

Oh ! Mélisande !... oh ! tu es belle !... tu es belle ainsi !... penche-toi ! penche-toi !... laisse-moi venir plus près de toi...

MÉLISANDE.

Je ne puis pas venir plus près... Je me penche tant que je peux...

PELLÉAS.

Je ne puis pas monter plus haut... donne-moi du moins ta main ce soir... avant que je m'en aille... Je pars demain...

MÉLISANDE.

Non, non, non...

PELLÉAS.

Si, si ; je pars, je partirai demain... donne-moi ta main, ta petite main sur mes lèvres...

MÉLISANDE.

Je ne te donne pas ma main si tu pars...

PELLÉAS.

Donne, donne...

MÉLISANDE.

Tu ne partiras pas ?... Je vois une rose dans les ténèbres...

PELLÉAS.

Où donc?... Je ne vois que les branches du saule qui dépassent le mur...

MÉLISANDE.

Plus bas, plus bas, dans le jardin; là-bas, dans le vert sombre.

PELLÉAS.

Ce n'est pas une rose... J'irai voir tout à l'heure, mais donne-moi ta main d'abord; d'abord ta main...

MÉLISANDE.

Voilà, voilà;... je ne puis me pencher davantage...

PELLÉAS.

Mes lèvres ne peuvent pas atteindre ta main...

MÉLISANDE.

Je ne puis pas me pencher davantage... Je suis sur le point de tomber...—Oh! oh! mes cheveux descendent de la tour!...

Sa chevelure se révulse tout à coup, tandis qu'elle se penche ainsi, et inonde Pelléas.

PELLÉAS.

Oh! oh! qu'est-ce que c'est?... Tes cheveux, tes cheveux descendent vers moi!... Toute ta chevelure, Mélisande, toute ta chevelure est

tombée de la tour !... Je la tiens dans les mains, je la touche des lèvres... Je la tiens dans les bras, je la mets autour de mon cou... Je n'ouvrirai plus les mains cette nuit...

MÉLISANDE.

Laisse-moi! laisse-moi!... Tu vas me faire tomber!...

PELLÉAS.

Non, non, non;... je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande!... Vois, vois; ils viennent de si haut et m'inondent jusqu'au cœur... Ils sont tièdes et doux comme s'ils tombaient du ciel!... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux et leur belle lumière me cache sa lumière!... Regarde, regarde donc, mes mains ne peuvent plus les contenir... Ils me fuient, ils me fuient jusqu'aux branches du saule... Ils s'échappent de toutes parts... Ils tressaillent, ils s'agitent, ils palpitent dans mes mains comme des oiseaux d'or; et ils m'aiment, ils m'aiment mille fois mieux que toi!...

MÉLISANDE.

Laisse-moi, laisse-moi, quelqu'un pourrait venir...

PELLÉAS.

Non, non, non; je ne te délivre pas cette nuit... Tu es ma prisonnière cette nuit; toute la nuit, toute la nuit...

MÉLISANDE.

Pelléas! Pelléas!...

PELLÉAS.

Tu ne t'en iras plus... Je t'embrasse tout entière en baisant tes cheveux, et je ne souffre plus au milieu de leurs flammes... Entends-tu mes baisers?... Ils s'élèvent le long des mille mailles d'or... Il faut que chacune d'elles t'en apporte un millier; et en retienne autant pour t'embrasser encore quand je n'y serai plus... Tu vois, tu vois, je puis ouvrir les mains... Tu vois, j'ai les mains libres et tu ne peux m'abandonner...

Des colombes sortent de la tour et volent autour d'eux dans la nuit.

MÉLISANDE.

Qu'y a-t-il, Pelléas? — Qu'est-ce qui vole autour de moi?

PELLÉAS.

Ce sont les colombes qui sortent de la tour... Je les ai effrayées; elles s'envolent...

MÉLISANDE.

Ce sont mes colombes, Pelléas. — Allons-nous en, laisse-moi; elles ne reviendraient plus...

PELLÉAS.

Pourquoi ne reviendraient-elles plus?

MÉLISANDE.

Elles se perdront dans l'obscurité... Laisse-moi relever la tête... J'entends un bruit de pas... Laisse-moi! — C'est Golaud!... Je crois que c'est Golaud!... Il nous a entendus...

PELLÉAS.

Attends! Attends!... Tes cheveux sont mêlés aux branches... Attends, attends!... Il fait noir...

Entre Golaud par le chemin de ronde.

GOLAUD.

Que faites-vous ici?

PELLÉAS.

Ce que je fais ici... Je...

GOLAUD.

Vous êtes des enfants... Mélisande, ne te penche pas ainsi à la fenêtre, tu vas tomber... Vous ne savez pas qu'il est tard? — Il est près de minuit. — Ne jouez pas ainsi dans l'obscurité. — Vous êtes des enfants... *Riant nerveusement.* Quels enfants!... Quels enfants!...

Il sort avec Pelléas.

SCÈNE III

Les souterrains du château.

Entrent Golaud et Pelléas.

GOLAUD.

Prenez garde; par ici, par ici. — Vous n'avez jamais pénétré dans ces souterrains?

PELLÉAS.

Si, une fois, dans le temps; mais il y a longtemps...

GOLAUD.

Ils sont prodigieusement grands; c'est une suite de grottes énormes qui aboutissent, Dieu sait où. Tout le château est bâti sur ces grottes. Sentez-vous l'odeur mortelle qui règne ici? — C'est ce que je voulais vous faire remarquer. Selon moi, elle provient du petit lac souterrain que je vais vous faire voir. Prenez garde; marchez devant moi, dans la clarté de ma lanterne. Je vous avertirai lorsque nous y serons. *Ils continuent à marcher en silence.* Hé! Hé! Pelléas! arrêtez! arrêtez! — *Il le saisit par le bras.* Pour Dieu!... Mais ne voyez-vous pas? — Un pas de plus et vous étiez dans le gouffre!...

PELLÉAS.

Mais je n'y voyais pas!... La lanterne ne m'éclairait plus...

GOLAUD.

J'ai fait un faux pas... mais si je ne vous avais pas retenu par le bras... Eh bien voici l'eau stagnante dont je vous parlais... Sentez-vous l'odeur de mort qui monte? — Allons jusqu'au bout de ce rocher qui surplombe et penchez-vous un peu. Elle viendra vous frapper au visage.

PELLÉAS.

Je la sens déjà... on dirait une odeur de tombeau.

GOLAUD.

Plus loin, plus loin... C'est elle qui, certains jours, empoisonne le château. Le roi ne veut pas croire qu'elle vient d'ici.— Il faudrait faire murer la grotte où se trouve cette eau morte. Il serait temps d'ailleurs d'examiner ces souterrains. Avez-vous remarqué ces lézardes dans les murs et les piliers des voûtes? — Il y a ici un travail caché qu'on ne soupçonne pas; et tout le château s'engloutira une de ces nuits, si l'on n'y prend pas garde. Mais que voulez-vous? personne n'aime à descendre jusqu'ici... Il y a d'étranges lézardes dans bien des murs... Oh! voici... sentez-vous l'odeur de mort qui s'élève?

PELLÉAS.

Oui, il y a une odeur de mort qui monte autour de nous...

GOLAUD.

Penchez-vous ; n'ayez pas peur... je vous tiendrai... donnez-moi... non, non, pas la main... elle pourrait glisser... le bras, le bras... Voyez-vous le gouffre ? *Troublé.* — Pelléas ? Pelléas ?...

PELLÉAS.

Oui ; je crois que je vois le fond du gouffre... Est-ce la lumière qui tremble ainsi ?... Vous...

Il se redresse, se retourne regarde Golaud.

GOLAUD, *d'une voix tremblante.*

Oui ; c'est la lanterne... Voyez, je l'agitais pour éclairer les parois...

PELLÉAS.

J'étouffe ici... sortons...

GOLAUD.

Oui ; sortons...

Ils sortent en silence.

SCÈNE IV

Une terrasse au sortir des souterrains.

Entrent Golaud et Pelléas.

PELLÉAS.

Ah! Je respire enfin!... J'ai cru, un instant, que j'allais me trouver mal dans ces énormes grottes; et je fus sur le point de tomber... Il y a là un air humide et lourd comme une rosée de plomb, et des ténèbres épaisses comme une pâte empoisonnée... Et maintenant, tout l'air de toute la mer!... Il y a un vent frais, voyez, frais comme une feuille qui vient de s'ouvrir, sur les petites lames vertes... Tiens! on vient d'arroser les fleurs au pied de la terrasse, et l'odeur de la verdure et des roses mouillées s'élève jusqu'à nous... Il doit être près de midi, elles sont déjà dans l'ombre de la tour... Il est midi; j'entends sonner les cloches et les enfants descendent sur la plage pour se baigner... Je ne savais pas que nous fussions restés si longtemps dans les caves...

GOLAUD.

Nous y sommes descendus vers onze heures...

PELLÉAS.

Plus tôt; il devait être plus tôt; j'ai entendu sonner la demie de dix heures.

GOLAUD.

Dix heures et demi ou onze heures moins le quart...

PELLÉAS.

On a ouvert toutes les fenêtres du château. Il fera extraordinairement chaud cet après-midi... Tiens, voilà notre mère et Mélisande à une fenêtre de la tour...

GOLAUD.

Oui ; elles se sont réfugiées du côté de l'ombre. — A propos de Mélisande, j'ai entendu ce qui s'est passé et ce qui s'est dit hier au soir. Je le sais bien, ce sont là jeux d'enfants; mais il ne faut pas qu'ils se renouvellent. Mélisande est très jeune et très impressionnable, et il faut qu'on la ménage d'autant plus qu'elle est peut-être enceinte en ce moment... Elle est très délicate, à peine femme; et la moindre émotion pourrait amener un malheur. Ce n'est pas la première fois que je remarque qu'il pourrait y avoir quelque chose entre vous... vous êtes plus âgé qu'elle; il suffira de vous l'avoir dit... Evitez-la autant que possible, mais sans affectation d'ailleurs; sans affectation... — Qu'est-ce que je vois là sur la route du côté de la forêt ?...

PELLÉAS.

Ce sont des troupeaux qu'on mène vers la ville...

GOLAUD.

Ils pleurent comme des enfants perdus; on dirait qu'ils sentent déjà le boucher. — Quelle belle journée! Quelle admirable journée pour la moisson !...

Ils sortent.

SCÈNE V

Devant le château.

Entrent Golaud et le petit Yniold.

GOLAUD.

Viens, asseyons-nous ici, Yniold; viens sur mes genoux : nous verrons d'ici ce qui se passe dans la forêt. Je ne te vois plus du tout depuis quelque temps. Tu m'abandonnes aussi; tu es toujours chez petite-mère... Tiens, nous sommes tout juste assis sous les fenêtres de petite-mère. — Elle fait peut-être sa prière du soir en ce moment... Mais dis-moi, Yniold, elle est souvent avec ton oncle Pelléas, n'est-ce pas ?

YNIOLD.

Oui, oui; toujours, petit-père; quand vous n'êtes pas là, petit-père...

GOLAUD.

Ah! — Quelqu'un passe avec une lanterne dans le jardin. — Mais on m'a dit qu'ils ne s'aimaient pas... Il paraît qu'ils se querellent souvent... non? Est-ce vrai?

YNIOLD.

Oui, c'est vrai.

GOLAUD.

Oui? — Ah! ah! — Mais à propos de quoi se querellent-ils?

YNIOLD.

A propos de la porte.

GOLAUD.

Comment? à propos de la porte? — Qu'est-ce que tu racontes là? — Mais voyons, explique-toi; pourquoi se querellent-ils à propos de la porte?

YNIOLD.

Parce qu'on ne veut pas qu'elle soit ouverte.

GOLAUD.

Qui ne veut pas qu'elle soit ouverte? — Voyons, pourquoi se querellent-ils?

YNIOLD.

Je ne sais pas, petit-père, à propos de la lumière.

GOLAUD.

Je ne te parle pas de la lumière : nous en parlerons tout à l'heure. Je te parle de la porte. Réponds à ce que je te demande; tu dois apprendre à parler; il est temps... Ne mets pas ainsi la main dans la bouche... voyons...

YNIOLD.

Petit-père! petit-père!... Je ne le ferai plus...

Il pleure.

GOLAUD.

Voyons; pourquoi pleures-tu ? Qu'est-il arrivé ?

YNIOLD.

Oh! oh! petit-père, vous m'avez fait mal...

GOLAUD.

Je t'ai fait mal ? — Où t'ai-je fait mal ? C'est sans le vouloir...

YNIOLD.

Ici, à mon petit bras...

GOLAUD.

C'est sans le vouloir; voyons, ne pleure plus, je te donnerai quelque chose demain...

YNIOLD.

Quoi, petit-père ?

GOLAUD.

Un carquois et des flèches; mais dis-moi ce que tu sais au sujet de la porte.

YNIOLD.

De grandes flèches?

GOLAUD.

Oui, oui; de très grandes flèches. — Mais pourquoi ne veulent-ils pas que la porte soit ouverte? — Voyons, réponds-moi à la fin! — non, non; n'ouvre pas la bouche pour pleurer. Je ne suis pas fâché. Nous allons causer tranquillement comme Pelléas et petite-mère quand ils sont ensemble. De quoi parlent-ils quand ils sont ensemble?

YNIOLD.

Pelléas et petite-mère?

GOLAUD.

Oui; de quoi parlent-ils?

YNIOLD.

De moi; toujours de moi.

GOLAUD.

Et que disent-ils de toi?

YNIOLD.

Ils disent que je serai très grand.

GOLAUD.

Ah! misère de ma vie!... je suis ici comme un aveugle qui cherche son trésor au fond de l'océan!... Je suis ici comme un nouveau-né perdu dans la forêt et vous... Mais voyons, Yniold, j'étais distrait; nous allons causer sérieusement. Pelléas et petite-mère ne parlent-ils jamais de moi quand je ne suis pas là?...

YNIOLD.

Si, si, petit-père; ils parlent toujours de vous.

GOLAUD

Ah!... Et que disent-ils de moi?

YNIOLD.

Ils disent que je deviendrai aussi grand que vous.

GOLAUD.

Tu es toujours près d'eux?

YNIOLD.

Oui; oui; toujours, toujours, petit-père.

GOLAUD.

Ils ne te disent jamais d'aller jouer ailleurs?

YNIOLD.

Non, petit-père; ils ont peur quand je ne suis pas là.

GOLAUD.

Ils ont peur?... à quoi vois-tu qu'ils ont peur?

YNIOLD.

Petite-mère qui dit toujours : ne t'en va pas, ne t'en va pas... Ils sont malheureux, mais ils rient...

GOLAUD.

Mais cela ne prouve pas qu'ils aient peur.

YNIOLD.

Si, si, petit-père; elle a peur.

GOLAUD.

Pourquoi dis-tu qu'elle a peur?

YNIOLD.

Ils pleurent toujours dans l'obscurité.

GOLAUD.

Ah! ah!...

YNIOLD.

Cela fait pleurer aussi...

GOLAUD.

Oui, oui...

YNIOLD.

Elle est pâle, petit-père.

GOLAUD.

Ah! ah!... patience, mon Dieu, patience...

YNIOLD.

Quoi, petit-père?

GOLAUD.

Rien, rien, mon enfant. — J'ai vu passer un loup dans la forêt. — Alors ils s'entendent bien? — Je suis heureux d'apprendre qu'ils sont d'accord. — Ils s'embrassent quelquefois? — Non?

YNIOLD.

Ils s'embrassent, petit-père? — Non, non. — Ah! si, petit-père, si, si; une fois... une fois qu'il pleuvait...

GOLAUD.

Ils se sont embrassés? — Mais comment, comment se sont-ils embrassés? —

YNIOLD.

Comme ça, petit-père, comme ca!... *Il lui donne un baiser sur la bouche; riant.* Ah! ah! votre barbe, petit-père!... Elle pique! elle pique! Elle devient toute grise, petit-père, et vos cheveux aussi; tout gris, tout gris... *La fenêtre sous laquelle ils sont assis, s'éclaire en ce moment, et sa clarté vient tomber sur eux.* Ah! ah! petite-mère a allumé sa lampe. Il fait clair, petit-père; il fait clair.

GOLAUD.

Oui ; il commence à faire clair...

YNIOLD.

Allons-y aussi, petit-père...

GOLAUD.

Où veux-tu aller ?

YNIOLD.

Où il fait clair, petit-père...

GOLAUD.

Non, non, mon enfant : restons encore dans l'ombre... on ne sait pas, on ne sait pas encore... Vois-tu là-bas ces pauvres qui essaient d'allumer un petit feu dans la forêt ? — Il a plu. Et de l'autre côté, vois-tu le vieux jardinier qui essaie de soulever cet arbre que le vent a jeté en travers du chemin ? — Il ne peut pas ; l'arbre est trop grand ; l'arbre est trop lourd, et il restera du côté où il est tombé. Il n'y a rien à faire à tout cela... Je crois que Pelléas est fou...

YNIOLD.

Non, petit-père, il n'est pas fou, mais il est très bon.

GOLAUD.

Veux-tu voir petite-mère ?

YNIOLD.

Oui, oui; je veux la voir!

GOLAUD.

Ne fais pas de bruit; je vais te hisser jusqu'à la fenêtre. Elle est trop haute pour moi, bien que je sois si grand... *Il soulève l'enfant.* Ne fais pas le moindre bruit; petite-mère aurait terriblement peur... La vois-tu? — Est-elle dans la chambre?

YNIOLD.

Oui... Oh! il fait clair!

GOLAUD.

Elle est seule?

YNIOLD.

Oui... non, non; mon oncle Pelléas y est aussi.

GOLAUD.

Il!...

YNIOLD.

Ah! ah! petit-père! vous m'avez fait mal!...

GOLAUD.

Ce n'est rien; tais-toi; je ne le ferai plus; regarde, regarde, Yniold!... J'ai trébuché; parle plus bas. Que font-ils? —

YNIOLD.

Ils ne font rien, petit-père; ils attendent quelque chose.

GOLAUD.

Sont-ils près l'un de l'autre?

YNIOLD.

Non, petit-père.

GOLAUD.

Et... Et le lit? sont-ils près du lit?

YNIOLD.

Le lit, petit-père? — Je ne vois pas le lit.

GOLAUD.

Plus bas, plus bas; ils t'entendraient. Est-ce qu'ils parlent?

YNIOLD.

Non, petit-père; ils ne parlent pas.

GOLAUD.

Mais que font-ils? — Il faut qu'ils fassent quelque chose...

YNIOLD.

Ils regardent la lumière.

GOLAUD.

Tous les deux ?

YNIOLD.

Oui, petit-père.

GOLAUD.

Ils ne disent rien ?

YNIOLD.

Non, petit-père ; ils ne ferment pas les yeux.

GOLAUD.

Ils ne s'approchent pas l'un de l'autre ?

YNIOLD.

Non, petit-père ; ils ne bougent pas.

GOLAUD.

Ils sont assis ?

YNIOLD.

Non, petit-père ; ils sont debout contre le mur.

GOLAUD.

Ils ne font pas de gestes ? — Ils ne se regardent pas ? — Ils ne font pas de signes ?...

YNIOLD.

Non, petit-père. — Oh ! oh! petit-père, ils ne ferment jamais les yeux... J'ai terriblement peur...

GOLAUD.

Tais-toi. Ils ne bougent pas encore?

YNIOLD.

Non, petit-père — j'ai peur, petit-père, laissez-moi descendre!

GOLAUD.

De quoi donc as-tu peur? — Regarde! regarde!

YNIOLD.

Je n'ose plus regarder, petit-père!... Laissez-moi descendre!...

GOLAUD.

Regarde! regarde!

YNIOLD.

Oh! oh! je vais crier petit-père! — Laissez-moi descendre! laissez-moi descendre!...

GOLAUD.

Viens; nous allons voir ce qui est arrivé.

Ils sortent.

ACTE IV

SCÈNE I

Un corridor dans le château.

Entrent et se rencontrent Pelléas et Mélisande.

PELLÉAS.

Où vas-tu ? Il faut que je te parle ce soir. Te verrai-je ?

MÉLISANDE.

Oui.

PELLÉAS.

Je sors de la chambre de mon père. Il va mieux. Le médecin nous a dit qu'il était sauvé... Ce matin cependant j'avais le pressentiment que cette journée finirait mal. J'ai depuis quelque temps un bruit de malheur dans les oreilles... Puis, il y eut tout à coup un grand revirement;

aujourd'hui, ce n'est plus qu'une question de temps. On a ouvert toutes les fenêtres de sa chambre. Il parle ; il semble heureux. Il ne parle pas encore comme un homme ordinaire, mais déjà ses idées ne viennent plus toutes de l'autre monde... Il m'a reconnu. Il m'a pris la main, et il m'a dit de cet air étrange qu'il a depuis qu'il est malade : « Est-ce toi, Pelléas ? Tiens, tiens, je ne l'avais jamais remarqué, mais tu as le visage grave et amical de ceux qui ne vivront pas longtemps... Il faut voyager ; il faut voyager... » C'est étrange ; je vais lui obéir... Ma mère l'écoutait et pleurait de joie. — Tu ne t'en es pas aperçue ? — Toute la maison semble déjà revivre, on entend respirer, on entend parler, on entend marcher... Ecoute ; j'entends parler derrière cette porte. Vite, vite, réponds vite, où te verrai-je ?

MÉLISANDE.

Où veux-tu ?

PELLÉAS.

Dans le parc ; près de la fontaine des aveugles ? — Veux-tu ? — Viendras-tu ?

MÉLISANDE.

Oui.

PELLÉAS.

Ce sera le dernier soir ; — je vais voyager comme mon père l'a dit. Tu ne me verras plus...

MÉLISANDE.

Ne dis pas cela, Pelléas... Je te verrai toujours; je te regarderai toujours...

PELLÉAS.

Tu auras beau regarder... je serai si loin que tu ne pourras plus me voir... Je vais tâcher d'aller très loin... Je suis plein de joie et l'on dirait que j'ai tout le poids du ciel et de la terre sur le corps.

MÉLISANDE.

Qu'est-il arrivé, Pelléas? — Je ne comprends plus ce que tu dis...

PELLÉAS.

Va-t'en, va-t'en, séparons-nous. J'entends parler derrière cette porte... Ce sont les étrangers qui sont arrivés au château ce matin... Ils vont sortir... Allons-nous-en; ce sont les étrangers...

Ils sortent séparément.

SCÈNE II

Un appartement dans le château.

On découvre Arkël et Mélisande.

ARKEL.

Maintenant que le père de Pelléas est sauvé, et que la maladie, la vieille servante de la mort, a

quitté le château, un peu de joie et un peu de soleil vont enfin rentrer dans la maison... Il était temps! — Car depuis ta venue, on n'a vécu ici qu'en chuchotant autour d'une chambre fermée... Et vraiment j'avais pitié de toi, Mélisande... Tu arrivais ici, toute joyeuse, comme un enfant à la recherche d'une fête, et au moment où tu entrais dans le vestibule, je t'ai vue changer de visage, et probablement d'âme, comme on change de visage, malgré soi, lorsqu'on entre à midi, dans une grotte trop sombre et trop froide... Et depuis, à cause de tout cela, souvent, je ne te comprenais plus... Je t'observais, tu étais là, insouciante peut-être, mais avec l'air étrange et égaré de quelqu'un qui attendrait toujours un grand malheur, au soleil, dans un beau jardin... Je ne puis pas expliquer... Mais j'étais triste de te voir ainsi; car tu es trop jeune et trop belle pour vivre déjà, jour et nuit, sous l'haleine de la mort... Mais à présent tout cela va changer. A mon âge, — et c'est peut-être là le fruit le plus sûr de ma vie, — à mon âge, j'ai acquis je ne sais quelle foi à la fidélité des événements, et j'ai toujours vu que tout être jeune et beau, créait autour de lui des événements jeunes, beaux et heureux... Et c'est toi, maintenant, qui vas ouvrir la porte à l'ère nouvelle que j'entrevois... Viens ici; pourquoi restes-tu là sans répondre et sans lever les yeux? —Je ne t'ai embrassée qu'une seule fois jusqu'ici, le jour de ta venue; et cependant, les vieillards ont besoin de toucher quelquefois de leurs lèvres, le

front d'une femme ou la joue d'un enfant, pour croire encore à la fraîcheur de la vie et éloigner un moment les menaces de la mort. As-tu peur de mes vieilles lèvres? Comme j'avais pitié de toi ces mois-ci!...

MÉLISANDE.

Grand-père, je n'étais pas malheureuse...

ARKEL.

Peut-être étais-tu de celles qui sont malheureuses sans le savoir... Laisse-moi te regarder ainsi, de tout près, un moment... on a un tel besoin de beauté aux côtés de la mort...

Entre Golaud.

GOLAUD.

Pelléas part ce soir.

ARKEL.

Tu as du sang sur le front. — Qu'as-tu fait?

GOLAUD.

Rien, rien... j'ai passé au travers d'une haie d'épines...

MÉLISANDE.

Baissez un peu la tête, seigneur... Je vais essuyer votre front...

GOLAUD, *la repoussant.*

Je ne veux pas que tu me touches, entends-tu ? Va-t'en, va-t'en ! — Je ne te parle pas. — Où est mon épée ? — Je venais chercher mon épée...

MÉLISANDE.

Ici ; sur le prie-Dieu.

GOLAUD.

Apporte-la. — *A Arkël.* On vient encore de trouver un paysan mort de faim, le long de la mer. On dirait qu'ils tiennent tous à mourir sous nos yeux. — *A Mélisande.* Eh bien, mon épée ? — Pourquoi tremblez-vous ainsi ? — Je ne vais pas vous tuer. Je voulais simplement examiner la lame. Je n'emploie pas l'épée à ces usages. Pourquoi m'examinez-vous comme un pauvre ? — Je ne viens pas vous demander l'aumône. Vous espérez voir quelque chose dans mes yeux, sans que je voie quelque chose dans les vôtres ? — Croyez-vous que je sache quelque chose ? — *A Arkël.* Voyez-vous ces grands yeux ? — On dirait qu'ils sont fiers d'être purs... Voudriez-vous me dire ce que vous y voyez ?...

ARKEL.

Je n'y vois qu'une grande innocence...

GOLAUD.

— Une grande innocence!... Ils sont plus grands que l'innocence!... Ils sont plus purs que les yeux d'un agneau... Ils donneraient à Dieu des leçons d'innocence! Une grande innocence! Ecoutez : j'en suis si près que je sens la fraîcheur de leurs cils quand ils clignent; et cependant, je suis moins loin des grands secrets de l'autre monde que du plus petit secret de ces yeux!... Une grande innocence!... Plus que de l'innocence! On dirait que les anges du ciel s'y baignent tout le jour dans l'eau claire des montagnes!... Je les connais ces yeux! Je les ai vus à l'œuvre! Fermez-les! fermez-les! ou je vais les fermer pour longtemps!... — Ne mettez pas ainsi la main droite à la gorge; je dis une chose très simple... Je n'ai pas d'arrière-pensée... Si j'avais une arrière-pensée, pourquoi ne la dirais-je pas? Ah! ah! — ne tâchez pas de fuir! — Ici! — Donnez-moi cette main! — Ah! vos mains sont trop chaudes... Allez-vous-en! Votre chair me dégoûte!... Ici! — Il ne s'agit plus de fuir à présent! — *Il la saisit par les cheveux.* — Vous allez me suivre à genoux! — A genoux! — A genoux devant moi! — Ah! ah! vos longs cheveux servent enfin à quelque chose!... A droite et puis à gauche! — A gauche et puis à droite! — Absalon! Absalon! — En avant! en arrière! Jusqu'à terre! jusqu'à terre!... Vous voyez, vous voyez; je ris déjà comme un vieillard...

ARKEL, *accourant.*

Golaud!...

GOLAUD, *affectant un calme soudain.*

Vous ferez comme il vous plaira, voyez-vous. — Je n'attache aucune importance à cela. — Je suis trop vieux; et puis, je ne suis pas un espion. J'attendrai le hasard; et alors... Oh! alors!... simplement parce que c'est l'usage; simplement parce que c'est l'usage...

Il sort.

ARKEL.

Qu'a-t-il donc? — Il est ivre?

MÉLISANDE, *en larmes.*

Non, non; mais il ne m'aime plus... Je ne suis pas heureuse!... Je ne suis pas heureuse!...

ARKEL.

Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes...

SCÈNE III

Une terrasse du château.

On découvre le petit Yniold qui cherche à soulever un quartier de roc.

LE PETIT YNIOLD.

Oh! cette pierre est lourde!... Elle est plus lourde que moi... Elle est plus lourde que tout...

Je vois ma balle d'or entre le roc et cette méchante pierre, et ne puis pas l'atteindre... Mon petit bras n'est pas assez long... et cette pierre ne peut pas être soulevée... Je ne puis pas la soulever... et personne ne pourra la soulever... Elle est plus lourde que toute la maison... on dirait qu'elle a des racines dans la terre... *On entend au loin les bêlements d'un troupeau.* — Oh! oh! j'entends pleurer les moutons... *Il va voir au bord de la terrasse.* Tiens! il n'y a plus de soleil... Ils arrivent, les petits moutons; ils arrivent... Il y en a!... Il y en a!... Ils ont peur du noir... Ils se pressent!... Ils ne peuvent presque plus marcher... Ils pleurent! ils pleurent! et ils vont vite!... Ils sont déjà au grand carrefour. Ah! ah! Ils ne savent plus par où ils doivent aller... Ils ne pleurent plus... Ils attendent... Il y en a qui voudraient prendre à droite... Ils voudraient tous aller à droite... Ils ne peuvent pas!... Le berger leur jette de la terre... Ah! ah! Ils vont passer par ici... Ils obéissent! Ils obéissent! Ils vont passer sous la terrasse... Ils vont passer sous les rochers... Je vais les voir de près... Oh! oh! comme il y en a!... Il y en a!... Toute la route en est pleine... Maintenant ils se taisent tous... Berger! berger! pourquoi ne parlent-ils plus?

LE BERGER, *qu'on ne voit pas.*

Parce que ce n'est pas le chemin de l'étable...

YNIOLD.

Où vont-ils ? — Berger ! berger ! — où vont-ils ? — Il ne m'entend plus. Ils sont déjà trop loin... Ils vont vite... Ils ne font plus de bruit... Ce n'est plus le chemin de l'étable... Où vont-ils dormir cette nuit ? — Oh ! oh ! — Il fait trop noir... Je vais dire quelque chose à quelqu'un...

Il sort.

SCÈNE IV

Une fontaine dans le parc.

Entre Pelléas.

PELLÉAS.

C'est le dernier soir... le dernier soir... Il faut que tout finisse... J'ai joué comme un enfant autour d'une chose que je ne soupçonnais pas... J'ai joué en rêve autour des pièges de la destinée... Qui est-ce qui m'a réveillé tout à coup ? Je vais fuir en criant de joie et de douleur comme un aveugle qui fuirait l'incendie de sa maison... Je vais lui dire que je vais fuir... Mon père est hors de danger ; et je n'ai plus de quoi me mentir à moi-même... Il est tard ; elle ne vient pas... Je ferais mieux de m'en aller sans la revoir... Il faut que je la regarde bien cette fois-ci... Il y a des

choses que je ne me rappelle plus... on dirait, par moment, qu'il y a plus de cent ans que je ne l'ai revue... Et je n'ai pas encore regardé son regard... Il ne me reste rien si je m'en vais ainsi. Et tous ces souvenirs... c'est comme si j'emportais un peu d'eau dans un sac de mousseline... Il faut que je la voie une dernière fois, jusqu'au fond de son cœur... Il faut que je lui dise tout ce que je n'ai pas dit...

Entre Mélisande.

MÉLISANDE.

Pelléas!

PELLÉAS.

Mélisande! — Est-ce toi, Mélisande?

MÉLISANDE.

Oui.

PELLÉAS.

Viens ici : ne reste pas au bord du clair de lune. — Viens ici. Nous avons tant de choses à nous dire... Viens ici dans l'ombre du tilleul.

MÉLISANDE.

Laissez-moi dans la clarté...

PELLÉAS.

On pourrait nous voir des fenêtres de la tour. Viens ici; ici, nous n'avons rien à craindre. — Prends garde; on pourrait nous voir...

MÉLISANDE.

Je veux qu'on me voie...

PELLÉAS.

Qu'as-tu donc ? — Tu as pu sortir sans qu'on s'en soit aperçu ?

MÉLISANDE.

Oui ; votre frère dormait...

PELLÉAS.

Il est tard. — Dans une heure on fermera les portes. Il faut prendre garde. Pourquoi es-tu venue si tard ?

MÉLISANDE.

Votre frère avait un mauvais rêve. Et puis ma robe s'est accrochée aux clous de la porte. Voyez, elle est déchirée. J'ai perdu tout ce temps et j'ai couru...

PELLÉAS.

Ma pauvre Mélisande !... J'aurais presque peur de te toucher... Tu es encore hors d'haleine comme un oiseau pourchassé... C'est pour moi, pour moi que tu fais tout cela ?... J'entends battre ton cœur comme si c'était le mien... Viens ici... plus près, plus près de moi...

MÉLISANDE.

Pourquoi riez-vous ?

PELLÉAS.

Je ne ris pas ; — ou bien je ris de joie, sans le savoir... Il y aurait plutôt de quoi pleurer...

MÉLISANDE.

Nous sommes venus ici il y a bien longtemps... Je me rappelle...

PELLÉAS.

Oui... oui... Il y a de longs mois. — Alors, je ne savais pas... Sais-tu pourquoi je t'ai demandé de venir ce soir ?

MÉLISANDE.

Non.

PELLÉAS.

C'est peut-être la dernière fois que je te vois... Il faut que je m'en aille pour toujours...

MÉLISANDE.

Pourquoi dis-tu toujours que tu t'en vas ?...

PELLÉAS.

Je dois te dire ce que tu sais déjà ? — Tu ne sais pas ce que je vais te dire ?

MÉLISANDE.

Mais non, mais non ; je ne sais rien...

PELLÉAS

Tu ne sais pas pourquoi il faut que je m'éloigne... *Il l'embrasse brusquement.* Je t'aime...

MÉLISANDE, *à voix basse.*

Je t'aime aussi...

PELLÉAS.

Oh ! Qu'as-tu dit, Mélisande !... Je ne l'ai presque pas entendu ! On a brisé la glace avec des fers rougis !... Tu dis cela d'une voix qui vient du bout du monde !... Je ne t'ai presque pas entendue... Tu m'aimes ? — Tu m'aimes aussi ?... Depuis quand m'aimes-tu ?

MÉLISANDE.

Depuis toujours... Depuis que je t'ai vu...

PELLÉAS.

Oh ! comme tu dis cela !... On dirait que ta voix a passé sur la mer au printemps !... je ne l'ai jamais entendue jusqu'ici... on dirait qu'il a plu sur mon cœur ! Tu dis cela si franchement !... Comme un ange qu'on interroge !... Je ne puis pas le croire, Mélisande !... Pourquoi m'aimerais-tu ? — Mais pourquoi m'aimes-tu ? — Est-ce vrai ce que tu dis ? — Tu ne me trompes pas ? — Tu ne mens pas un peu, pour me faire sourire ?...

MÉLISANDE.

Non ; je ne mens jamais ; je ne mens qu'à ton frère...

PELLÉAS.

Oh ! comme tu dis cela !... Ta voix ! ta voix... Elle est plus fraîche et plus franche que l'eau !... On dirait de l'eau pure sur mes lèvres !... On dirait de l'eau pure sur mes mains... Donne-moi, donne-moi tes mains... Oh ! tes mains sont petites !... Je ne savais pas que tu étais si belle !... Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, avant toi... J'étais inquiet, je cherchais partout dans la maison... Je cherchais partout dans la campagne... Et je ne trouvais pas la beauté... Et maintenant je t'ai trouvée !... Je t'ai trouvée !... Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une femme plus belle !... Où es-tu ? — Je ne t'entends plus respirer...

MÉLISANDE.

C'est que je te regarde...

PELLÉAS.

Pourquoi me regardes-tu si gravement ?— Nous sommes déjà dans l'ombre. — Il fait trop noir sous cet arbre. Viens dans la lumière. Nous ne pouvons pas voir combien nous sommes heureux. Viens, viens ; il nous reste si peu de temps...

MÉLISANDE.

Non, non ; restons ici... Je suis plus près de toi dans l'obscurité...

PELLÉAS.

Où sont tes yeux ? — Tu ne vas pas me fuir ? — Tu ne songes pas à moi en ce moment.

MÉLISANDE.

Mais si, mais si, je ne songe qu'à toi...

PELLÉAS.

Tu regardais ailleurs...

MÉLISANDE.

Je te voyais ailleurs...

PELLÉAS.

Tu es distraite... Qu'as-tu donc ? — Tu ne me sembles pas heureuse...

MÉLISANDE.

Si, si ; je suis heureuse, mais je suis triste...

PELLÉAS.

On est triste, souvent, quand on s'aime...

MÉLISANDE.

Je pleure toujours lorsque je songe à toi...

PELLÉAS.

Moi aussi... moi aussi, Mélisande... Je suis tout près de toi; je pleure de joie et cependant... *Il l'embrasse encore.* — Tu es étrange quand je t'embrasse ainsi... Tu es si belle qu'on dirait que tu vas mourir...

MÉLISANDE.

Toi aussi...

PELLÉAS.

Voilà, voilà... Nous ne faisons pas ce que nous voulons... Je ne t'aimais pas la première fois que je t'ai vue...

MÉLISANDE.

Moi non plus... J'avais peur...

PELLÉAS.

Je ne pouvais pas regarder tes yeux... Je voulais m'en aller tout de suite... et puis...

MÉLISANDE.

Moi, je ne voulais pas venir... Je ne sais pas encore pourquoi, j'avais peur de venir...

PELLÉAS.

Il y a tant de choses qu'on ne saura jamais... Nous attendons toujours; et puis... Quel est ce bruit? — On ferme les portes!...

MÉLISANDE.

Oui, on a fermé les portes...

PELLÉAS.

Nous ne pouvons plus rentrer! — Entends-tu les verrous! — Ecoute! écoute!... les grandes chaînes!... Il est trop tard, il est trop tard!...

MÉLISANDE.

Tant mieux! tant mieux! tant mieux!

PELLÉAS.

Tu?... Voilà, voilà!... Ce n'est plus nous qui le voulons!... Tout est perdu, tout est sauvé! tout est sauvé ce soir! — Viens! viens... Mon cœur bat comme un fou jusqu'au fond de ma gorge... *Il l'enlace.* Ecoute! écoute! mon cœur est sur le point de m'étrangler... Viens! Viens!... Ah! qu'il fait beau dans les ténèbres!...

MÉLISANDE.

Il y a quelqu'un derrière nous!...

PELLÉAS.

Je ne vois personne...

MÉLISANDE.

J'ai entendu du bruit...

PELLÉAS.

Je n'entends que ton cœur dans l'obscurité...

MÉLISANDE.

J'ai entendu craquer les feuilles mortes...

PELLÉAS.

C'est le vent qui s'est tû tout à coup... Il est tombé pendant que nous nous embrassions...

MÉLISANDE.

Comme nos ombres sont grandes ce soir !...

PELLÉAS.

Elles s'enlacent jusqu'au fond du jardin... Oh ! qu'elles s'embrassent loin de nous !... Regarde ! Regarde !...

MÉLISANDE, *d'une voix étouffée.*

A-a-h ! — Il est derrière un arbre !

PELLÉAS.

Qui ?

MÉLISANDE.

Golaud !

PELLÉAS.

Golaud ? — où donc ? — je ne vois rien...

MÉLISANDE.

Là au bout de nos ombres...

PELLÉAS.

Oui, oui ; je l'ai vu... Ne nous retournons pas brusquement...

MÉLISANDE.

Il a son épée.

PELLÉAS.

Je n'ai pas la mienne...

MÉLISANDE.

Il a vu que nous nous embrassions.

PELLÉAS.

Il ne sait pas que nous l'avons vu... Ne bouge pas ; ne retourne pas la tête... Il se précipiterait... Il restera là tant qu'il croira que nous ne savons pas... Il nous observe... Il est encore immobile... Va-t'en, va-t'en tout de suite par ici... Je l'attendrai... Je l'arrêterai...

MÉLISANDE.

Non, non, non !...

PELLÉAS.

Va-t'en ! va-t'en ! Il a tout vu !... Il nous tuera !...

MÉLISANDE.

Tant mieux ! tant mieux ! tant mieux !...

PELLÉAS.

Il vient ! il vient !... Ta bouche !... Ta bouche !...

MÉLISANDE.

Oui !... oui !... oui !...

Ils s'embrassent éperdument.

PELLÉAS.

Oh ! oh ! Toutes les étoiles tombent !...

MÉLISANDE.

Sur moi aussi ! sur moi aussi !...

PELLÉAS.

Encore ! Encore !... donne ! donne !...

MÉLISANDE.

Toute ! toute ! toute !...

Golaud se précipite sur eux l'épée à la main, et frappe Pelléas, qui tombe au bord de la fontaine. Mélisande fuit épouvantée.

MÉLISANDE, *fuyant.*

Oh ! oh ! Je n'ai pas de courage !... Je n'ai pas de courage !...

Golaud la poursuit à travers le bois, en silence.

ACTE V

SCÈNE I

Une salle basse dans le château.

On découvre les servantes assemblées, tandis qu'au dehors des enfants jouent devant un des soupiraux de la salle.

UNE VIEILLE SERVANTE.

Vous verrez, vous verrez, mes filles ; ce sera pour ce soir. — On nous préviendra tout à l'heure...

UNE AUTRE SERVANTE.

Ils ne savent plus ce qu'ils font...

TROISIÈME SERVANTE.

Attendons ici...

QUATRIÈME SERVANTE.

Nous saurons bien quand il faudra monter...

CINQUIÈME SERVANTE.

Quand le moment sera venu, nous monterons de nous-mêmes...

SIXIÈME SERVANTE.

On n'entend plus aucun bruit dans la maison...

SEPTIÈME SERVANTE.

Il faudrait faire taire les enfants qui jouent devant le soupirail.

HUITIÈME SERVANTE.

Ils se tairont d'eux-mêmes tout à l'heure.

NEUVIÈME SERVANTE.

Le moment n'est pas encore venu...

Entre une vieille servante.

LA VIEILLE SERVANTE.

Personne ne peut plus entrer dans la chambre. J'ai écouté plus d'une heure... On entendrait marcher les mouches sur les portes... Je n'ai rien entendu...

PREMIÈRE SERVANTE.

Est-ce qu'on l'a laissée seule dans sa chambre ?

LA VIEILLE SERVANTE.

Non, non ; je crois que la chambre est pleine de monde.

LA PREMIÈRE SERVANTE.

On viendra, on viendra, tout à l'heure...

LA VIEILLE SERVANTE.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Ce n'est pas le bonheur qui est entré dans la maison... On ne peut pas parler, mais si je pouvais dire ce que je sais...

DEUXIÈME SERVANTE.

C'est vous qui les avez trouvés devant la porte ?

LA VIEILLE SERVANTE.

Mais oui, mais oui ; c'est moi qui les ai trouvés. Le portier dit que c'est lui qui les a vus le premier ; mais c'est moi qui l'ai réveillé. Il dormait sur le ventre et ne voulait pas se lever. — Et maintenant il vient dire : C'est moi qui les ai vus le premier. Est-ce que c'est juste ? — Voyez-vous, je m'étais brûlée en allumant une lampe pour descendre à la cave. — Qu'est-ce que j'allais donc faire à la cave ? — Je ne peux plus me rappeler. — Enfin, je me lève à cinq heures ; il ne faisait pas encore très clair ; je me dis, je vais traverser la cour, et puis, je vais ouvrir la porte. Bien ; je descends l'escalier sur la pointe des pieds et j'ouvre la porte comme si c'était une porte ordinaire... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que je vois ! Devinez un peu ce que je vois !...

PREMIÈRE SERVANTE.

Ils étaient devant la porte?

LA VIEILLE SERVANTE.

Ils étaient étendus tous les deux devant la porte!... Tout à fait comme des pauvres qui ont faim... Ils étaient serrés l'un contre l'autre comme des petits enfants qui ont peur... La petite princesse était presque morte, et le grand Golaud avait encore son épée dans le côté... Il y avait du sang sur le seuil...

DEUXIÈME SERVANTE.

Il faudrait faire taire les enfants... Ils crient de toutes leurs forces devant le soupirail...

TROISIÈME SERVANTE.

On n'entend plus ce qu'on dit...

QUATRIÈME SERVANTE.

Il n'y a rien à faire; j'ai déjà essayé, ils ne veulent pas se taire...

PREMIÈRE SERVANTE.

Il paraît qu'il est presque guéri?

LA VIEILLE SERVANTE.

Qui?

PREMIÈRE SERVANTE.

Le grand Golaud...

TROISIÈME SERVANTE.

Oui, oui; on l'a conduit dans la chambre de sa femme. Je les ai rencontrés, tout à l'heure, dans le corridor. On le soutenait comme s'il était ivre. Il ne peut pas encore marcher seul.

LA VIEILLE SERVANTE.

Il n'a pas pu se tuer; il est trop grand. Mais elle n'est presque pas blessée et c'est elle qui va mourir... Comprenez-vous cela?

PREMIÈRE SERVANTE.

Vous avez vu la blessure?

LA VIEILLE SERVANTE.

Comme je vous vois, ma fille. — J'ai tout vu, vous comprenez... Je l'ai vue avant tous les autres... Une toute petite blessure sous son petit sein gauche. Une petite blessure qui ne ferait pas mourir un pigeon. Est-ce que c'est naturel?

PREMIÈRE SERVANTE.

Oui, oui; il y a quelque chose là-dessous...

DEUXIÈME SERVANTE.

Oui, mais elle est accouchée il y a trois jours...

LA VIEILLE SERVANTE.

Justement!... Elle a accouché sur son lit de mort; est-ce que ce n'est pas un grand signe? — Et quel enfant! L'avez-vous vu? — Une toute petite fille qu'un pauvre ne voudrait pas mettre au monde... Une petite figure de cire qui est venue beaucoup trop tôt... une petite figure de cire qui doit vivre dans de la laine d'agneau... oui, oui; ce n'est pas le bonheur qui est entré dans la maison...

PREMIÈRE SERVANTE.

Oui, oui; c'est la main de Dieu qui a remué...

TROISIÈME SERVANTE.

C'est comme le bon seigneur Pelléas... où est-il? — Personne ne le sait...

LA VIEILLE SERVANTE.

Si, si; tout le monde le sait... Mais personne n'ose en parler... On ne parle pas de ceci... on ne parle pas de cela... on ne parle plus de rien... on ne dit plus la vérité... Mais moi, je sais qu'on l'a trouvé au fond de la fontaine des aveugles... mais personne, personne n'a pu le voir... Voilà, voilà, on ne saura tout cela qu'au dernier jour...

PREMIÈRE SERVANTE.

Je n'ose plus dormir ici...

LA VIEILLE SERVANTE.

Quand le malheur est dans la maison, on a beau se taire...

TROISIÈME SERVANTE.

Il vous trouve tout de même...

PREMIÈRE SERVANTE.

Ils ont peur de nous maintenant...

DEUXIÈME SERVANTE.

Ils se taisent tous...

TROISIÈME SERVANTE.

Ils baissent les yeux dans les corridors.

QUATRIÈME SERVANTE.

Ils ne parlent plus qu'à voix basse.

CINQUIÈME SERVANTE.

On dirait qu'ils ont commis le crime tous ensemble...

SIXIÈME SERVANTE.

On ne sait pas ce qu'ils ont fait...

SEPTIÈME SERVANTE.

Que faut-il faire quand les maîtres ont peur?...

Un silence.

PREMIÈRE SERVANTE.

Je n'entends plus crier les enfants.

DEUXIÈME SERVANTE.

Ils se sont assis devant le soupirail.

TROISIÈME SERVANTE.

Ils sont serrés les uns contre les autres.

LA VIEILLE SERVANTE.

Je n'entends plus rien dans la maison...

PREMIÈRE SERVANTE.

On n'entend plus même respirer les enfants...

LA VIEILLE SERVANTE.

Venez, venez; il est temps de monter...

Elles sortent toutes, en silence.

SCÈNE II

Un appartement dans le château.

On découvre Arkël, Golaud et le médecin dans un coin de la chambre. Mélisande est étendue sur son lit.

LE MÉDECIN.

Ce n'est pas de cette petite blessure qu'elle se meurt; un oiseau n'en serait pas mort... ce n'est donc pas vous qui l'avez tuée, mon bon seigneur;

ne vous désolez pas ainsi... Elle ne pouvait pas vivre... Elle est née sans raison... pour mourir; et elle meurt sans raison... Et puis, il n'est pas dit que nous ne la sauverons pas...

ARKEL.

Non, non; il me semble que nous nous taisons trop, malgré nous, dans sa chambre... Ce n'est pas un bon signe... Regardez comme elle dort... lentement, lentement... on dirait que son âme a froid pour toujours...

GOLAUD.

J'ai tué sans raison! Est-ce que ce n'est pas à faire pleurer les pierres!... Ils s'étaient embrassés comme des petits enfants... Ils s'étaient simplement embrassés. Ils étaient frère et sœur... Et moi, moi tout de suite!... Je l'ai fait malgré moi, voyez-vous... Je l'ai fait malgré moi...

LE MÉDECIN.

Attention; je crois qu'elle s'éveille...

MÉLISANDE.

Ouvrez la fenêtre... ouvrez la fenêtre...

ARKEL.

Veux-tu que j'ouvre celle-ci, Mélisande?

MÉLISANDE.

Non, non; la grande fenêtre... c'est pour voir...

ARKEL.

Est-ce que l'air de la mer n'est pas trop froid ce soir ?

LE MÉDECIN.

Faites, faites...

MÉLISANDE.

Merci... Est-ce le soleil qui se couche ?

ARKEL.

Oui ; c'est le soleil qui se couche sur la mer ; il est tard. — Comment te trouves-tu, Mélisande ?

MÉLISANDE.

Bien, bien. — Pourquoi demandez-vous cela ? Je n'ai jamais été mieux portante. — Il me semble cependant que je sais quelque chose...

ARKEL.

Que dis-tu ? — Je ne te comprends pas...

MÉLISANDE.

Je ne comprends pas non plus tout ce que je dis, voyez-vous... Je ne sais pas ce que je dis... Je ne sais pas ce que je sais... Je ne dis plus ce que je veux...

ARKEL.

Mais si, mais si... Je suis tout heureux de t'entendre parler ainsi; tu as eu un peu de délire ces jours-ci, et l'on ne te comprenait plus... Mais maintenant, tout cela est bien loin...

MÉLISANDE.

Je ne sais pas... — Etes-vous tout seul dans la chambre, grand-père?

ARKEL.

Non; il y a encore le médecin qui t'a guérie...

MÉLISANDE.

Ah...

ARKEL.

Et puis il y a encore quelqu'un...

MÉLISANDE.

Qui est-ce?

ARKEL.

C'est... il ne faut pas t'effrayer... Il ne te veut pas le moindre mal, sois-en sûre... Si tu as peur, il s'en ira... Il est très malheureux...

MÉLISANDE.

Qui est-ce?

ARKEL.

C'est... c'est ton mari... c'est Golaud...

MÉLISANDE.

Golaud est ici ? Pourquoi ne vient-il pas près de moi ?

GOLAUD, *se traînant vers le lit.*

Mélisande... Mélisande...

MÉLISANDE.

Est-ce vous, Golaud ? Je ne vous reconnaissais presque plus... C'est que j'ai le soleil du soir dans les yeux... Pourquoi regardez-vous les murs ? Vous avez maigri et vieilli... Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus ?

GOLAUD, *à Arkël et au médecin.*

Voulez-vous vous éloigner un instant, mes pauvres amis... Je laisserai la porte grande ouverte... Un instant seulement... Je voudrais lui dire quelque chose ; sans cela je ne pourrais pas mourir... Voulez-vous ? — Allez jusqu'au bout du corridor ; vous pouvez revenir tout de suite... Ne me refusez pas cela... Je suis un malheureux... *Sortent Arkël et le médecin.* — Mélisande, as-tu pitié de moi, comme j'ai pitié de toi ?... Mélisande ?... Me pardonnes-tu, Mélisande ?...

MÉLISANDE.

Oui, oui, je te pardonne... Que faut-il pardonner ?

GOLAUD.

Je t'ai fait tant de mal, Mélisande... Je ne puis pas te dire le mal que je t'ai fait... Mais je le vois, je le vois si clairement aujourd'hui... depuis le premier jour... Et tout ce que je ne savais pas jusqu'ici, me saute aux yeux ce soir... Et tout est de ma faute, tout ce qui est arrivé, tout ce qui va arriver... Si je pouvais le dire, tu verrais comme je le vois !... Je vois tout, je vois tout !... Mais je t'aimais tant !... Je t'aimais trop !... Mais maintenant, quelqu'un va mourir... C'est moi qui vais mourir... Et je voudrais savoir... Je voudrais te demander... Tu ne m'en voudras pas ?... Je voudrais... Il faut dire la vérité à quelqu'un qui va mourir... Il faut qu'il sache la vérité, sans cela il ne pourrait pas dormir... Me jures-tu de dire la vérité ?

MÉLISANDE.

Oui.

GOLAUD.

As-tu aimé Pelléas ?

MÉLISANDE.

Mais oui ; je l'ai aimé. Où est-il ?

GOLAUD.

Tu ne me comprends pas ? — Tu ne veux pas me comprendre ? — Il me semble... Il me semble... Eh bien, voici : Je te demande si tu l'as aimé d'un amour défendu ?... As-tu... avez-vous été coupables ? Dis, dis, oui, oui, oui ?

MÉLISANDE.

Non, non ; nous n'avons pas été coupables. — Pourquoi demandez-vous cela ?

GOLAUD.

Mélisande !... dis-moi la vérité pour l'amour de Dieu !

MÉLISANDE.

Pourquoi n'ai-je pas dit la vérité ?

GOLAUD.

Ne mens plus ainsi, au moment de mourir !

MÉLISANDE.

Qui est-ce qui va mourir ? — Est-ce moi ?

GOLAUD.

Toi, toi ! et moi, moi aussi, après toi !... Et il nous faut la vérité... Il nous faut enfin la vérité, entends-tu ! Dis-moi tout ! Dis-moi tout ! Je te pardonne tout...

MÉLISANDE.

Pourquoi vais-je mourir? — Je ne savais pas...

GOLAUD.

Tu le sais maintenant!... Il est temps! Il est temps!... Vite! vite!... La vérité! la vérité!...

MÉLISANDE.

La vérité... la vérité...

GOLAUD.

Où es-tu? — Mélisande! — Où es-tu? — Ce n'est pas naturel! Mélisande! Où es-tu? Où vas-tu? *Apercevant Arkël et le médecin à la porte de la chambre.* — Oui, oui; vous pouvez rentrer... Je ne sais rien; c'est inutile... Il est trop tard; elle est déjà trop loin de nous... Je ne saurai jamais!... Je vais mourir ici comme un aveugle!...

ARKEL.

Qu'avez-vous fait? Vous allez la tuer...

GOLAUD.

Je l'ai déjà tuée...

ARKEL.

Mélisande...

MÉLISANDE.

Est-ce vous, grand-père?

ARKEL.

Oui, ma fille... Que veux-tu que je fasse?

MÉLISANDE.

Est-il vrai que l'hiver commence?

ARKEL.

Pourquoi demandes-tu cela?

MÉLISANDE.

Parce qu'il fait froid et qu'il n'y a plus de feuilles...

ARKEL.

Tu as froid? — Veux-tu qu'on ferme les fenêtres?

MÉLISANDE.

Non, non... jusqu'à ce que le soleil soit au fond de la mer. — Il descend lentement, alors c'est l'hiver qui commence?

ARKEL.

Oui. — Tu n'aimes pas l'hiver?

MÉLISANDE.

Oh! non. J'ai peur du froid — Ah! j'ai peur des grands froids...

ARKEL.

Te sens-tu mieux ?

MÉLISANDE.

Oui, oui ; je n'ai plus toutes ces inquiétudes...

ARKEL.

Veux-tu voir ton enfant ?

MÉLISANDE.

Quel enfant ?

ARKEL.

Ton enfant. — Tu es mère... Tu as mis au monde une petite fille...

MÉLISANDE.

Où est-elle ?

ARKEL.

Ici...

MÉLISANDE.

C'est étrange... je ne puis pas lever les bras pour la prendre...

ARKEL.

C'est que tu es encore très faible... Je la tiendrai moi-même ; regarde...

MÉLISANDE.

Elle ne rit pas... Elle est petite... Elle va pleurer aussi... J'ai pitié d'elle...

La chambre est envahie, peu à peu, par les servantes du château, qui se rangent en silence le long des murs et attendent.

GOLAUD, *se levant brusquement.*

Qu'y a-t-il ? — Qu'est-ce que toutes ces femmes viennent faire ici ?

LE MÉDECIN.

Ce sont les servantes...

ARKEL.

Qui est-ce qui les a appelées ?

LE MÉDECIN.

Ce n'est pas moi...

GOLAUD.

Pourquoi venez-vous ici ? — Personne ne vous a demandées... Que venez-vous faire ici ? — mais qu'est-ce que donc ? — Répondez !...

Les servantes ne répondent pas.

ARKEL.

Ne parlez pas trop fort... Elle va dormir ; elle a fermé les yeux...

GOLAUD.

Ce n'est pas?

LE MÉDECIN.

Non, non; voyez, elle respire...

ARKEL.

Ses yeux sont pleins de larmes. — Maintenant c'est son âme qui pleure... Pourquoi étend-elle ainsi les bras? — Que veut-elle?

LE MÉDECIN.

C'est vers l'enfant sans doute. C'est la lutte de la mère contre la mort...

GOLAUD.

En ce moment? — En ce moment? — Il faut le dire, dites! dites!

LE MÉDECIN.

Peut-être...

GOLAUD.

Tout de suite?... Oh! Oh! Il faut que je lui dise... — Mélisande! Mélisande!... Laissez-moi seul! laissez-moi seul avec elle!...

ARKEL.

Non, non; n'approchez pas... Ne la troublez pas... Ne lui parlez plus... Vous ne savez pas ce que c'est que l'âme...

Il ne pas m'as faute ! Repeter

GOLAUD.

Elle ferme les yeux...

ARKEL.

Attention... Attention... Il faut parler à voix basse. — Il ne faut plus l'inquiéter... L'âme humaine est très silencieuse... L'âme humaine aime à s'en aller seule... Elle souffre si timidement... Mais la tristesse, Golaud... mais la tristesse de tout ce que l'on voit !... Oh ! oh ! oh...

En ce moment, toutes les servantes tombent subitement à genoux au fond de la chambre.

ARKEL, *se tournant.*

Qu'y a-t-il ?

LE MÉDECIN, *s'approchant du lit et tâtant le corps.*

Elles ont raison...

Un long silence.

ARKEL.

Je n'ai rien vu. — Etes-vous sûr ?...

LE MÉDECIN.

Oui, oui.

ARKEL.

Je n'ai rien entendu... Si vite, si vite... Tout à coup... Elle s'en va sans rien dire...

GOLAUD, *sanglotant.*

Oh ! oh ! oh !

ARKEL.

Ne restez pas ici, Golaud... Il lui faut le silence, maintenant... Venez, venez... C'est terrible, mais ce n'est pas votre faute... C'était un petit être si tranquille, si timide et si silencieux... C'était un pauvre petit être mystérieux, comme tout le monde... Elle est là, comme si elle était la grande sœur de son enfant... Venez, venez... Mon Dieu ! Mon Dieu !... Je n'y comprendrai rien non plus... Ne restons pas ici. — Venez; il ne faut pas que l'enfant reste dans cette chambre... Il faut qu'il vive, maintenant, à sa place... C'est au tour de la pauvre petite...

Ils sortent en silence.

FIN.

Alladine et Palomides.

PERSONNAGES

Ablamore.

Astolaine, fille d'Ablamore.

Alladine.

Palomides.

Les sœurs de Palomides.

Un Médecin.

ACTE I

—

Une partie sauvage des jardins.

On découvre Ablamore qui se penche sur Alladine endormie.

ABLAMORE.

Je crois que le sommeil règne jour et nuit sous ces arbres. Chaque fois qu'elle y vient avec moi, vers le soir, elle est à peine assise qu'elle s'endort. Il faut, hélas! que je m'en réjouisse... Durant le jour, quand je lui parle, et que son regard rencontre, par hasard, mon regard, il est dur comme celui d'un esclave à qui l'on vient d'ordonner une chose impossible... Et cependant, ce n'est pas son regard ordinaire... Je l'ai vu bien des fois lorsqu'elle arrêtait ses beaux yeux sur des enfants, sur la forêt, la mer ou sur ce qui l'entoure. Elle me sourit comme on sourit à l'ennemi; et je n'ose me pencher sur elle qu'aux moments où ses yeux ne peuvent plus me voir... J'ai quelques instants tous les soirs; et le reste du jour, je vis à ses côtés

les yeux baissés... Il est triste d'aimer trop tard... Elles ne peuvent pas comprendre que les années ne séparent pas les cœurs. Ils m'avaient appelé « le roi sage »... J'étais sage parce que rien ne m'était arrivé jusq'ici... Il y a des hommes qui semblent détourner les événements. Il suffisait que je fusse quelque part pour que rien ne pût naître... Au temps de ma jeunesse, j'avais des amis dont la présence semblait attirer toutes les aventures; mais les jours où je sortais avec eux à la rencontre des joies et des douleurs, ils s'en revenaient les mains vides... Je crois que j'ai paralysé la destinée; et longtemps, j'ai tiré vanité de ce don. On vivait à l'abri sous mon règne... Mais maintenant, j'ai reconnu que le malheur lui-même vaut mieux que le sommeil et qu'il doit y avoir une vie plus active et plus haute que l'attente... Ils verront bien que moi aussi, j'ai la force d'agiter, quand je veux, l'eau qui paraissait morte au fond des grandes cuves de l'avenir... Alladine! Alladine!... Oh! elle est belle ainsi, les cheveux sur les fleurs et sur l'agneau familier; et la bouche entr'ouverte est plus fraîche que l'aurore... Je vais l'embrasser sans qu'elle s'en aperçoive, en retenant ma pauvre barbe blanche... *Il l'embrasse.* — Elle a souri... Faut-il que je la plaigne? Pour quelques années qu'elle me donne, elle sera reine un jour; et j'aurai fait un peu de bien avant de m'en aller... Ils seront étonnés... Elle-même ne sait rien... Ah! voici qu'elle s'éveille en sursaut... D'où viens-tu, Alladine?

ALLADINE.

J'ai fait un mauvais rêve...

ABLAMORE.

Qu'y a-t-il ? Pourquoi regardes-tu de ce côté ?

ALLADINE.

Quelqu'un a passé sur la route.

ABLAMORE.

Je n'ai rien entendu...

ALLADINE.

Je vous dis que quelqu'un va venir... Le voilà ! *Elle désigne un jeune cavalier qui s'avance entre les arbres tenant son cheval par la bride.* Ne me prenez pas la main, je n'ai pas peur... Il ne nous a pas vus...

ABLAMORE.

Qui ose venir ici... Si je ne savais pas... Je crois que c'est Palomides... C'est le fiancé d'Astolaine... Il a levé la tête... Est-ce vous, Palomides ?

Entre Palomides.

PALOMIDES.

Oui mon père... s'il m'est permis déjà de vous donner ce nom... Je viens ici avant le jour et l'heure...

ABLAMORE.

Vous êtes le bienvenu à quelque heure que ce soit... Mais qu'est-il arrivé ? Nous ne vous attendions pas avant deux jours... Astolaine est-ici ?...

PALOMIDES.

Non ; elle viendra demain... Nous avons voyagé sans repos. Elle était fatiguée et m'a prié de prendre les devants... Mes sœurs sont arrivées ?...

ABLAMORE.

Elles sont ici depuis trois jours en attendant vos noces. — Vous avez l'air très heureux, Palomides...

PALOMIDES.

Qui ne serait heureux d'avoir trouvé ce qu'il cherchait ? J'étais triste autrefois. Mais maintenant, les jours me semblent plus légers et plus doux que des oiseaux inoffensifs dans les mains... Et si de vieux moments reviennent par hasard, je m'approche d'Astolaine et l'on dirait que j'ouvre une fenêtre sur l'aurore... Elle a une âme que l'on voit autour d'elle, qui vous prend dans ses bras comme un enfant qui souffre et qui sans vous parler vous console de tout... Je n'y comprendrai jamais rien. — Je ne sais pas à quoi tout cela peut tenir ; mais mes genoux fléchissent malgré moi quand j'y songe...

ALLADINE.

Je veux rentrer.

ABLAMORE.

Voyant qu'Alladine et Palomides s'observent à la dérobée.

Voici la petite Alladine qui est venue ici du fond de l'Arcadie... Donnez-vous donc la main... Cela vous étonne, Palomides ?...

PALOMIDES.

Mon père..

Le cheval de Palomides fait un écart qui effraye l'agneau d'Alladine.

ABLAMORE.

Prenez garde... Le cheval a fait peur à l'agneau d'Alladine... Il va fuir...

ALLADINE.

Non ; il ne fuit jamais... Il a été surpris, mais il ne fuira pas... C'est un agneau que ma marraine m'a donné... Il n'est pas comme les autres... Il est à mes côtés nuit et jour.

Elle le caresse.

PALOMIDES, *le caressant aussi.*

Il me regarde avec des yeux d'enfant...

ALLADINE.

Il comprend tout ce qui arrive.

ABLAMORE.

Il est temps, Palomides, d'aller trouver vos sœurs... Elles seront étonnées de vous voir...

ALLADINE.

Elles allaient chaque jour au tournant de la route... J'y allais avec elles : mais elles n'espéraient pas encore...

ABLAMORE.

Venez ; Palomides est couvert de poussière et il doit être las... Nous avons à nous dire trop de choses pour en parler ici... Nous les dirons demain... On prétend que l'aurore est plus sage que le soir... Je vois que les portes du palais sont ouvertes et semblent nous attendre...

ALLADINE.

Je ne puis m'empêcher d'être inquiète quand je rentre au palais... Il est si grand et je suis si petite, et je m'y perds encore... Et puis toutes ces fenêtres sur la mer... On ne peut les compter... Et les corridors qui tournent sans raison ; et d'autres qui ne tournent pas et qui se perdent entre les murs... Et les salles où je n'ose pas entrer...

PALOMIDES

Nous entrerons partout...

ALLADINE.

On dirait que je n'ai pas été faite pour l'habiter ou qu'il n'a pas été bâti pour moi... Une fois, je m'y suis égarée... J'ai poussé trente portes avant de retrouver la lumière du jour... Et je ne pouvais pas sortir; la dernière porte s'ouvrait sur un étang... Et les voûtes qui ont froid tout l'été; et les galeries qui se replient sans cesse sur elles-mêmes... Il y a des escaliers qui ne mènent nulle part et des terrasses d'où l'on n'aperçoit rien...

ABLAMORE.

Toi qui ne parlais pas, comme tu parles ce soir...

Ils sortent.

ACTE II

SCÈNE I

On découvre Alladine, le front contre une des fenêtres qui donnent sur le parc. Entre Ablamore.

ABLAMORE.

Alladine...

ALLADINE, *se retournant brusquement.*

Qu'y a-t-il ?

ABLAMORE.

Oh ! que tu es pâle... tu es souffrante ?

ALLADINE.

Non.

ABLAMORE.

Qu'y a-t-il dans le parc ? —Tu regardais l'avenue des jets d'eau qui s'ouvre devant tes fenêtres ? — Ils sont merveilleux et infatigables. Ils se sont élevés tour à tour, à la mort de chacune de mes filles... la nuit, je les entends chanter dans le jardin... Ils me rappellent les existences qu'ils représentent, et je puis distinguer leurs voix...

ALLADINE, *sèchement.*

Je le sais...

ABLAMORE.

Il faut me pardonner ; je répète parfois les mêmes choses et la mémoire est moins fidèle... Ce n'est pas à cause de l'âge ; je ne suis pas encore un vieillard, Dieu merci ; mais les rois ont mille soucis. Palomides m'a dit ses aventures...

ALLADINE.

Ah ?...

ABLAMORE.

Il n'a pas fait ce qu'il eût voulu faire ; et les jeunes gens n'ont plus de volonté. — Il m'étonne. Je l'avais choisi entre mille pour ma fille. Il lui fallait une âme qui fût aussi profonde que la sienne. — Il n'a rien fait qui ne soit excusable mais j'avais espéré davantage... Qu'en dis-tu ?

ALLADINE.

De qui ?

ABLAMORE.

De Palomides ?

ALLADINE.

Je ne l'ai vu qu'un soir...

ABLAMORE.

Il m'étonne. — Tout lui a réussi jusqu'ici. Il entreprenait quelque chose et l'accomplissait sans

rien dire. — Il sortait du danger sans effort, tandis que d'autres ne peuvent ouvrir une porte sans trouver la mort derrière elle. — Il était de ceux que les événements semblent attendre à genoux. Mais depuis quelque temps, quelque chose est brisé. On dirait qu'il n'a plus la même étoile, et chaque pas qu'il fait l'éloigne de lui-même. — Je ne sais ce que c'est. — Il semble n'en rien voir, mais d'autres peuvent le découvrir... Mais parlons d'autres choses; voici que la nuit vient, et je la vois monter le long des murs. Veux-tu que nous allions ensemble jusqu'au bois d'Astolat comme les autres soirs?

ALLADINE.

Je ne sors pas ce soir.

ABLAMORE.

Nous resterons ici, puisque tu le préfères. Cependant l'air est doux et le soir est très beau. *Alladine tressaille sans qu'il le remarque.* J'ai fait planter des fleurs le long des haies, et je voudrais te les montrer...

ALLADINE.

Non, pas ce soir... Si vous le voulez bien... J'aime bien y aller avec vous... l'air est très pur et les arbres...mais pas ce soir... *Se blottissant en pleurant contre la poitrine du vieillard.* Je suis un peu souffrante...

ABLAMORE.

Qu'as-tu donc? Tu vas tomber... Je vais appeler...

ALLADINE.

Non, non... Ce n'est rien... C'est passé...

ABLAMORE.

Assieds-toi. Attends...

Il court à la porte du fond et l'ouvre à deux battants. On voit Palomides assis sur un banc, en face de cette porte. Il n'a pas eu le temps de détourner les yeux. Ablamore le regarde fixement, sans rien dire, puis rentre dans la chambre. Palomides se lève et s'éloigne dans le corridor en étouffant le bruit de ses pas. L'agneau familier sort de l'appartement sans qu'ils s'en aperçoivent.

SCÈNE II

Un pont-levis sur les fossés du palais.

Paraissent aux deux extrémités du pont, Palomides et Alladine avec l'agneau familier. — Le roi Ablamore se penche à une fenêtre de la tour.

PALOMIDES.

Vous sortiez, Alladine? — Je rentrais. Je reviens de la chasse. — Il a plu.

ALLADINE.

Je n'ai jamais passé ce pont.

PALOMIDES.

Il mène à la forêt. On y passe rarement. On aime mieux faire un très long détour. Je crois qu'on en a peur parce que les fossés sont plus profonds qu'ailleurs en cet endroit, et que l'eau noire qui descend des montagnes bouillonne horriblement entre les murs, avant de s'aller jeter dans la mer. Elle y gronde toujours; mais les quais sont si hauts qu'on l'aperçoit à peine. C'est l'aile la plus déserte du palais. Mais de ce côté-ci la forêt est plus belle, plus ancienne et plus grande que toutes celles que vous avez vues. Elle est pleine d'arbres extraordinaires et de fleurs qui sont nées d'elles-mêmes. — Venez-vous.

ALLADINE.

Je ne sais pas... J'ai peur de l'eau qui gronde.

PALOMIDES.

Venez, venez; elle gronde sans raison. Voyez donc votre agneau; il me regarde comme s'il voulait venir... Venez, venez...

ALLADINE.

Ne l'appelez pas... Il va s'échapper...

PALOMIDES.

Venez, venez.

L'agneau s'échappe des mains d'Alladine et vient en bondissant vers Palomides, mais glisse sur le plan incliné du pont-levis et va rouler dans le fossé.

ALLADINE.

Qu'a-t-il fait ? — Où est-il ?

PALOMIDES.

Il a glissé ! Il se débat au fond du tourbillon. Ne le regardez pas ; il n'y a rien à faire...

ALLADINE.

Vous allez le sauver ?

PALOMIDES.

Le sauver ? Mais voyez donc, il est déjà dans l'entonnoir. Dans un instant il sera sous les voûtes ; et Dieu lui-même ne le reverra plus...

ALLADINE.

Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

PALOMIDES.

Qu'y a-t-il ?

ALLADINE.

Allez-vous-en ! — Je ne veux plus vous voir !...

Ablamore entre précipitamment, saisit Alladine et l'entraîne brusquement sans rien dire.

SCÈNE III

Un appartement dans le palais.

On découvre Ablamore et Alladine.

ABLAMORE.

Tu le vois, Alladine, mes mains ne tremblent point, mon cœur bat comme celui d'un enfant endormi, et ma voix n'a jamais été troublée par la colère. Je n'en veux pas à Palomides, bien que tout ce qu'il fait puisse paraître inexcusable. Quant à toi, qui pourrait t'en vouloir? Tu obéis à des lois que tu ne connais pas et tu ne pouvais agir autrement. Je ne te parlerai pas de ce qui s'est passé, l'autre jour, le long des fossés du palais et de tout ce qu'aurait pu me révéler la mort inattendue de l'agneau, si je voulais croire un instant aux présages. Mais hier soir, j'ai surpris le baiser que vous vous êtes donné sous les fenêtres d'Astolaine. En ce moment, j'étais avec elle dans sa chambre. Elle a une âme qui craint tant de troubler d'une larme ou d'un simple mouvement des paupières, le bonheur de tous ceux qui l'entourent, que je ne saurai jamai si elle a, comme moi, surpris ce baiser misérable. Mais je sais ce qu'elle pourrait souffrir. Je ne te demanderai rien que tu ne puisses m'avouer, mais je voudrais savoir si tu

avais quelque dessein secret en suivant Palomides sous la fenêtre où vous deviez nous avoir vus. Réponds-moi sans rien craindre, tu sais d'avance que je pardonne tout.

ALLADINE.

Je ne l'ai pas embrassé.

ABLAMORE.

Quoi? Tu n'as pas embrassé Palomides et Palomides ne t'a pas embrassée?

ALLADINE.

Non.

ABLAMORE.

Ah!... Ecoute: j'étais venu pour te pardonner tout... Je croyais que tu avais agi comme nous agissons presque tous, sans que rien de notre âme intervienne... Mais maintenant je veux savoir tout ce qui s'est passé... Tu aimes Palomides et tu l'as embrassé sous mes yeux...

ALLADINE.

Non.

ABLAMORE.

Ne t'en va pas. Je ne suis qu'un vieillard. Ne fuis pas...

ALLADINE.

Je ne fuis pas.

ABLAMORE.

Ah ! ah ! Tu ne fuis pas, parce que tu crois mes vieilles mains inoffensives !... Elles ont encore la force d'arracher un secret !... *Il lui saisit les bras.* Et elles pourraient lutter contre tous ceux que tu préfères... *Il lui renverse les bras derrière la tête.* Ah ! tu ne parles pas !... Il arrivera bien un moment où toute l'âme jaillira du fond de la douleur comme une eau pure et vive...

ALLADINE.

Non, non !

ABLAMORE.

Encore... Nous ne sommes pas au bout, le trajet est très long — et la vérité nue se cache entre les rocs... Est-ce qu'elle va venir ?... Je vois déjà ses gestes dans tes yeux, et son haleine fraîche va laver mon visage... Ah !... Alladine ! Alladine !... *Il la lâche soudain.* J'ai entendu tes os gémir comme des enfants... Je ne t'ai pas fait mal ?... Ne reste pas ainsi, à genoux devant moi... C'est moi qui me mets à genoux. *Il fait comme il le dit.* Je suis un misérable... Il faut avoir pitié... Ce n'est pas pour moi seul que je prie... Je n'ai qu'une pauvre fille... Toutes les autres sont mortes... J'en avais sept autour de moi... Elles

étaient belles et pleines de bonheur; et je ne les ai plus revues... La seule qui me restait allait mourir aussi... Elle n'aimait pas la vie... Mais un jour, elle a fait une rencontre à laquelle elle ne s'attendait plus, et j'ai vu qu'elle avait perdu le désir de mourir... Je ne demande pas une chose impossible...

Alladine pleure et elle ne répond pas.

SCÈNE IV

L'appartement d'Astolaine.

On découvre Astolaine et Palomides.

PALOMIDES.

Astolaine, en vous rencontrant par hasard, il y a quelques mois, il m'a semblé que je trouvais enfin ce que j'avais cherché durant un grand nombre d'années... Je ne savais pas, jusqu'à vous, tout ce que pouvait être la bonté toujours attendrie et la simplicité parfaite d'une femme. J'en fus si profondément troublé qu'il me sembla que ce fût la première fois que je rencontrasse un être humain. On eût dit que j'avais vécu jusqu'alors dans une chambre fermée, que vous aviez ouverte; et j'ai su tout à coup ce que devait être

l'âme des autres hommes et ce que la mienne aurait pu devenir... Depuis, je vous ai connue davantage. Je vous ai vue agir, et puis, d'autres aussi m'ont appris tout ce que vous étiez.

Il y eut des soirs où je vous quittais sans rien dire, et où j'allais pleurer d'admiration dans un coin du palais, parce que vous aviez simplement levé les yeux, fait un petit geste inconscient ou souri sans raison apparente, mais au moment où toutes les âmes autour de vous le demandaient et voulaient être satisfaites. Il n'y a que vous qui sachiez ces moments, parce que l'on dirait que vous êtes l'âme de tous, et je ne crois pas que ceux qui ne vous ont pas approchée puissent savoir ce que c'est que la vie véritable. Aujourd'hui, je viens vous dire tout cela, parce que j'ai senti que je ne serai jamais celui que j'avais espéré devenir... Un hasard est venu — ou c'est peut-être moi qui suis venu; car on ne sait jamais si l'on a fait un mouvement soi-même ou si c'est le hasard qui vous a rencontré — un hasard est venu, qui m'a ouvert les yeux, au moment où nous allions nous rendre malheureux; et j'ai reconnu qu'il devait y avoir une chose plus incompréhensible que la beauté de l'âme la plus belle ou du visage le plus beau; et plus puissante aussi, puisqu'il faut bien que je lui obéisse... Je ne sais si vous m'avez compris. Si vous me comprenez, ayez pitié de moi... Je me suis dit tout ce qu'on pouvait dire... Je sais ce que je perds, car je sais que son âme est une

âme d'enfant, d'un pauvre enfant sans force, à côté de la vôtre et cependant je ne puis pas y résister...

ASTOLAINE.

Ne pleurez pas... Je sais aussi qu'on ne fait pas ce que l'on voudrait faire... et je n'ignorais pas que vous alliez venir... Il faut bien qu'il y ait des lois plus puissantes que celles de nos âmes dont nous parlons toujours... *l'embrassant brusquement.* — Mais je t'aime davantage, mon pauvre Palomides...

PALOMIDES.

Je t'aime aussi... plus que celle que j'aime... Tu pleures comme moi ?...

ASTOLAINE.

Ce sont de petites larmes... ne t'en attriste pas... Je pleure ainsi parce que je suis femme, mais on dit que nos larmes ne sont pas douloureuses... Tu vois, je puis les essuyer déjà... Je savais bien ce que c'était... J'attendais le réveil... Il est venu et je puis respirer avec moins d'inquiétude, puisque je ne suis plus heureuse... Voilà... Il faudrait y voir clair à présent pour toi-même et pour elle. Car je crois que mon père a déjà des soupçons.

Ils sortent.

ACTE III

SCÈNE I

Un appartement dans le palais.

On découvre Ablamore. Astolaine se tient sur le pas d'une porte entr'ouverte dans le fond de la salle.

ASTOLAINE.

Mon père, je suis venue parce qu'une voix à laquelle je ne puis plus résister me l'ordonne. Je vous ai dit ce qui s'est passé dans mon cœur lorsque j'ai rencontré Palomides. Il n'était pas semblable aux autres hommes... Aujourd'hui je viens vous demander votre aide... car je ne sais ce qu'il faudra lui dire... J'ai reconnu que je ne pouvais pas aimer... Il est resté le même, et c'est moi seule qui ai changé ou qui n'ai pas compris... Et puisqu'il m'est impossible d'aimer comme je l'avais rêvé celui que j'avais choisi entre tous, il faut bien que mon cœur soit fermé à ces choses...

Je le sais aujourd'hui... Je ne regarderai plus du côté de l'amour; et vous me verrez vivre autour de vous sans tristesse et sans inquiétudes... Je sens que je vais être heureuse...

ABLAMORE.

Viens ici, Astolaine. Ce n'est pas ainsi que tu avais coutume de parler autrefois à ton père. Tu attends là, au seuil d'une porte à peine ouverte, comme si tu étais prête à fuir; et la main sur la clef, comme si tu voulais me fermer à jamais le secret de ton cœur. Tu sais bien que je n'ai pas compris ce que tu viens de dire et que les mots n'ont aucun sens quand les âmes ne sont pas à portée l'une de l'autre. Approche-toi davantage et ne me parle plus. *Astolaine se rapproche lentement.* Il y a un moment où les âmes se touchent et savent tout sans que l'on ait besoin de remuer les lèvres. Approche-toi... Elles ne s'atteignent pas encore, et leur rayon est si petit autour de nous!... *Astolaine s'arrête.* Tu n'oses pas?—Tu sais aussi jusqu'où l'on peut aller? — C'est moi qui vais venir... *Il s'approche à pas lents d'Astolaine, puis s'arrête et la regarde longuement.* Je te vois, Astolaine...

ASTOLAINE.

Mon père!... *Elle sanglote en embrassant le vieillard.*

ABLAMORE.

Tu vois bien que c'était inutile...

SCÈNE II

Une chambre dans le palais.

Entrent Alladine et Palomides.

PALOMIDES.

Tout sera prêt demain. Nous ne pouvons attendre davantage. Il rôde comme un fou par les corridors du palais; et je l'ai rencontré tout à l'heure. Il m'a regardé sans rien dire; j'ai passé; et comme je me retournais, j'ai vu qu'il riait sournoisement en agitant ses clefs. Lorsqu'il a vu que je le regardais, il a souri en me faisant des signes d'amitié. Il doit avoir quelque projet secret et nous sommes aux mains d'un maître dont la raison commence à chanceler... Demain, nous serons loin... Il y a de ce côté des pays merveilleux qui ressemblent au tien... Astolaine a déjà préparé notre fuite et celle de mes sœurs...

ALLADINE.

Qu'a-t-elle dit?

PALOMIDES.

Rien, rien... Tu verras tout autour du château de mon père, — après des jours de mer et des jours de forêts — tu verras des lacs et des montagnes... non pas comme celles-ci, sous un ciel qui

ressemble aux voûtes d'une grotte, avec des arbres noirs que les tempêtes font mourir... mais un ciel sous lequel on n'a plus peur de rien, des forêts qui s'éveillent toujours, des fleurs qui ne se ferment pas...

ALLADINE.

Elle a pleuré?

PALOMIDES.

Qu'est-ce que tu demandes?... Il y a là une chose dont nous n'avons pas le droit de parler, entends-tu?... Il y a là une vie qui n'appartient pas à notre pauvre vie, et dont l'amour n'a le droit d'approcher qu'en silence... Nous sommes ici, comme deux pauvres en haillons, quand j'y songe... Va-t'en! va-t'en!... Je te dirais des choses...

ALLADINE.

Palomides... Qu'y a-t-il?

PALOMIDES.

Va-t'en. Va-t'en... J'ai vu des larmes qui venaient de plus loin que les yeux... Il y a autre chose... Il se peut cependant que nous ayons raison... mais ce que je regrette d'avoir ainsi raison, mon Dieu!... Va-t'en... je te dirai demain... à demain... à demain...

Ils sortent séparément.

SCÈNE III

Un corridor devant l'appartement d'Alladine.

Entrent Astolaine et les sœurs de Palomides.

ASTOLAINE.

Les chevaux attendent dans la forêt, mais Palomides ne veut pas fuir ; et cependant votre vie et la sienne se trouvent en danger. Je ne reconnais plus mon pauvre père. Il a une idée fixe qui trouble sa raison. Voilà trois jours que je le suis pas à pas en me cachant derrière les piliers et les murs, car il ne souffre pas que quelqu'un l'accompagne. Aujourd'hui, comme les autres jours, et dès les premières clartés du matin, il s'est mis à errer par les corridors et les salles du palais, et le long des fossés et des remparts, en agitant de grandes clefs d'or qu'il a fait faire et en chantant à pleine voix l'étrange chanson dont le refrain : *Allez où vos yeux vous mènent* a peut-être pénétré jusqu'au fond de vos chambres. Je vous avais caché tout ce qui s'est passé, parce qu'il ne faut pas parler sans raison de ces choses. Il doit avoir enfermé Alladine dans cet appartement, mais personne ne sait ce qu'il en a fait. J'ai écouté aux portes chaque nuit et dès qu'il s'éloignait un instant, mais je n'ai entendu aucun bruit dans la chambre... Entendez-vous quelque chose ?

UNE DES SŒURS DE PALOMIDES.

Non ; je n'entends que le murmure de l'air qui passe par les petites fentes du bois...

UNE AUTRE SŒUR.

Il me semble, en écoutant bien, que j'entends le grand balancier de l'horloge.

UNE TROISIÈME SŒUR.

Mais quelle est donc cette petite Alladine, et pourquoi lui en veut-il ainsi ?

ASTOLAINE.

C'est une petite esclave grecque qui est venue du fond de l'Arcadie... Il ne lui en veut pas, mais... Entendez-vous ? — C'est mon père... *On entend chanter dans le lointain.* Cachez-vous derrière les piliers... Il ne veut pas que quelqu'un passe par ce corridor. — *Elles se cachent. Entre Ablamore en chantant et en agitant un trousseau de grandes clefs.*

ABLAMORE, *chantant.*

Le malheur avait trois clefs d'or
— Il n'a pas délivré la reine —
Le malheur avait trois clefs d'or,
Allez où vos yeux vous mènent.

Il va s'asseoir, accablé, sur un banc, à côté de la porte de l'appartement d'Alladine, chantonne quelque temps encore, et ne tarde pas à s'endormir, les bras pendants, et la tête renversée.

ASTOLAINE.

Venez, venez; ne faites pas de bruit. Il s'est endormi sur le banc. — Oh! mon pauvre vieux père! Comme ses cheveux ont blanchi ces jours-ci! Il est si faible, il est si malheureux que le sommeil lui-même ne peut plus l'apaiser. Voilà trois jours entiers que je n'avais plus osé regarder son visage...

UNE DES SŒURS DE PALOMIDES.

Il dort profondément...

ASTOLAINE.

Il dort profondément, mais on voit que son âme n'a jamais de repos... Le soleil vient tourmenter ses paupières... Je vais ramener son manteau sur son visage...

UNE AUTRE SŒUR.

Non, non; n'y touchez pas... il pourrait s'éveiller en sursaut...

ASTOLAINE.

Quelqu'un s'approche dans le corridor. Venez, venez, placez-vous devant lui... Cachez-le... Il ne faut pas qu'un étranger le voie dans cet état...

UNE SŒUR DE PALOMIDES.

C'est Palomides...

ASTOLAINE.

Je vais couvrir ses pauvres yeux... *Elle couvre le visage d'Ablamore.* — Je ne veux pas que Palomides le voie ainsi... Il est trop malheureux...

Entre Palomides.

PALOMIDES.

Qu'y a-t-il ?

UNE DES SŒURS.

Il s'est endormi sur le banc.

PALOMIDES.

Je l'ai suivi sans qu'il ait pu me voir... Il n'a rien dit ?...

ASTOLAINE.

Non ; mais voyez tout ce qu'il a souffert...

PALOMIDES.

A-t-il les clefs ?

UNE AUTRE SŒUR.

Il les tient dans la main...

PALOMIDES.

Je vais les prendre.

ASTOLAINE.

Qu'allez-vous faire ? Oh ! ne l'éveillez pas... Voici trois nuits qu'il erre dans le palais...

PALOMIDES.

J'entr'ouvrirai sa main sans qu'il s'en aperçoive... Nous n'avons plus le droit d'attendre... Dieu sait ce qu'il a fait... Il nous pardonnera quand il aura recouvré la raison... Oh ! oh ! sa main n'a plus de force...

ASTOLAINE.

Prenez garde ! Prenez garde !

PALOMIDES.

J'ai les clefs. — Laquelle est-ce ? Je vais ouvrir la chambre.

UNE DES SŒURS.

Oh ! j'ai peur... n'ouvre pas tout de suite... Palomides...

PALOMIDES.

Restez ici... Je ne sais pas ce que je vais trouver... *Il va vers la porte, l'ouvre et entre dans l'appartement.*

ASTOLAINE.

Est-elle là ?

PALOMIDES, *dans l'appartement.*

Je ne vois rien... les volets sont fermés...

ASTOLAINE.

Prends garde, Palomides... Veux-tu que j'entre la première ?... ta voix tremble...

PALOMIDES, *dans l'appartement.*

Non, non... Je vois un rayon de soleil qui passe par les fentes des volets.

UNE DES SŒURS.

Oui ; il fait grand soleil au dehors.

PALOMIDES, *sortant précipitamment de la chambre.*

Venez ! Venez !... Je crois qu'elle...

ASTOLAINE.

Tu l'as vue ?...

PALOMIDES.

Elle est étendue sur le lit... Elle ne bouge pas... Je ne crois pas que... Venez ! Venez !

Tous entrent dans la chambre.

ASTOLAINE ET LES SŒURS DE PALOMIDES.

Dans la chambre. Elle est ici... Non, non, elle n'est pas morte... Alladine ! Alladine !... Oh ! oh ! la pauvre enfant !... Ne criez pas ainsi... Elle s'est évanouie... Ses cheveux sont noués sur la bouche... Et ses mains sont liées sur le dos... Elles sont liées à l'aide de ses cheveux... Alladine ! Alladine... Allez chercher de l'eau.

Ablamore qui s'est éveillé paraît sur le pas de la porte.

ASTOLAINE.

Mon père est là !...

ABLAMORE, *allant à Palomides.*

C'est vous qui avez ouvert la porte de la chambre ?

PALOMIDES.

Oui, c'est moi... Je l'ai fait — et puis ? — et puis ?... Je ne peux pas la laisser mourir sous mes yeux... Voyez ce que vous avez fait... Alladine... Ne crains rien... Elle ouvre un peu les yeux... Je ne veux pas...

ABLAMORE.

Ne criez pas... Ne criez pas ainsi... Venez, nous allons ouvrir les volets... On n'y voit pas. Alladine... Elle est déjà debout. Alladine, viens aussi... Voyez-vous, mes enfants, il fait noir dans la chambre. Il y fait aussi noir que si l'on se trouvait à mille pieds sous terre. Mais j'ouvre un des volets, et voyez ! Toute la lumière du ciel et du soleil !... Il n'y faut pas un grand effort ; et la lumière est pleine de bonne volonté... Il suffit qu'on l'appelle ; elle obéit toujours... Avez-vous vu le fleuve avec ses petites îles entre les prés en fleurs ?... Le ciel est un anneau de cristal aujourd'hui... Alladine, Palomides, venez voir... Approchez-vous tous deux du paradis... Il faut

vous embrasser dans la clarté nouvelle... Je ne vous en veux pas. Vous avez fait ce qui est ordonné ; et moi aussi... Penchez-vous un instant à la fenêtre ouverte ; et regardez encore les douces choses vertes...

Un silence. Il referme le volet sans rien dire.

ACTE IV

SCÈNE I

De vastes grottes souterraines.

On découvre Alladine et Palomides.

PALOMIDES.

Ils m'ont bandé les yeux, ils m'ont lié les mains.

ALLADINE.

Ils m'ont lié les mains, ils m'ont bandé les yeux... Je crois que mes mains saignent...

PALOMIDES.

Attendez. C'est aujourd'hui que je bénis ma force... Je sens que les nœuds vont céder... Encore un grand effort, et que mes poings se rompent! Encore un grand effort. J'ai mes mains! *Arrachant le bandeau.* Et mes yeux!...

ALLADINE.

Vous voyez ?

PALOMIDES.

Oui.

ALLADINE.

Où sommes-nous ?

PALOMIDES.

Où êtes-vous ?

ALLADINE.

Ici ; ne me voyez-vous pas ?

PALOMIDES.

Mes yeux pleurent encore sous la trace du bandeau... Nous ne sommes pas dans les ténèbres... Est-ce vous que j'entends du côté où l'on voit ?

ALLADINE.

Je suis ici, venez.

PALOMIDES.

Vous êtes au bord de ce qui nous éclaire. Ne bougez pas ; je ne vois pas tout ce qui vous entoure. Mes yeux n'ont pas encore oublié le bandeau. Ils l'ont serré à fendre mes paupières.

ALLADINE.

Venez, les nœuds m'étouffent. Je ne puis plus attendre...

PALOMIDES.

Je n'entends qu'une voix qui sort de la lumière...

ALLADINE.

Où êtes-vous ?

PALOMIDES.

Je n'en sais rien moi-même. Je marche encore dans les ténèbres... Parlez encore afin que je vous trouve. Vous semblez être au bord d'une clarté sans limites...

ALLADINE.

Venez ! Venez ! J'ai souffert sans rien dire mais je n'en pouvais plus...

PALOMIDES, *s'avançant à tâtons.*

Vous êtes-là ? Je vous croyais si loin !... Mes larmes m'ont trompé. Je suis ici et je vous vois. Oh ! vos mains sont blessées ! Elles ont saigné sur votre robe, et les nœuds sont entrés dans les chairs. Je n'ai plus d'armes. Ils m'ont pris mon poignard. Je vais les arracher. Attendez. Attendez. J'ai les nœuds...

ALLADINE.

Otez d'abord le bandeau qui m'aveugle...

PALOMIDES.

Je ne peux pas... Je n'y vois pas... Il me semble entouré d'un réseau de fils d'or...

ALLADINE.

Mes mains, alors, mes mains !

PALOMIDES.

Ils ont pris des cordes de soie... Attendez, les nœuds s'ouvrent. La corde a trente tours... Voilà, voilà ! — Oh ! vos mains sont en sang... On dirait qu'elles sont mortes...

ALLADINE.

Non, non !... Elles vivent, elles vivent ! Voyez !...

De ses mains à peine libres elle entoure le cou de Palomides et l'embrasse passionnément.

PALOMIDES.

Alladine !

ALLADINE.

Palomides !

PALOMIDES.

Alladine, Alladine !..

ALLADINE.

Je suis heureuse !... J'ai attendu longtemps !...

PALOMIDES.

J'avais peur de venir...

ALLADINE.

Je suis heureuse... et je voudrais te voir...

PALOMIDES.

Ils ont assujetti le bandeau comme un casque... — Ne te retourne pas ; j'ai trouvé les fils d'or...

ALLADINE.

Si, si, je me retourne...

Elle se retourne pour l'embrasser encore

PALOMIDES.

Prends garde. Ne bouge pas. J'ai peur de te blesser...

ALLADINE.

Arrache-le ! Ne crains rien. Je ne peux plus souffrir !...

PALOMIDES.

Je veux te voir aussi...

ALLADINE.

Arrache-le ! Arrache-le ! Je ne suis plus à la portée de la douleur !... Arrache-le !... Tu ne sais pas que l'on voudrait mourir... Où sommes-nous ?

PALOMIDES.

Tu verras, tu verras... Ce sont des grottes innombrables... de grandes salles bleues, des piliers éclatants et des voûtes profondes...

ALLADINE.

Pourquoi me réponds-tu lorsque je t'interroge ?

PALOMIDES.

Que m'importe où nous sommes si nous sommes ensemble...

ALLADINE.

Tu m'aimes déjà moins ?

PALOMIDES.

Qu'as-tu donc ?

ALLADINE.

Je sais bien où je suis, quand je suis sur ton cœur!... Arrache donc le bandeau !... Je ne veux pas entrer comme une aveugle dans ton âme... Que fais-tu, Palomides ? Tu ne ris pas lorsque je ris. Tu ne pleures pas lorsque je pleure. Tu ne bats pas des mains lorsque je bats des mains ; et tu ne trembles pas quand je parle en tremblant jusqu'au fond de mon cœur... Le bandeau ! le bandeau !... Je veux voir !... Voilà, voilà, par dessus mes cheveux !... *Elle arrache le bandeau.* Oh !...

PALOMIDES.

Y vois-tu ?

ALLADINE.

Oui... je ne vois que toi...

PALOMIDES.

Qu'y a-t-il, Alladine ? Tu m'embrasses comme si déjà tu étais triste...

ALLADINE.

Où sommes-nous ?

PALOMIDES.

Pourquoi demandes-tu cela si tristement ?

ALLADINE.

Non, je ne suis pas triste ; mais mes yeux s'ouvrent à peine...

PALOMIDES.

On dirait que ta joie est tombée sur mes lèvres comme un enfant au seuil de la maison... Ne te retourne pas... J'ai peur que tu ne fuies et j'ai peur de rêver...

ALLADINE.

Où sommes-nous ?

PALOMIDES.

Nous sommes dans des grottes que je n'ai jamais vues... Ne te semble-t-il pas que la lumière augmente ? — Quand j'ai ouvert les yeux je ne distinguais rien ; et maintenant, tout se découvre peu à peu. On m'a parlé souvent des grottes merveilleuses sur lesquelles sont bâtis les palais d'Ablamore. Personne n'y descendait ; et le roi seul en a les clefs. Je savais que la mer inondait les plus basses ; et c'est probablement le reflet de

la mer qui nous éclaire ainsi... Ils ont cru nous ensevelir dans la nuit. Ils descendaient ici, avec des flambeaux et des torches et ne voyaient que les ténèbres, tandis que la lumière vient à notre rencontre parce que nous n'avons rien... Elle augmente sans cesse... Je suis sûr que l'aurore pénètre l'océan, et qu'à travers toutes ses vagues vertes, elle envoie jusqu'à nous le plus pur de son âme d'enfant...

ALLADINE.

Depuis combien de temps sommes-nous ici?

PALOMIDES.

Je n'en sais rien... Je n'avais fait aucun effort avant de t'avoir entendue...

ALLADINE.

Je ne sais pas comment cela s'est fait. Je dormais dans la chambre où tu m'avais trouvée, et quand je me suis éveillée, j'avais les yeux bandés et mes deux mains étaient liées à ma ceinture...

PALOMIDES.

Moi aussi, je dormais. Je n'ai rien entendu et j'avais un bandeau sur les yeux avant d'avoir pu les ouvrir. Je me suis débattu dans les ténèbres; mais ils étaient plus forts que moi... Je dois avoir passé sous des voûtes profondes, car j'ai senti le froid tomber sur mes épaules; et j'ai descendu si longtemps que je n'ai pu compter les marches... Personne ne t'a rien dit?

ALLADINE.

Non; personne n'a parlé. J'ai entendu quelqu'un qui pleurait en marchant; puis, je me suis évanouie...

PALOMIDES, *l'embrassant.*

Alladine!

ALLADINE.

Que tu m'embrasses gravement...

PALOMIDES.

Ne ferme pas les yeux quand je t'embrasse ainsi... Je veux voir les baisers qui tremblent dans ton cœur; et toute la rosée qui monte de ton âme... nous ne trouverons plus de baisers comme ceux-ci...

ALLADINE.

Toujours, toujours!...

PALOMIDES.

Non, non; on ne s'embrasse pas deux fois sur le cœur de la mort... Que tu es belle ainsi!... C'est la première fois que je te vois de près... C'est étrange, on croit que l'on s'est vu parce qu'on a passé à deux pas l'un de l'autre; mais tout change au moment où les lèvres se touchent... Voilà; il faut te laisser faire... J'étends les bras

pour t'admirer comme si tu n'étais plus à moi; et puis je les rapproche jusqu'à ce que je touche tes baisers et je n'aperçois plus qu'un bonheur éternel... Il nous fallait cette lumière surnaturelle!... *Il l'embrasse encore.* Ah! Qu'as-tu fait? Prends garde, nous sommes sur la crête d'un rocher qui surplombe l'eau qui nous illumine. Ne recule pas. Il était temps... Ne te retourne pas trop brusquement. J'ai été ébloui.

ALLADINE, *se retournant et regardant l'eau bleue qui les éclaire.*

Oh!...

PALOMIDES.

On dirait que le ciel a coulé jusqu'ici...

ALLADINE.

Elle est pleine de fleurs immobiles...

PALOMIDES.

Elle est pleine de fleurs immobiles et étranges... As-tu vu la plus grande qui s'épanouit sous les autres? On dirait qu'elle vit d'une vie cadencée... Et l'eau... Est-ce de l'eau?... elle semble plus belle et plus pure et plus bleue que toute l'eau de la terre...

ALLADINE.

Je n'ose plus la regarder...

PALOMIDES.

Regarde autour de nous tout ce qui s'illumine... La lumière n'ose plus hésiter et nous nous embrassons dans les vestibules du ciel... Vois-tu les pierreries des voûtes ivres de vie qui semblent nous sourire; et les milliers et les milliers d'ardentes roses bleues qui montent le long des piliers?...

ALLADINE.

Oh!... J'ai entendu!...

PALOMIDES.

Quoi?

ALLADINE.

On a frappé sur les rochers...

PALOMIDES.

Non, non; ce sont les portes d'or d'un paradis nouveau qui s'ouvrent dans nos âmes et chantent sur leurs gonds!...

ALLADINE.

Ecoute... encore, encore!...

PALOMIDES, *la voix subitement changée.*

Oui; c'est là... C'est au fond des voûtes les plus bleues...

ALLADINE.

Ils viennent nous...

PALOMIDES.

J'entends le bruit du fer contre le roc... Ils ont muré la porte ou ne peuvent pas l'ouvrir... Ce sont les pics qui grincent sur la pierre... Son âme lui a dit que nous étions heureux...

Un silence; puis une pierre se détache à l'extrémité de la voûte; et un rayon de la lumière du jour fait irruption dans le souterrain.

ALLADINE.

Oh!...

PALOMIDES.

C'est une autre lumière...

Immobiles et anxieux, ils regardent d'autres pierres se détacher lentement dans une insoutenable clarté, et tomber une à une, tandis que la lumière entrant à flots de plus en plus irrésistibles leur révèle peu à peu la tristesse du souterrain qu'ils ont cru merveilleux; le lac miraculeux devient terne et sinistre; les pierreries s'éteignent autour d'eux et les roses ardentes apparaissent les souillures et les débris décomposés qu'elles étaient. Enfin, tout un pan de rocher s'abat brusquement dans la grotte. Le soleil entre, éblouissant. On entend des appels et des chants au dehors. Alladine et Palomides reculent.

PALOMIDES.

Où sommes-nous?

ALLADINE, *l'enlaçant tristement.*

Je t'aime encore, Palomides...

PALOMIDES.

Je t'aime aussi, mon Alladine...

ALLADINE.

Ils viennent...

PALOMIDES, *regardant derrière lui tandis qu'ils reculent encore.*

Prends garde...

ALLADINE.

Non, non, ne prends plus garde...

PALOMIDES, *la regardant.*

Alladine ?...

ALLADINE.

Oui.

Ils reculent encore devant l'envahissement de la lumière ou du péril, jusqu'à ce que le pied leur manque; et ils tombent et disparaissent derrière le rocher qui surplombe l'eau souterraine et sombre maintenant. — Un silence. — Astolaine et les sœurs de Palomides pénètrent dans la grotte.

ASTOLAINE.

Où sont-ils ?

UNE DES SŒURS DE PALOMIDES.

Palomides !...

ASTOLAINE.

Alladine ! Alladine !...

UNE AUTRE SŒUR.

Palomides !... C'est nous !...

TROISIÈME SŒUR.

Ne crains rien, nous sommes seules !...

ASTOLAINE.

Venez ! venez ! on vient vous délivrer !...

QUATRIÈME SŒUR.

Ablamore s'est enfui...

CINQUIÈME SŒUR.

Il n'est plus au palais...

SIXIÈME SŒUR.

Ils ne répondent pas...

ASTOLAINE.

J'entends l'eau s'agiter !... par ici, par ici.

Elles courent au rocher qui domine l'eau souterraine.

UNE DES SŒURS.

Ils sont là !...

UNE AUTRE SŒUR.

Oui, oui; tout au fond de l'eau noire... Ils s'enlacent.

TROISIÈME SŒUR.

Ils sont morts.

QUATRIÈME SŒUR.

Non, non; ils vivent; ils vivent!... Voyez...

LES AUTRES SŒURS

Au secours! au secours!... Appelez!...

ASTOLAINE.

Ils ne font aucun effort pour se sauver!...

ACTE V

—

Un corridor.

Il est si long que ses derniers arceaux se perdent dans une sorte d'horizon vaporeux. Les sœurs de Palomides attendent devant l'une des innombrables portes closes qui donnent sur ce corridor, et semblent la garder. Un peu plus bas, et du côté opposé, Astolaine et le médecin causent devant une autre porte également fermée.

ASTOLAINE, *au médecin.*

Il n'était rien arrivé jusqu'ici dans ce palais, où tout semblait dormir depuis que mes sœurs y sont mortes; et mon pauvre vieux père, poursuivi d'une inquiétude étrange, s'irritait sans raison de ce calme qui paraît cependant la forme la moins dangereuse du bonheur. Il y a quelque temps, — sa raison commençant à chanceler déjà, — il montait au haut d'une tour; et tandis qu'il étendait timidement les bras vers les forêts et vers la mer, il me disait — en souriant avec un peu de crainte comme pour désarmer mon sourire incrédule, — qu'il appelait autour de nous les événements qui se cachaient depuis long-

temps à l'horizon. Ils sont venus, hélas! plus tôt et plus nombreux qu'il ne s'y attendait, et quelques jours ont suffi pour qu'ils règnent à sa place. Il a été leur première victime. Il a fui vers les prés, en chantant, tout en larmes, le soir où il a fait descendre dans les grottes la petite Alladine et le malheureux Palomides. On ne l'a plus revu. J'ai fait chercher partout dans la campagne et jusque sur la mer. On ne l'a pas trouvé. Du moins, j'espérais sauver ceux qu'il avait fait souffrir sans le savoir, car il avait toujours été le plus tendre des hommes et le meilleur des pères ; mais là aussi, je crois être arrivée trop tard. Je ne sais ce qui s'est passé. Ils n'ont point parlé jusqu'ici. Ils auront cru, sans doute, en entendant le bruit du fer et en revoyant tout à coup la lumière, que mon père regrettait l'espèce de sursis qu'il avait accordé, et qu'on venait leur apporter la mort. Ou bien ils ont glissé en reculant sur le rocher qui surplombe le lac; et seront tombés par mégarde. Mais l'eau n'est pas profonde en cet endroit; et nous sommes parvenues à les sauver sans peine. Aujourd'hui c'est vous seul qui pouvez faire le reste... *Les sœurs de Palomides se sont rapprochées.*

LE MÉDECIN.

Ils souffrent tous les deux du même mal, et c'est un mal que je ne connais pas. — Mais il me reste peu d'espoir. Ils auront été pris par le froid des eaux souterraines... — Je reviendrai ce soir.

— En attendant il leur faut le silence... Le niveau de la vie est bien bas dans leur cœur... N'entrez pas dans leur chambre et ne leur parlez pas, car la moindre parole dans l'état où ils sont peut leur donner la mort... Il faudrait qu'ils parvinssent à s'oublier l'un l'autre. *Il sort.*

UNE DES SŒURS DE PALOMIDES.

Je vois qu'il va mourir...

ASTOLAINE.

Non, non... ne pleurez pas... on ne meurt pas ainsi, à son âge...

UNE AUTRE SŒUR.

Mais pourquoi votre père s'est-il irrité sans raison contre mon pauvre frère?

TROISIÈME SŒUR.

Je crois que votre père a aimé Alladine.

ASTOLAINE.

N'en parlez pas ainsi... Il croyait que j'avais souffert. Il a cru faire le bien et il a fait le mal sans le savoir... Cela nous arrive souvent... C'est ma faute peut-être... Je me le rappelle aujourd'hui... Une nuit je dormais. Je pleurais en rêvant... On a peu de courage quand on rêve. Je me suis éveillée... il était à côté de mon lit, et il me regardait... Il s'est trompé peut-être...

QUATRIÈME SŒUR, *accourant.*

Alladine a fait un petit mouvement dans sa chambre...

ASTOLAINE.

Allez à la porte... écoutez... C'est peut-être la garde-malade qui se lève...

CINQUIÈME SŒUR, *écoutant à la porte.*

Non, non ; j'entends marcher la garde... Il y a un autre bruit.

SIXIÈME SŒUR, *accourant aussi.*

Je crois que Palomides a remué aussi ; j'ai entendu le murmure d'une voix qui se cherche...

LA VOIX D'ALLADINE, *très faiblement, dans la chambre.*

Palomides !...

UNE DES SŒURS.

Elle l'appelle !...

ASTOLAINE.

Prenons garde !... Allez, allez devant la porte afin que Palomides ne puisse pas entendre...

LA VOIX D'ALLADINE.

Palomides ?

ASTOLAINE.

Mon Dieu! Mon Dieu! Arrêtez cette voix!... Palomides en mourra s'il l'entend!...

LA VOIX DE PALOMIDES, *très faiblement, dans l'autre chambre.*

Alladine!...

UNE DES SŒURS.

Il répond!...

ASTOLAINE.

Que trois d'entre vous restent ici... et nous irons à l'autre porte. Venez, venez vite. Nous les entourerons. Nous tâcherons de les défendre... Couchez-vous contre les battants... ils n'entendront peut-être plus...

UNE DES SŒURS.

Je vais entrer chez Alladine...

DEUXIÈME SŒUR.

Oui, oui; empêchez-la de crier davantage.

TROISIÈME SŒUR.

Elle est déjà cause de tout ce mal...

ASTOLAINE.

N'entrez pas; ou j'entre moi chez Palomides... Elle avait droit à la vie elle aussi; et elle n'a fait que vivre...

LA VOIX D'ALLADINE.

Palomides est-ce toi ?

LA VOIX DE PALOMIDES.

Alladine où es-tu ?

LA VOIX D'ALLADINE.

Est-ce toi que j'entends te plaindre loin de moi ?

LA VOIX DE PALOMIDES.

Est-ce toi que j'entends m'appeler sans te voir ?

LA VOIX D'ALLADINE.

On dirait que ta voix a perdu tout espoir...

LA VOIX DE PALOMIDES.

On dirait que la tienne a traversé la mort...

LA VOIX D'ALLADINE.

C'est à peine si ta voix pénètre dans ma chambre.

LA VOIX DE PALOMIDES.

Je n'entends pas, non plus, ta voix comme autrefois...

LA VOIX D'ALLADINE.

J'ai eu pitié de toi !...

LA VOIX DE PALOMIDES.

On nous a séparés, mais je t'aime toujours...

LA VOIX D'ALLADINE.

J'ai eu pitié de toi... est-ce que tu souffres encore?

LA VOIX DE PALOMIDES.

Non je ne souffre plus, mais je voudrais te voir...

LA VOIX D'ALLADINE.

Nous ne nous verrons plus, les portes sont fermées...

LA VOIX DE PALOMIDES.

On dirait à ta voix que tu ne m'aimes plus...

LA VOIX D'ALLADINE.

Si, si, je t'aime encore, mais c'est triste à présent...

LA VOIX DE PALOMIDES.

Vers où te tournes-tu? Je te comprends à peine...

LA VOIX D'ALLADINE.

On dirait que nous sommes à cent lieues l'un de l'autre...

LA VOIX DE PALOMIDES.

J'essaie de me lever, mais mon âme est trop lourde...

LA VOIX D'ALLADINE.

Je veux venir aussi, mais ma tête retombe...

LA VOIX DE PALOMIDES.

On dirait que tu parles en pleurant malgré toi...

LA VOIX D'ALLADINE.

Non; j'ai pleuré longtemps; ce ne sont plus des larmes...

LA VOIX DE PALOMIDES.

Tu songes à quelque chose que tu ne me dis pas...

LA VOIX D'ALLADINE.

Ce n'étaient pas des pierreries...

LA VOIX DE PALOMIDES.

Et les fleurs n'étaient pas réelles...

UNE DES SŒURS DE PALOMIDES.

Ils délirent...

ASTOLAINE.

Non, non ; ils savent ce qu'ils disent...

LA VOIX D'ALLADINE.

C'est la lumière qui n'a pas eu pitié...

LA VOIX DE PALOMIDES.

Alladine, où vas-tu? On dirait qu'on t'éloigne...

LA VOIX D'ALLADINE.

Je ne regrette plus les rayons du soleil...

LA VOIX DE PALOMIDES.

Si, si, nous reverrons les douces choses vertes !

LA VOIX D'ALLADINE.

J'ai perdu le désir de vivre...

Un silence ; puis de plus en plus faiblement :

LA VOIX DE PALOMIDES.

Alladine !...

LA VOIX D'ALLADINE.

Palomides !...

LA VOIX DE PALOMIDES.

Alla...dine...

Un silence — Astolaine et les sœurs de Palomides écoutent, dans l'angoisse. Puis la garde-malade ouvre, de l'intérieur, la porte de la chambre de Palomides, paraît sur le seuil, fait un signe, et toutes entrent dans la chambre qui se referme. Nouveau silence. Peu après, la porte de la chambre d'Alladine s'ouvre à son tour; l'autre garde-malade sort aussi, regarde dans le corridor, et ne voyant personne rentre dans la chambre dont elle laisse la porte grande ouverte.

FIN

Intérieur.

PERSONNAGES:

Dans le Jardin.

Le Vieillard.
L'Etranger.
Marthe et Marie. } petites-filles du Vieillard.
Un paysan.
La foule.

Dans la Maison.

Le Père.
La Mère.
Les deux Filles.
L'Enfant.
} personnages muets.

Un vieux jardin planté de saules. Au fond une maison, dont trois fenêtres du rez-de chaussée sont éclairées. On aperçoit assez distinctement une famille qui fait la veillée sous la lampe. Le père est assis au coin du feu. La mère, un coude sur la table, regarde dans le vide. Deux jeunes filles, vêtues de blanc, brodent, rêvent et sourient à la tranquillité de la chambre. Un enfant sommeille, la tête sur l'épaule gauche de la mère. Il semble que lorsque l'un d'eux se lève, marche ou fait un geste, ses mouvements soient graves, lents, rares et comme spiritualisés par la distance, la lumière et le voile indécis des fenêtres.

Le vieillard et l'étranger entrent avec précaution dans le jardin.

LE VIEILLARD.

Nous voici dans la partie du jardin qui s'étend derrière la maison. Ils n'y viennent jamais. Les portes sont de l'autre côté. — Elles sont fermées et les volets sont clos. Mais il n'y a pas de volets par ici et j'ai vu de la lumière... Oui; ils veillent encore sous la lampe. Il est heureux qu'ils ne nous aient pas entendus; la mère et les jeunes filles seraient sorties peut-être, et alors, qu'aurait-il fallu faire?...

L'ÉTRANGER.

Qu'allons-nous faire?

LE VIEILLARD.

Je voudrais voir, d'abord, s'ils sont tous dans la salle. Oui, j'aperçois le père assis au coin du feu. Il attend, les mains sur les genoux... la mère s'accoude sur la table.

L'ÉTRANGER.

Elle nous regarde...

LE VIEILLARD.

Non; elle ne sait pas ce qu'elle regarde; ses yeux ne clignent pas. Elle ne peut pas nous voir; nous sommes dans l'ombre des grands arbres. Mais n'approchez pas davantage... Les deux sœurs de la morte sont aussi dans la chambre. Elles brodent lentement; et le petit enfant s'est endormi. Il est neuf heures à l'horloge qui se trouve dans le coin... Ils ne se doutent de rien et ils ne parlent pas.

L'ÉTRANGER.

Si l'on pouvait attirer l'attention du père, et lui faire quelque signe? Il a tourné la tête de ce côté. Voulez-vous que je frappe à l'une des fenêtres? Il faut bien que l'un d'eux l'apprenne avant les autres...

LE VIEILLARD.

Je ne sais qui choisir... Il faut prendre de grandes précautions... Le père est vieux et maladif... La

mère aussi ; et les sœurs sont trop jeunes... Et tous l'aimaient comme on n'aimera plus... Je n'avais jamais vu de maison plus heureuse... Non, non, n'approchez pas de la fenêtre ; ce serait pire qu'autre chose... Il vaut mieux l'annoncer le plus simplement que l'on peut ; comme si c'était un événement ordinaire ; et ne pas paraître trop triste ; sans quoi, leur douleur veut surpasser la vôtre et ne sait plus que faire... Allons de l'autre côté du jardin. Nous frapperons à la porte et nous entrerons comme si rien n'était arrivé. J'entrerai le premier ; ils ne seront pas surpris de me voir ; je viens parfois, le soir, leur apporter des fleurs ou des fruits, et passer quelques heures avec eux.

L'ÉTRANGER.

Pourquoi faut-il que je vous accompagne ? Allez seul ; j'attendrai qu'on m'appelle... Ils ne m'ont jamais vu... Je ne suis qu'un passant ; je suis un étranger...

LE VIEILLARD.

Il vaut mieux ne pas être seul. Un malheur qu'on n'apporte pas seul est moins net et moins lourd... J'y songeais en venant jusqu'ici... Si j'entre seul, il me faudra parler dès le premier moment ; ils sauront tout en quelques mots et je n'aurai plus rien à dire ; et j'ai peur du silence qui suit les dernières paroles qui annoncent un malheur... C'est alors que le cœur se déchire...

Si nous entrons ensemble, je leur dis par exemple, après de longs détours : On l'a trouvée ainsi... Elle flottait sur le fleuve et ses mains étaient jointes...

L'ÉTRANGER.

Ses mains n'étaient pas jointes ; ses bras pendaient le long du corps.

LE VIEILLARD.

Vous voyez qu'on parle malgré soi... Et le malheur se perd dans les détails... sans quoi, si j'entre seul, aux premiers mots, tels que je les connais, ce serait effrayant, et Dieu sait ce qui arriverait... Mais si nous parlons tour à tour, ils nous écouteront et ne songeront pas à regarder la mauvaise nouvelle... N'oubliez pas que la mère sera là et que sa vie tient à si peu de chose... Il est bon que la première vague se brise sur quelques paroles inutiles... Il faut qu'on parle un peu autour des malheureux et qu'ils soient entourés. Les plus indifférents portent, sans le savoir, une part de la douleur... Elle se divise ainsi sans bruit et sans efforts, comme l'air ou la lumière...

L'ÉTRANGER.

Vos vêtements sont trempés et dégouttent sur les dalles.

LE VIEILLARD.

Le bas de mon manteau seul a trempé dans l'eau. — Vous semblez avoir froid. Votre poitrine est couverte de terre... Je ne l'avais pas remarqué sur la route à cause de l'obscurité...

L'ÉTRANGER.

Je suis entré dans l'eau jusqu'à la ceinture.

LE VIEILLARD.

Y avait-il longtemps que vous l'aviez trouvée lorsque je suis venu ?

L'ÉTRANGER.

Quelques instants à peine. J'allais vers le village ; il était déjà tard et la berge devenait obscure. Je marchais, les yeux fixés sur le fleuve parce qu'il était plus clair que la route, lorsque je vois une chose étrange à deux pas d'une touffe de roseaux... Je m'approche et j'aperçois sa chevelure qui s'était élevée presque en cercle, au-dessus de sa tête, et qui tournoyait ainsi, selon le courant...

Dans la chambre, les deux jeunes filles tournent la tête vers la fenêtre.

LE VIEILLARD.

Avez-vous vu trembler sur leurs épaules la chevelure de ses deux sœurs ?

L'ÉTRANGER.

Elles ont tourné la tête de notre côté... Elles ont simplement tourné la tête. J'ai peut-être parlé trop fort. *Les deux jeunes filles reprennent leur première position.* Mais déjà elles ne regardent plus... Je suis entré dans l'eau jusqu'à la ceinture et j'ai pu la prendre par la main et l'amener sans efforts sur la rive... Elle était aussi belle que ses sœurs...

LE VIEILLARD.

Elle était peut-être plus belle... Je ne sais pas pourquoi j'ai perdu tout courage...

L'ÉTRANGER.

De quel courage parlez-vous? Nous avons fait tout ce que l'homme pouvait faire... Elle était morte depuis plus d'une heure...

LE VIEILLARD.

Elle vivait ce matin!... Je l'avais rencontrée au sortir de l'église... Elle m'a dit qu'elle partait; elle allait voir son aïeule de l'autre côté de ce fleuve où vous l'avez trouvée... Elle ne savait pas quand je la reverrais... Elle doit avoir été sur le point de me demander quelque chose; puis elle n'a pas osé et elle m'a quitté brusquement. Mais j'y songe à présent... Et je n'avais rien vu!... Elle a souri comme sourient ceux qui veulent se taire ou qui ont peur qu'on ne com-

prenne pas... Elle semblait n'espérer qu'avec peine... ses yeux n'étaient pas clairs et ne m'ont presque pas regardé...

L'ÉTRANGER.

Des paysans m'ont dit qu'ils l'avaient vue errer jusqu'au soir sur la rive... Ils croyaient qu'elle cherchait des fleurs... Il se peut que sa mort...

LE VIEILLARD.

On ne sait pas... Et qu'est-ce que l'on sait?... Elle était peut-être de celles qui ne veulent rien dire, et chacun porte en soi plus d'une raison de ne plus vivre... On ne voit pas dans l'âme comme on voit dans cette chambre. Elles sont toutes ainsi... Elles ne disent que des choses banales; et personne ne se doute de rien... On vit pendant des mois à côté de quelqu'un qui n'est plus de ce monde et dont l'âme ne peut plus s'incliner; on lui répond sans y songer: et vous voyez ce qui arrive... Elles ont l'air de poupées immobiles, et tant d'événements se passent dans leurs âmes... Elles ne savent pas elles-mêmes ce qu'elles sont... Elle aurait vécu comme vivent les autres... Elle aurait dit jusqu'à sa mort: « Monsieur, Madame, il pleuvra ce matin; » ou bien: « Nous allons déjeuner, nous serons treize à table » ou bien: « Les fruits ne sont pas encore mûrs. » Elles parlent en souriant des fleurs qui sont tombées et pleurent dans l'obscurité... Un ange même ne

verrait pas ce qu'il faut voir; et l'homme ne comprend qu'après coup... Hier soir, elle était là, sous la lampe comme ses sœurs, et vous ne les verriez pas, telles qu'il faut les voir, ci cela n'était pas arrivé... Il me semble les voir pour la première fois.. Il faut ajouter quelque chose à la vie ordinaire avant de pouvoir la comprendre... Elles sont à vos côtés, vos yeux ne les quittent pas; et vous ne les apercevez qu'au moment où elles partent pour toujours... Et cependant, l'étrange petite âme qu'elle devait avoir; la pauvre et naïve et inépuisable petite âme qu'elle a eue, mon enfant, si elle a dit ce qu'elle doit avoir dit, si elle a fait ce qu'elle doit avoir fait!...

L'ÉTRANGER.

En ce moment, ils sourient en silence dans la chambre...

LE VIEILLARD.

Ils sont tranquilles... Ils ne l'attendaient pas ce soir...

L'ÉTRANGER.

Ils sourient sans bouger... mais voici que le père met un doigt sur les lèvres...

LE VIEILLARD.

Il désigne l'enfant endormi sur le cœur de la mère...

L'ÉTRANGER.

Elle n'ose pas lever les yeux, de peur de troubler son sommeil...

LE VIEILLARD.

Elles ne travaillent plus... Il règne un grand silence.

L'ÉTRANGER.

Elles ont laissé tomber l'écheveau de soie blanche...

LE VIEILLARD.

Ils regardent l'enfant...

L'ÉTRANGER.

Ils ne savent pas que d'autres les regardent...

LE VIEILLARD.

On nous regarde aussi...

L'ÉTRANGER.

Ils ont levé les yeux...

LE VIEILLARD.

Et cependant ils ne peuvent rien voir...

L'ÉTRANGER.

Il semblent heureux, et cependant, on ne sait pas ce qu'il y a...

LE VIEILLARD.

Ils se croient à l'abri... Ils ont fermé les portes; et les fenêtres ont des barreaux de fer... Ils ont consolidé les murs de la vieille maison; ils ont mis des verrous aux trois portes de chêne... Ils ont prévu tout ce qu'on peut prévoir...

L'ÉTRANGER.

Il faudra finir par le dire... Quelqu'un pourrait venir l'annoncer brusquement... Il y avait une foule de paysans dans la prairie où se trouve la morte... Si l'un d'eux frappait à la porte...

LE VIEILLARD.

Marthe et Marie sont aux côtés de la petite morte. Les paysans allaient faire un brancard de feuillages; et j'ai dit à l'aînée de venir nous avertir en hâte, du moment qu'ils se mettraient en marche. Attendons qu'elle vienne; elle m'accompagnera... Nous n'aurions pas dû les regarder ainsi... Je croyais qu'il n'y avait qu'à frapper à la porte; à entrer simplement, à chercher quelques phrases et à dire... Mais je les ai vus vivre trop longtemps sous leur lampe..

Entre Marie.

MARIE.

Ils viennent, grand-père.

LE VIEILLARD.

Est-ce toi? — Où sont-ils?

MARIE.

Ils sont au bas des dernières collines.

LE VIEILLARD.

Ils viendront en silence ?

MARIE.

Je leur ai dit de prier à voix basse. Marthe les accompagne...

LE VIEILLARD.

Ils sont nombreux ?

MARIE.

Tout le village est autour des porteurs. Ils avaient apporté des lumières. Je leur ai dit de les éteindre...

LE VIEILLARD.

Par où viennent-ils ?

MARIE.

Ils viennent par les petits sentiers. Ils marchent lentement...

LE VIEILLARD.

Il est temps...

MARIE.

Vous l'avez dit, grand-père ?

LE VIEILLARD.

Vous voyez bien que nous n'avons rien dit... Ils attendent encore sous la lampe... Regardez, mon enfant, regardez : vous verrez quelque chose de la vie...

MARIE.

Oh! qu'ils semblent tranquilles!... On dirait que je les vois en rêve...

L'ÉTRANGER.

Prenez garde, j'ai vu tressaillir les deux sœurs...

LE VIEILLARD.

Elles se lèvent...

L'ÉTRANGER.

Je crois qu'elles viennent vers les fenêtres...

L'une des deux sœurs dont ils parlent s'approche en ce moment de la première fenêtre, l'autre, de la troisième; et, appuyant les mains sur les vitres, regardent longuement dans l'obscurité.

LE VIEILLARD.

Personne ne vient à la fenêtre du milieu...

MARIE.

Elles regardent... Elles écoutent...

LE VIEILLARD.

L'aînée sourit à ce qu'elle ne voit pas...

L'ÉTRANGER.

Et la seconde a les yeux pleins de crainte...

LE VIEILLARD.

Prenez garde ; on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes...

Un long silence. Marie se blottit contre la poitrine du vieillard et l'embrasse.

MARIE.

Grand-père !...

LE VIEILLARD.

Ne pleurez pas, mon enfant... nous aurons notre tour...

Un silence.

L'ÉTRANGER.

Elles regardent longtemps..

LE VIEILLARD.

Elles regarderaient cent mille ans qu'elles n'apercevraient rien, les pauvres sœurs... la nuit est trop obscure... Elles regardent par ici ; et c'est par là que le malheur arrive...

L'ÉTRANGER.

Il est heureux qu'elles regardent par ici... Je ne sais pas ce qui s'avance du côté des prairies.

MARIE.

Je crois que c'est la foule... Ils sont si loin qu'on les distingue à peine...

L'ÉTRANGER.

Ils suivent les ondulations du sentier... voici qu'ils reparaissent à côté d'un talus éclairé par la lune...

MARIE.

Oh! qu'ils semblent nombreux... Ils accouraient déjà du faubourg de la ville, lorsque je suis venue... Ils font un grand détour...

LE VIEILLARD.

Ils viendront malgré tout, et je les vois aussi... Ils sont en marche à travers les prairies... Ils semblent si petits qu'on les distingue à peine entre les herbes... On dirait des enfants qui jouent au clair de lune; et si elles les voyaient elles ne comprendraient pas... Elles ont beau leur tourner le dos, ils approchent à chaque pas qu'ils font et le malheur grandit depuis plus de deux heures. Ils ne peuvent l'empêcher de grandir; et ceux-là qui l'apportent ne peuvent plus l'arrêter... Il est leur maître aussi et il faut qu'ils le servent... Il a son but et il suit son chemin... Il est infatigable et il n'a qu'une idée... Il faut qu'ils lui prêtent leurs forces. Ils sont tristes mais ils viennent... Ils ont pitié mais ils doivent avancer...

MARIE.

L'aînée ne sourit plus, grand-père...

L'ÉTRANGER.

Elles quittent les fenêtres...

MARIE.

Elles embrassent leur mère...

L'ÉTRANGER.

L'aînée a caressé les boucles de l'enfant qui ne s'éveille pas...

MARIE.

Oh! voici que le père veut qu'on l'embrasse aussi...

L'ÉTRANGER.

Maintenant le silence...

MARIE.

Elles reviennent aux côtés de la mère...

L'ÉTRANGER.

Et le père suit des yeux le grand balancier de l'horloge...

MARIE.

On dirait qu'elles prient sans savoir ce qu'elles font...

L'ÉTRANGER.

On dirait qu'elles écoutent leurs âmes...

Un silence.

MARIE.

Grand-père, ne le dites pas ce soir!...

LE VIEILLARD.

Vous voyez que vous perdez courage aussi... Je savais bien qu'il ne fallait pas regarder. J'ai près de quatre-vingt-trois ans et c'est la première fois que la vue de la vie m'a frappé. Je ne sais pas pourquoi tout ce qu'ils font m'apparaît si étrange et si grave... Ils attendent la nuit, simplement, sous leur lampe, comme nous l'aurions attendue sous la nôtre; et cependant je crois les voir du haut d'un autre monde, parce que je sais une petite vérité qu'ils ne savent pas encore... Est-ce cela, mes enfants? Dites-moi donc pourquoi vous êtes pâles aussi? Y a-t-il peut-être autre chose, que l'on ne peut pas dire et qui nous fait pleurer? Je ne savais pas qu'il y eût quelque chose de si triste dans la vie, et qu'elle fît peur à ceux qui la regardent... Et rien ne serait arrivé que j'aurais peur à les voir si tranquilles... Ils ont trop de confiance en ce monde... Ils sont là, séparés de l'ennemi par de pauvres fenêtres... Ils croient que rien n'arrivera parce qu'ils ont fermé la porte et ils ne savent pas qu'il arrive toujours quelque chose dans les âmes et que le monde ne finit pas

aux portes des maisons... Ils sont si sûrs de leur petite vie, et ils ne se doutent pas que tant d'autres en savent davantage; et que moi, pauvre vieux, je tiens ici, à deux pas de leur porte, tout leur petit bonheur entre mes vieilles mains que je n'ose pas ouvrir...

MARIE.

Ayez pitié, grand-père...

LE VIEILLARD.

Nous avons pitié d'eux, mon enfant, mais on n'a pas pitié de nous...

MARIE.

Dites-le demain, grand-père, dites-le quand il fait clair... ils ne seront pas aussi tristes...

LE VIEILLARD.

Vous avez peut-être raison... Il vaudrait mieux laisser tout ceci dans la nuit. Et la lumière est douce à la douleur... Mais que nous diraient-ils demain? Le malheur rend jaloux; et ceux qu'il a frappés veulent être avertis avant les étrangers. Ils n'aiment pas qu'on le laisse aux mains des inconnus... Nous aurions l'air d'avoir dérobé quelque chose...

L'ÉTRANGER.

Il n'est plus temps d'ailleurs; j'entend déjà le murmure des prières...

MARIE.

Ils sont là... Ils passent derrière les haies...

Entre Marthe.

MARTHE.

Me voici. Je les ai conduits jusqu'ici. Je leur ai dit d'attendre sur la route. *On entend des cris d'enfants.* Ah ! les enfants crient encore... Je leur avais défendu de venir... Mais ils veulent voir aussi et les mères n'obéissent pas... Je vais leur dire... Non; ils se taisent. — Tout est-il prêt? — J'ai apporté la petite bague qu'on a trouvée sur elle... Je l'ai couchée moi-même sur le brancard. Elle a l'air de dormir... J'ai eu bien de la peine; ses cheveux ne voulaient pas m'obéir... J'ai fait cueillir des marguerites... C'est triste, il n'y avait pas d'autres fleurs... Que faites-vous ici? Pourquoi n'êtes-vous pas auprès d'eux?... *Elle regarde aux fenêtres.* Ils ne pleurent pas?... ils... vous ne l'avez pas dit?

LE VIEILLARD.

Marthe, Marthe, il y a trop de vie dans ton âme, tu ne peux pas comprendre...

MARTHE.

Pourquoi ne comprendrais-je pas?... *Après un silence et d'un ton de reproche très grave.* Vous ne pouviez faire cela, grand-père...

LE VIEILLARD.

Marthe, tu ne sais pas...

MARTHE.

C'est moi qui vais le dire.

LE VIEILLARD.

Reste ici, mon enfant et regarde un instant.

MARTHE.

Oh! qu'ils sont malheureux!... Ils ne peuvent plus attendre...

LE VIEILLARD.

Pourquoi?

MARTHE.

Je ne sais pas... mais ce n'est plus possible!...

LE VIEILLARD.

Viens ici, mon enfant...

MARTHE.

Quelle patience ils ont!...

LE VIEILLARD.

Viens ici, mon enfant...

MARTHE, *se retournant.*

Où êtes-vous, grand-père? Je suis si malheureuse que je ne vous vois plus... Moi-même, je ne sais plus que faire...

J.

J.

Il.

PAL(

Pr(

N(

A:

O..

Oü

UN PAYSAN.

Qui ?

L'ÉTRANGER.

Les autres... les porteurs ?...

LE PAYSAN.

Ils arrivent par l'allée qui conduit à la porte.

Le vieillard s'éloigne. Marthe et Marie sont assises sur le banc, le dos tourné aux fenêtres. Petites rumeurs dans la foule.

L'ÉTRANGER.

Silence !... Ne parlez pas.

La plus grande des deux sœurs se lève et va pousser les verrous de la porte ..

MARTHE.

Elle l'ouvre ?

L'ÉTRANGER.

Au contraire, elle la ferme.

Un silence.

MARTHE.

Grand-père n'est pas entré ?

L'ÉTRANGER.

Non... Elle revient s'asseoir à côté de la mère... les autres ne bougent pas et l'enfant dort toujours...

Un silence.

LE VIEILLARD.

Ne les regarde plus; jusqu'à ce qu'ils sachent tout...

MARTHE.

Je veux y aller avec vous...

LE VIEILLARD.

Non, Marthe, reste ici... Assieds-toi à côté de ta sœur, sur ce vieux banc de pierre, contre le mur de la maison, et ne regarde pas... Tu es trop jeune, tu ne pourrais plus oublier... Tu ne peux pas savoir ce que c'est qu'un visage au moment où la mort va passer dans ses yeux... Il y aura peut-être des cris... Ne te retourne pas... Il n'y aura peut-être rien... Surtout, ne te retourne pas si tu n'entendais rien... On ne sait pas d'avance la marche de la douleur... Quelques petits sanglots aux racines profondes et c'est tout, d'ordinaire... Je ne sais pas moi-même ce que je pourrai faire quand je les entendrai... Cela n'appartient plus à cette vie .. embrasse-moi, mon enfant, avant que je m'en aille...

Le murmure des prières s'est graduellement rapproché. Une partie de la foule envahit le jardin. On entend courir à pas sourds et parler à voix basse.

L'ÉTRANGER, *à la foule.*

Restez ici... n'approchez pas des fenêtres... Où est-elle?

UN PAYSAN.

Qui ?

L'ÉTRANGER.

Les autres... les porteurs ?...

LE PAYSAN.

Ils arrivent par l'allée qui conduit à la porte.

Le vieillard s'éloigne. Marthe et Marie sont assises sur le banc, le dos tourné aux fenêtres. Petites rumeurs dans la foule.

L'ÉTRANGER.

Silence !... Ne parlez pas.

La plus grande des deux sœurs se lève et va pousser les verrous de la porte ..

MARTHE.

Elle l'ouvre ?

L'ÉTRANGER.

Au contraire, elle la ferme.

Un silence.

MARTHE.

Grand-père n'est pas entré ?

L'ÉTRANGER.

Non... Elle revient s'asseoir à côté de la mère... les autres ne bougent pas et l'enfant dort toujours...

Un silence.

MARTHE.

Ma petite sœur, donne-moi donc tes mains...

MARIE.

Marthe !

Elles s'enlacent et se donnent un baiser.

L'ÉTRANGER.

Il doit avoir frappé... Ils ont levé la tête en même temps... ils se regardent...

MARTHE.

Oh! Oh! ma pauvre sœur... Je vais crier aussi!...

Elle étouffe ses sanglots sur l'épaule de sa sœur.

L'ÉTRANGER.

Il doit frapper encore... Le père regarde l'heure. Il se lève.

MARTHE.

Ma sœur, ma sœur, je veux entrer aussi... Ils ne peuvent plus être seuls...

MARIE.

Marthe, Marthe!...

Elle la retient.

L'ÉTRANGER.

Le père est à la porte... Il tire les verrous... Il ouvre prudemment...

MARTHE.

Oh!... vous ne voyez pas le...

L'ÉTRANGER.

Quoi ?

MARTHE.

Ceux qui portent...

L'ÉTRANGER.

Il ouvre à peine... Je ne vois qu'un coin de la pelouse et le jet d'eau... Il ne lâche pas la porte... il recule... Il a l'air de dire : « Ah ! c'est vous !... » Il lève les bras... Il referme la porte avec soin... Votre grand-père est entré dans la chambre...

La foule s'est rapprochée des fenêtres. Marthe et Marie se lèvent d'abord à demi, puis se rapprochent aussi, étroitement enlacées. On voit le vieillard s'avancer dans la salle. Les deux sœurs de la morte se lèvent ; la mère se lève également, après avoir assis, avec soin, l'enfant dans le fauteuil qu'elle vient d'abandonner ; de sorte que, du dehors, on voit dormir le petit, la tête un peu penchée, au centre de la pièce. La mère s'avance à la rencontre du vieillard et lui tend la main, mais la retire avant qu'il ait le temps de la prendre. Une des jeunes filles veut enlever le manteau du visiteur et l'autre lui avance un fauteuil. Mais le vieillard fait un petit geste de refus. Le père sourit d'un air étonné. Le vieillard regarde du côté des fenêtres.

L'ÉTRANGER.

Il n'ose pas le dire... Il nous a regardés...

Rumeurs dans la foule.

L'ÉTRANGER.

Taisez-vous !...

Le vieillard, en voyant des visages aux fenêtres, a vivement détourné les yeux. Comme une des jeunes filles lui avance toujours le même fauteuil, il finit par s'asseoir et se passe à plusieurs reprises la main droite sur le front.

L'ÉTRANGER.

Il s'asseoit...

Les autres personnes qui se trouvent dans la salle, s'asseoient également, pendant que le père parle avec volubilité. Enfin le vieillard ouvre la bouche et le son de sa voix semble attirer l'attention. Mais le père l'interrompt. Le vieillard reprend la parole et peu à peu les autres s'immobilisent. Tout à coup, la mère tressaille et se lève.

MARTHE.

Oh ! la mère va comprendre !...

Elle se détourne et se cache le visage dans les mains. Nouvelles rumeurs dans la foule. On se bouscule. Des enfants crient pour qu'on les lève afin qu'ils voient aussi. La plupart des mères obéissent.

L'ÉTRANGER.

Silence !... Il ne l'a pas encore dit...

On voit que la mère interroge le vieillard avec angoisse. Il dit quelques mots encore; puis brusquement, tous les autres se lèvent aussi et semblent l'interpeller. Il fait alors de la tête un lent signe d'affirmation.

L'ÉTRANGER.

Il l'a dit... Il l'a dit tout d'un coup!...

VOIX DANS LA FOULE.

Il l'a dit!... Il l'a dit!...

L'ÉTRANGER.

On n'entend rien...

Le vieillard se lève aussi; et sans se retourner, montre du doigt la porte qui se trouve derrière lui. La mère, le père et les deux jeunes filles se jettent sur cette porte, que le père ne parvient pas à ouvrir immédiatement. Le vieillard veut empêcher la mère de sortir.

VOIX DANS LA FOULE.

Ils sortent! Ils sortent!...

Bousculade dans le jardin. Tous se précipitent de l'autre côté de la maison et disparaissent, à l'exception de l'Étranger qui demeure aux fenêtres. Dans la salle, la porte s'ouvre enfin à deux battants; tous sortent en même temps. On aperçoit le ciel étoilé, la pelouse et le jet d'eau sous le clair

de lune, tandis qu'au milieu de la chambre abandonnée, l'enfant continue de dormir paisiblement dans le fauteuil. — Silence.

L'ÉTRANGER.

L'enfant ne s'est pas éveillé !...

Il sort aussi.

FIN

La Mort de Tintagiles.

PERSONNAGES.

TINTAGILES.

YGRAINE. } sœurs de Tintagiles.
BELLANGÈRE. }

AGLOVALE.

TROIS SERVANTES DE LA REINE.

ACTE I

—

Au sommet d'une colline qui domine le château.

Entre Ygraine tenant Tintagiles par la main.

YGRAINE.

Ta première nuit sera mauvaise, Tintagiles. La mer hurle déjà autour de nous; et les arbres se plaignent. Il est tard. La lune est sur le point de se coucher derrière les peupliers qui étouffent le palais... Nous voici seuls, peut-être, bien qu'ici, il faille vivre sur ses gardes. Il semble qu'on y guette l'approche du plus petit bonheur. Je me suis dit un jour, tout au fond de mon âme; — et Dieu lui-même pouvait l'entendre à peine; — je me suis dit un jour que j'allais être heureuse... Il n'en fallut pas davantage; et quelque temps après, notre vieux père mourait et nos deux frères disparaissaient sans qu'un seul être humain puisse nous dire où ils

sont. Me voici toute seule, avec ma pauvre sœur et toi, mon petit Tintagiles; et je n'ai pas confiance en l'avenir... Viens ici; assieds-toi sur mes genoux. Embrasse-moi d'abord; et mets tes petits bras, là, tout autour de mon cou... on ne pourra peut-être pas les dénouer... Te rappelles-tu le temps où c'était moi qui te portais le soir, quand l'heure était venue; et où tu avais peur des ombres de ma lampe dans les longs corridors sans fenêtres? — J'ai senti que mon âme a tremblé sur mes lèvres, lorsque je t'ai revu, tout à coup, ce matin... Je te croyais si loin et si bien à l'abri... Qui est-ce qui t'a fait venir ici?

TINTAGILES.

Je ne sais pas, petite sœur.

YGRAINE.

Tu ne sais plus ce qu'on a dit?

TINTAGILES.

On a dit qu'il fallait partir.

YGRAINE.

Mais pourquoi fallait-il partir

TINTAGILES.

Parce que la reine le voulait.

YGRAINE.

On n'a pas dit pourquoi elle le voulait ? — Je suis sûre qu'on a dit bien des choses...

TINTAGILES.

Petite sœur, je n'ai rien entendu.

YGRAINE.

Quand ils parlaient entre eux, qu'est-ce qu'ils se disaient ?

TINTAGILES.

Petite sœur, ils parlaient à voix basse.

YGRAINE.

Tout le temps ?

TINTAGILES.

Tout le temps, sœur Ygraine ; excepté quand ils me regardaient.

YGRAINE.

Ils n'ont point parlé de la reine ?

TINTAGILES.

Ils ont dit, sœur Ygraine, qu'on ne la voyait pas.

YGRAINE.

Et ceux qui étaient avec toi, sur le pont du navire, n'ont rien dit ?

TINTAGILES.

Ils ne s'occupaient que du vent et des voiles, sœur Ygraine.

YGRAINE.

Ah!... Cela ne m'étonne pas, mon enfant...

TINTAGILES.

Ils m'ont laissé tout seul, petite sœur.

YGRAINE.

Ecoute-moi, Tintagiles, je vais te dire ce que je sais...

TINTAGILES.

Que sais-tu, sœur Ygraine?

YGRAINE.

Peu de chose, mon enfant... Ma sœur et moi, nous nous traînons ici, depuis notre naissance, sans rien oser comprendre à tout ce qui se passe... J'ai vécu bien longtemps comme une aveugle dans cette île; et tout me semblait naturel... Je n'y voyais pas d'autres événements qu'un oiseau qui volait, une feuille qui tremblait, une rose qui s'ouvrait... Il y régnait un tel silence qu'un fruit mûr qui tombait dans le parc appelait les visages aux fenêtres... Et personne ne semblait avoir de soupçons... mais une nuit, j'ai appris qu'il devait y avoir autre chose... J'ai voulu fuir et je n'ai pu le faire... As-tu compris ce que j'ai dit?

TINTAGILES.

Oui, oui, petite sœur, je comprends tout ce que l'on veut...

YGRAINE.

Alors, ne parlons plus de ce qu'on ne sait pas... Tu vois là, derrière les arbres morts qui empoisonnent l'horizon, tu vois là le château, au fond de la vallée?

TINTAGILES

Ce qui est si noir, sœur Ygraine?

YGRAINE.

Il est noir en effet... Il est au plus profond d'un cirque de ténèbres... Il faut bien qu'on y vive... On eût pu le construire au sommet des grands monts qui l'entourent... Les monts sont bleus durant le jour... On aurait respiré. On aurait vu la mer et les prairies de l'autre côté des rochers... Mais ils ont préféré le mettre au fond de la vallée; et l'air même ne descend pas si bas... Il tombe en ruines, et personne n'y prend garde... Les murailles se fendent et l'on dirait qu'il se dissout dans les ténèbres... Il n'y a qu'une tour que le temps n'attaque point... Elle est énorme; et la maison ne sort pas de son ombre...

TINTAGILES.

Il y a quelque chose qui s'éclaire, sœur Ygraine... Vois-tu, vois-tu, les grandes fenêtres rouges?...

YGRAINE.

Ce sont celles de la tour, Tintagiles; se sont les seules où tu verras de la lumière, et c'est là que se trouve le trône de la reine.

TINTAGILES.

Je ne verrai pas la reine?

YGRAINE.

Personne ne peut la voir...

TINTAGILES.

Pourquoi ne peut-on la voir?

YGRAINE.

Approche-toi davantage, Tintagiles... Il ne faut pas qu'un oiseau ou une herbe nous entende...

TINTAGILES.

Il n'y a pas d'herbe, petite sœur... *Un silence.* — Qu'est-ce qu'elle fait, la reine?

YGRAINE.

Personne ne le sait, mon enfant. Elle ne se montre pas... Elle vit là, toute seule dans sa tour; et celles qui la servent ne sortent pas durant le jour... Elle est très vieille; elle est la mère de notre mère et elle veut régner seule... Elle est soupçonneuse et jalouse et on dit qu'elle

est folle... Elle a peur que quelqu'un ne s'élève à sa place; et c'est, sans doute, à cause de cette crainte qu'elle a voulu qu'on t'amenât ici... Ses ordres s'exécutent sans qu'on sache comment... Elle ne descend jamais; et toutes les portes de la tour sont fermées nuit et jour... Je ne l'ai jamais aperçue; mais d'autres l'ont vue, paraît-il, dans le temps, alors qu'elle était jeune...

TINTAGILES.

Elle est très laide, sœur Ygraine?

YGRAINE.

On dit qu'elle n'est pas belle et qu'elle devient énorme... Mais ceux qui l'ont vue n'osent plus en parler... Mais qui sait s'ils l'ont vue?... Elle a une puissance que l'on ne comprend pas; et nous vivons ici avec un grand poids sans merci sur notre âme... Il ne faut pas que tu t'effraies outre mesure ou que tu aies de mauvais rêves; nous veillerons sur toi, mon petit Tintagiles, et le mal ne pourra t'atteindre; mais ne t'éloigne pas de moi, de ta sœur Bellangère ni de notre vieux maître Aglovale...

TINTAGILES.

D'Aglovale non plus, sœur Ygraine?

YGRAINE.

D'Aglovale non plus... Il nous aime...

TINTAGILES.

Il est si vieux, petite sœur!

YGRAINE.

Il est vieux, mais très sage... C'est le seul ami qui nous reste; et il sait bien des choses... C'est étrange; elle t'a fait venir sans prévenir personne... Je ne sais ce qu'il y a dans mon cœur... J'étais triste et heureuse de te savoir si loin, de l'autre côté de la mer... Et maintenant... J'ai été étonnée... Je sortais ce matin pour voir si le soleil se levait sur les monts; et c'est toi que je vois sur le seuil... Je t'ai reconnu tout de suite...

TINTAGILES.

Non, non, petite sœur; c'est moi qui ai ri le premier...

YGRAINE.

Je ne pouvais pas rire tout de suite... Tu comprendras... Il est temps, Tintagiles, et le vent devient noir sur la mer... Embrasse-moi, plus fort, encore, encore, avant de te mettre debout... Tu ne sais pas qu'on aime... Donne-moi ta petite main... Je la garderai bien et nous allons rentrer dans le château malade...

Ils sortent.

ACTE II

Un appartement dans le château.

On découvre Aglovale et Ygraine. — Entre Bellangère.

BELLANGÈRE.

Où est Tintagiles ?

YGRAINE.

Ici ; ne parle pas trop fort. Il dort dans l'autre chambre. Il semblait un peu pâle, un peu souffrant aussi. Il était fatigué du voyage et de la longue traversée. Ou bien, c'est l'atmosphère du château qui a surpris sa petite âme. Il pleurait sans raison. Je l'ai bercé sur mes genoux ; viens voir... Il dort dans notre lit... Il dort très gravement, une main sur le front, comme un petit roi triste...

BELLANGÈRE, *fondant soudainement en larmes.*

Ma sœur ! ma sœur !... ma pauvre sœur !...

YGRAINE.

Qu'y a-t-il ?

BELLANGÈRE.

Je n'ose pas dire ce que je sais... et je ne suis pas sûre de savoir quelque chose... et cependant j'ai entendu ce qu'on ne pouvait pas entendre...

YGRAINE.

Qu'as-tu donc entendu ?

BELLANGÈRE.

J'ai passé près des corridors de la tour...

YGRAINE.

Ah ?...

BELLANGÈRE.

Une porte y était entr'ouverte. Je l'ai poussée très doucement... je suis entrée...

YGRAINE.

Où ça ?

BELLANGÈRE.

Je n'avais jamais vu... Il y avait d'autres corridors éclairés par des lampes ; puis des galeries basses qui n'avaient pas d'issue... Je savais qu'il était défendu d'avancer... J'avais peur et j'allais revenir sur mes pas, quand je surpris un bruit de voix qu'on entendait à peine...

YGRAINE.

Il faut que ce soient les servantes de la reine; elles habitent au pied de la tour...

BELLANGÈRE.

Je ne sais pas au juste ce que c'était... Il devait y avoir plus d'une porte entre nous; et les voix m'arrivaient comme la voix de quelqu'un qu'on étouffe... Je me suis approchée autant que je l'ai pu... Je ne suis sûre de rien mais je crois qu'elles parlaient d'un enfant arrivé d'aujourd'hui et d'une couronne d'or... Elles semblaient rire...

YGRAINE.

Elles riaient?

BELLANGÈRE.

Oui, je crois qu'elles riaient... à moins qu'elles ne pleurassent, ou que ce fût une chose que je n'ai pas comprise; car on entendait mal, et leurs voix étaient douces... Elles semblaient s'agiter en foule sous des voûtes... Elles parlaient de l'enfant que la reine voulait voir... Elles monteront probablement ce soir...

YGRAINE.

Quoi?... ce soir?...

BELLANGÈRE.

Oui... Oui... Je crois que oui...

YGRAINE.

Elles n'ont nommé personne ?

BELLANGÈRE.

Elles parlaient d'un enfant, d'un tout petit enfant...

YGRAINE.

Il n'y a pas d'autre enfant...

BELLANGÈRE.

Elles élevaient un peu la voix en ce moment, parce que l'une d'elles avait dit que le jour ne semblait pas venu...

YGRAINE.

Je sais ce que cela veut dire, et ce n'est pas la première fois qu'elles sortent de la tour... Je savais bien pourquoi elle l'avait fait venir... mais je ne pouvais croire qu'elle aurait hâte ainsi !... Nous verrons... nous sommes trois et nous avons le temps.

BELLANGÈRE.

Que vas-tu faire ?

YGRAINE.

Je ne sais pas encore ce que je ferai, mais je l'étonnerai... savez-vous ce que c'est, vous autres qui tremblez ? Je vais vous dire...

BELLANGÈRE.

Quoi ?

YGRAINE.

Elle ne le prendra pas sans peine...

BELLANGÈRE.

Nous sommes seules, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Ah ! c'est vrai, nous sommes seules !... Il n'y a qu'un remède et il nous réussit toujours !... Attendons à genoux comme les autres fois... *D'une voix ironique.* Elle aura peut-être pitié !... Elle se laisse désarmer par les larmes... Il faut lui accorder tout ce qu'elle demande ; elle sourira peut-être ; et elle a l'habitude d'épargner tous ceux qui s'agenouillent... Elle est là depuis des années dans son énorme tour, à dévorer les nôtres, sans qu'un seul ait osé la frapper au visage... Elle est là sur notre âme comme la pierre d'un tombeau et pas un n'ose étendre le bras... Au temps qu'il y avait ici des hommes, ils avaient peur aussi, et tombaient à plat ventre... Aujourd'hui c'est au tour de la femme... nous verrons... Il est temps qu'on se lève à la fin... On ne sait pas sur quoi repose sa puissance et je ne veux plus vivre à l'ombre de sa tour... Allez-vous en, allez-vous-en tous deux, et laissez-moi plus seule encore si vous tremblez aussi... Je l'attends...

BELLANGÈRE.

Ma sœur, je ne sais pas ce qu'il faut que l'on fasse, mais je reste avec toi...

AGLOVALE.

Je reste aussi, ma fille... Il y a bien longtemps que mon âme est inquiète... Vous allez essayer... nous avons essayé plus d'une fois...

YGRAINE.

Vous avez essayé... vous aussi ?

AGLOVALE.

Ils ont tous essayé... Mais au dernier moment, ils ont perdu la force... Vous aussi vous verrez... Elle m'ordonnerait de monter jusqu'à elle ce soir même, je joindrais mes deux mains sans rien dire; et mes pieds fatigués graviraient l'escalier, sans lenteur et sans hâte, bien que je sache qu'on ne le descend pas les yeux ouverts... Je n'ai plus de courage contre elle... nos mains ne servent à rien et n'atteignent personne... Ce n'est pas ces mains-là qu'il faudrait et tout est inutile... Mais je veux vous aider puisque vous espérez... Fermez les portes, mon enfant... Eveillez Tintagiles; entourez-le de vos petits bras nus et prenez-le sur vos genoux... nous n'avons pas d'autre défense...

ACTE III

—

Le même appartement.

On découvre Ygraine et Aglovale.

YGRAINE.

J'ai visité les portes. Il y en a trois. Nous garderons la grande... Les deux autres sont épaisses et basses. Elles ne s'ouvrent jamais. Les clefs en sont perdues depuis longtemps, et les barres de fer sont scellées dans les murs. Aidez-moi à fermer celle-ci; elle est plus lourde que la porte d'une ville... Elle est solide aussi, et la foudre elle-même ne pourrait pas entrer... Etes-vous prêt à tout?

AGLOVALE, *s'asseyant sur le seuil.*

Je vais m'asseoir sur les marches du seuil; l'épée sur les genoux... Je crois que ce n'est pas la première fois que j'attends et que je veille ici... et il y a des moments où l'on ne comprend pas tout ce qu'on se rappelle... J'ai fait ces choses, je ne sais quand... mais je n'avais jamais osé tirer

l'épée... Aujourd'hui, elle est là, devant moi, bien que mes bras n'aient plus de force; mais je veux essayer... Il est peut-être temps qu'on se défende, quoiqu'on sache que l'effort ne servira de rien.

Bellangère, portant Tintagiles dans ses bras, sort de l'appartement voisin.

BELLANGÈRE.

Il était éveillé...

YGRAINE.

Il est pâle... qu'a-t-il donc ?

BELLANGÈRE.

Je ne sais... Il pleurait en silence...

YGRAINE.

Tintagiles...

BELLANGÈRE.

Il regarde d'un autre côté...

YGRAINE.

Il ne me reconnaît pas... Tintagiles, où es-tu ? — C'est ta sœur qui te parle... Que regardes-tu là ? — Retourne-toi... viens, nous allons jouer...

TINTAGILES.

Non... non...

YGRAINE.

Tu ne veux pas jouer?

TINTAGILES.

Je ne peux plus marcher, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Tu ne peux plus marcher?... voyons, voyons, qu'as-tu donc? — Est-ce que tu souffres un peu?

TINTAGILES.

Oui...

YGRAINE.

Où est-ce donc que tu souffres? — dis-le moi, Tintagiles, et je te guérirai...

TINTAGILES.

Je ne peux pas le dire, sœur Ygraine, c'est partout...

YGRAINE.

Viens ici, Tintagiles... Tu sais bien que mes bras sont plus doux et qu'on y guérit vite... Donne-le moi, Bellangère... Il va s'asseoir sur mes genoux, et cela passera... Là, tu vois ce que c'est?... Tes grandes sœurs sont ici... Elles sont autour de toi... nous allons te défendre et le mal ne pourra pas venir...

TINTAGILES.

Il est là, sœur Ygraine... Pourquoi n'y a-t-il pas de lumière, sœur Ygraine ?

YGRAINE.

Il y en a, mon enfant... Tu ne vois pas la lampe qui descend de la voûte ?

TINTAGILES.

Oui, oui... Elle n'est pas grande... Il n'y en a pas d'autres ?

YGRAINE.

Pourquoi en faut-il d'autres ? on voit ce qu'il faut voir...

TINTAGILES.

Ah !...

YGRAINE.

Oh ! tes yeux sont profonds !...

TINTAGILES.

Les tiens aussi, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Je ne l'avais pas remarqué ce matin... J'ai vu monter... On ne sait pas au juste ce que l'âme a cru voir...

TINTAGILES.

Je n'ai pas vu l'âme, sœur Ygraine... Mais pourquoi Aglovale est-il là sur le seuil ?

YGRAINE.

Il se repose un peu... Il voulait t'embrasser avant de se coucher... Il attendait que tu fusses éveillé...

TINTAGILES.

Qu'est-ce qu'il a sur les genoux !

YGRAINE.

Sur les genoux? Je ne vois rien sur ses genoux...

TINTAGILES.

Si, si, il y a quelque chose...

AGLOVALE.

Peu de chose, mon enfant... Je regardais ma vieille épée; et je la reconnais à peine... Elle m'a servi bien des années; mais depuis quelque temps, j'ai perdu toute confiance en elle, et je crois qu'elle va se briser... Il y a là, près de la garde, une petite tache... J'ai remarqué que l'acier pâlissait, et je me demandais... Je ne sais plus ce que je demandais... Mon âme est bien lourde aujourd'hui... Que veux-tu qu'on y fasse?...

Il faut bien que l'on vive en attendant l'inattendu... Et puis il faut agir comme si l'on espérait... On a de ces soirs graves où la vie inutile vous remonte à la gorge ; et l'on voudrait fermer les yeux... Il est tard, et je suis fatigué...

TINTAGILES.

Il a des blessures, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Où donc ?

TINTAGILES.

Sur le front et les mains...

AGLOVALE.

Ce sont de très vieilles blessures dont je ne souffre plus... Il faut que la lumière tombe sur elles ce soir... Tu ne les avais pas remarquées jusqu'ici ?

TINTAGILES.

Il a l'air triste, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Non, non, il n'est pas triste, mais très las...

TINTAGILES.

Toi aussi, tu es triste, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Mais non, mais non ; tu vois bien, je souris...

TINTAGILES.

Et l'autre sœur aussi...

YGRAINE.

Mais non, elle sourit aussi...

TINTAGILES.

Ce n'est pas sourire, ça... Je sais bien...

YGRAINE.

Voyons ; embrasse-moi et pense à autre chose...

Elle l'embrasse.

TINTAGILES.

A quelle chose, sœur Ygraine? — Pourquoi me fais-tu mal quand tu m'embrasses ainsi ?

YGRAINE.

Je t'ai fait mal!

TINTAGILES.

Oui... Je ne sais pas pourquoi j'entends battre ton cœur, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Tu l'entends battre ?

TINTAGILES.

Oh! oh! il bat, il bat, comme s'il voulait...

YGRAINE.

Quoi?

TINTAGILES.

Je ne sais pas, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Il ne faut pas s'inquiéter sans raison, ni parler par énigmes... Tiens! tes yeux sont mouillés... Pourquoi te troubles-tu? J'entends ton cœur aussi... on les entend toujours lorsqu'on s'embrasse ainsi... C'est alors qu'ils se parlent et qu'ils disent des choses que la voix ne dit pas...

TINTAGILES.

Je n'ai pas entendu tout à l'heure...

YGRAINE.

C'est qu'alors... Oh! mais le tien!.. qu'a-t-il donc?... Il éclate!...

TINTAGILES, *criant.*

Sœur Ygraine! sœur Ygraine!

YGRAINE.

Quoi?

TINTAGILES.

J'ai entendu !... Elles... elles viennent !

YGRAINE.

Mais qui donc ?... qu'as-tu donc ?...

TINTAGILES.

La porte ! la porte ! Elles y étaient !

Il tombe à la renverse sur les genoux d'Ygraine.

YGRAINE.

Qu'a-t-il donc ?... Il s'est... il s'est évanoui...

BELLANGÈRE.

Prends garde... prends garde... Il va tomber...

AGLOVALE, *se levant brusquement, l'épée à la main.*

J'entends aussi... on marche dans le corridor.

YGRAINE.

Oh !...

Un silence — ils écoutent.

AGLOVALE.

J'entends... Il y en a une foule...

YGRAINE.

Une foule... quelle foule ?

AGLOVALE.

Je ne sais pas... on entend et on n'entend pas... Elles ne marchent pas comme les autres êtres, mais elles viennent... Elles touchent la porte...

YGRAINE, *serrant convulsivement Tintagiles dans ses bras.*

Tintagiles!... Tintagiles!...

BELLANGÈRE, *l'embrassant en même temps.*

Moi aussi!... moi aussi!... Tintagiles!...

AGLOVALE.

Elles ébranlent la porte... écoutez... doucement... Elles chuchotent... Elles frôlent...

On entend une clef grincer dans la serrure.

YGRAINE.

Elles ont la clef!...

AGLOVALE.

Oui... oui... J'en étais sûr... Attendez...

Il se dresse, l'épée haute, sur la dernière marche. — Aux deux sœurs :

Venez!... venez aussi!...

Un silence. La porte s'ouvre un peu. Affolé, Aglovale met son épée en travers de l'ouverture, en enfichant la pointe entre les poutres du chambranle. L'épée se brise avec fracas sous la pression funèbre du vantail, et ses fragments roulent en résonnant le long des marches. Ygraine bondit, portant Tintagiles évanoui ; et elle, Bellangère et Aglovale, avec

des efforts vains et énormes, tentent de repousser la porte qui continue de s'ouvrir lentement, sans qu'on entende ou que l'on voie personne. Seule une clarté froide et calme pénètre dans l'appartement. A ce moment, Tintagiles, se roidissant soudain, revient à lui, pousse un long cri de délivrance et embrasse sa sœur, tandis qu'à l'instant même de ce cri, la porte qui ne résiste plus, se referme brusquement sous leur poussée qu'ils n'ont pas eu le temps d'interrompre.

YGRAINE.

Tintagiles!...

Ils se regardent avec étonnement.

AGLOVALE, *écoutant à la porte.*

Je n'entends plus rien...

YGRAINE, *éperdue de joie.*

Tintagiles!... Tintagiles!... Voyez! Voyez!... Il est sauvé!... Voyez ses yeux... on voit le bleu... Il va parler... Elles ont vu qu'on veillait... Elles n'ont pas osé!... Embrasse-nous!... Embrasse-nous, te dis-je!... Embrasse-nous!... Tous! tous!... Jusqu'au fond de notre âme!...

Tous les quatre, les yeux pleins de larmes, se tiennent étroitement embrassés.

ACTE IV

Un corridor devant l'appartement de l'acte précédent.

Entrent, voilées, trois servantes de la reine.

PREMIÈRE SERVANTE, *écoutant à la porte.*

Ils ne veillent plus...

DEUXIÈME SERVANTE.

Il était inutile d'attendre...

TROISIÈME SERVANTE.

Elle préfère qu'on le fasse en silence...

PREMIÈRE SERVANTE.

Je savais qu'ils devaient dormir...

DEUXIÈME SERVANTE.

Ouvrez vite...

TROISIÈME SERVANTE.

Il est temps...

PREMIÈRE SERVANTE.

Attendez à la porte. J'entrerai seule. Il est inutile d'être trois...

DEUXIÈME SERVANTE.

Il est vrai qu'il est bien petit...

TROISIÈME SERVANTE.

Il faut prendre garde à l'aînée...

DEUXIÈME SERVANTE.

Vous savez que la reine ne veut pas qu'elles le sachent...

PREMIÈRE SERVANTE.

Ne craignez rien; on ne m'entend jamais sans peine...

DEUXIÈME SERVANTE.

Entrez donc; il est temps.

La première servante ouvre la porte avec prudence et entre dans la chambre.

TROISIÈME SERVANTE.

Ah...

Un silence. La première servante sort de l'appartement.

DEUXIÈME SERVANTE.

Où est-il ?

PREMIÈRE SERVANTE.

Il dort entre ses sœurs. Il entoure leur cou de ses bras ; et leurs bras l'entourent aussi... Je ne pourrai pas le faire seule...

DEUXIÈME SERVANTE.

Je vais vous aider...

TROISIÈME SERVANTE.

Oui ; allez-y ensemble... je veillerai ici...

PREMIÈRE SERVANTE.

Prenez garde ; ils savent quelque chose... Ils luttaient tous trois contre un mauvais rêve...

Les deux servantes entrent dans la chambre.

TROISIÈME SERVANTE.

Ils le savent toujours ; mais ils ne comprennent pas...

Un silence. Les deux servantes ressortent de l'appartement.

TROISIÈME SERVANTE.

Et bien ?

DEUXIÈME SERVANTE.

Il faut venir aussi... On ne peut pas les détacher...

PREMIÈRE SERVANTE.

Lorsqu'on dénoue leurs bras, elles les referment sur l'enfant...

DEUXIÈME SERVANTE.

Et l'enfant les serre de plus en plus fort...

PREMIÈRE SERVANTE.

Il repose, le front sur le cœur de l'aînée...

DEUXIÈME SERVANTE.

Et sa tête remonte et descend sur ses seins...

PREMIÈRE SERVANTE.

Nous ne parviendrons pas à entr'ouvrir ses mains...

DEUXIÈME SERVANTE.

Elles plongent jusqu'au fond des cheveux de ses sœurs...

PREMIÈRE SERVANTE.

Il serre une boucle d'or entre ses petites dents...

DEUXIÈME SERVANTE.

Il faudra couper les cheveux de l'aînée...

PREMIÈRE SERVANTE.

Et ceux de l'autre sœur de même, vous verrez...

DEUXIÈME SERVANTE.

Avez-vous des ciseaux ?

TROISIÈME SERVANTE.

Oui...

PREMIÈRE SERVANTE.

Venez vite ; ils s'agitent déjà.

DEUXIÈME SERVANTE.

Leur cœur et leurs paupières battent en même temps...

PREMIÈRE SERVANTE.

C'est vrai; j'ai entrevu les yeux bleus de l'aînée...

DEUXIÈME SERVANTE.

Elle nous a regardées, mais ne nous a pas vues...

PREMIÈRE SERVANTE.

Quand on touche à l'un d'eux les deux autres tressaillent...

DEUXIÈME SERVANTE.

Ils font de grands efforts sans pouvoir remuer...

PREMIÈRE SERVANTE.

L'aînée voudrait crier, mais elle n'y parvient pas...

DEUXIÈME SERVANTE.

Venez vite; ils semblent avertis...

TROISIÈME SERVANTE.

Le vieillard n'est pas là ?

PREMIÈRE SERVANTE.

Si; mais il dort dans un coin...

DEUXIÈME SERVANTE.

Il dort, le front sur le pommeau de son épée.

PREMIÈRE SERVANTE.

Il ne sait rien; et il ne rêve pas...

TROISIÈME SERVANTE.

Venez, venez; il faut qu'on en finisse...

PREMIÈRE SERVANTE.

Vous aurez de la peine à démêler leurs membres...

DEUXIÈME SERVANTE.

C'est vrai; ils s'entrelacent comme ceux des noyés...

TROISIÈME SERVANTE.

Venez, venez...

Elles entrent dans la chambre. Un grand silence entrecoupé de soupirs et de sourds murmures d'une angoisse que le sommeil étouffe. Ensuite, les trois servantes sortent en toute hâte de l'appartement sombre. L'une d'elles emporte dans ses bras Tintagiles endormi, dont les petites mains crispées par le sommeil et l'agonie, l'inondent tout entière du ruissellement des longues boucles d'or ravies aux chevelures des deux sœurs. Elles fuient en silence, lorsqu'arrivées au bout du corridor, Tintagiles, tout à coup réveillé, pousse un grand cri de détresse suprême,

TINTAGILES, *du fond du corridor.*

Aah!...

Nouveau silence. Puis on entend, dans la chambre voisine, s'éveiller et se lever inquiètement les deux sœurs.

YGRAINE, *dans la chambre.*

Tintagiles!... où est-il?...

BELLANGÈRE.

Il n'y est plus...

YGRAINE, *avec une angoisse croissante.*

Tintagiles!... une lampe! une lampe!... Allume-la!...

BELLANGÈRE.

Oui... oui...

YGRAINE.

On la voit, par la porte ouverte, s'avancer dans la chambre, une lampe à la main.

La porte est grande ouverte !

LA VOIX DE TINTAGILES, *presque indistincte dans le lointain.*

Sœur Ygraine !...

YGRAINE.

Il crie !... Il crie !... Tintagiles ! Tintagiles !...

Elle se précipite dans le corridor. Bellangère veut la suivre, mais tombe évanouie sur les marches du seuil.

ACTE V

Une grande porte de fer sous des voûtes très sombres.

Entre Ygraine, hagarde, échevelée, une lampe à la main.

YGRAINE. *se retournant avec égarement.*

Ils ne m'ont pas suivie... Bellangère!... Bellangère!... Aglovale!... Où sont-ils? — Ils disaient qu'ils l'aimaient et ils m'ont laissée seule!... Tintagiles!... Tintagiles!... Oh! c'est vrai... j'ai monté, j'ai monté des degrés innombrables entre de grands murs sans pitié et mon cœur ne peut plus me faire vivre... On dirait que les voûtes remuent... *Elle s'appuie contre les piliers d'une voûte.* Je vais tomber... Oh! oh! ma pauvre vie! Je la sens... Elle est tout au bord de mes lèvres et elle veut s'en aller... Je ne sais pas ce que j'ai fait... Je n'ai rien vu; je n'ai rien entendu... Il y a un silence!... J'ai trouvé toutes ces boucles d'or le long des marches et le long des murailles; et je les ai suivies. Je les ai ramassées... Oh! oh! elles sont très belles! Petit poucet... petit poucet...

Qu'est-ce donc que j'ai dit? Je me rappelle... Je n'y crois pas non plus... on peut dormir... Tout cela n'a pas d'importance et ce n'est pas possible... Je ne sais plus ce que je pense... On vous éveille et puis... Au fond, voyons, au fond, il faut qu'on réfléchisse... On dit ceci, on dit cela; mais c'est l'âme qui suit un tout autre chemin. On ne sait pas tout ce que l'on déchaîne. Je suis venue ici avec ma petite lampe... Elle ne s'est pas éteinte malgré le vent dans l'escalier... Au fond, que faut-il en penser? Il y a trop de choses qui ne sont pas fixées... Il en est cependant qui doivent les savoir: mais pourquoi ne parlent-ils pas? *Regardant autour d'elle.* Je n'avais jamais vu tout ceci... On ne peut pas monter plus haut; et tout est défendu... Il fait froid... Il fait si noir aussi qu'on aurait peur de respirer... On dit que les ténèbres empoisonnent... Il y a là une porte effrayante... *Elle s'approche de la porte et la tâte.* Oh! elle est froide!... Elle est en fer uni, tout uni et n'a pas de serrure... Par où donc s'ouvre-t-elle? Je ne vois pas de gonds... Je crois qu'elle est scellée dans la muraille... On ne peut pas monter plus haut... il n'y a plus de marches... *Poussant un cri terrible.* Ah!... encore des boucles d'or prises entre les battants!... Tintagiles! Tintagiles!... J'ai entendu tomber la porte tout à l'heure!... Je me rappelle! Je me rappelle!... Il faut!... *Elle frappe frénétiquement du poing et des pieds sur la porte.* Oh! le monstre! le monstre! C'est ici que vous êtes!... Ecoutez! Je blasphème! je blasphème et je crache sur vous!...

On entend frapper à petits coups de l'autre côté de la porte; puis la voix de Tintagiles se perçoit, très faiblement, à travers les battants de fer.

TINTAGILES.

Sœur Ygraine, sœur Ygraine....

YGRAINE.

Tintagiles!... Quoi?... quoi?... Tintagiles, est-ce toi?...

TINTAGILES.

Ouvre vite, ouvre vite!... Elle est là!...

YGRAINE.

Oh! oh!... Qui?... Tintagiles, mon petit Tintagiles... tu m'entends?... Qu'y a-t-il? Qu'est-il donc arrivé?... Tintagiles!... On ne t'a pas fait mal?... Où es-tu?... es-tu là?...

TINTAGILES.

Sœur Ygraine, sœur Ygraine!... Je vais mourir si tu ne m'ouvres pas...

YGRAINE.

Attends, j'essaye, attends... J'ouvre, j'ouvre...

TINTAGILES.

Mais tu ne me comprends pas!... Sœur Ygraine!... Il n'y a pas de temps!... Elle n'a pas pu me retenir... Je l'ai frappée, frappée... J'ai couru... Vite, vite, elle arrive!...

YGRAINE.

Je viens, je viens... où est-elle?...

TINTAGILES.

Je ne vois rien... mais j'entends... Oh! j'ai peur, sœur Ygraine, j'ai peur!... Vite, vite!... Ouvre vite!... pour l'amour du bon Dieu, sœur Ygraine!

YGRAINE, *tâtant anxieusement la porte.*

Je suis sûre de trouver... attends un peu... une minute... un moment...

TINTAGILES.

Je ne peux plus, sœur Ygraine... Elle souffle derrière moi...

YGRAINE.

Ce n'est rien, Tintagiles, mon petit Tintagiles, n'aie pas peur... c'est que je n'y vois pas...

TINTAGILES.

Mais si; je vois bien ta lumière... Il fait clair près de toi, sœur Ygraine... Ici je n'y vois plus...

YGRAINE.

Tu me vois, Tintagiles? Où est-ce que l'on voit? Il n'y a pas de fente...

TINTAGILES.

Si, si, il y en a une, mais elle est si petite!...

YGRAINE.

De quel côté? ici?... dis, dis... c'est peut-être par là?

TINTAGILES.

Ici, ici... Tu n'entends pas? je frappe...

YGRAINE.

Ici?

TINTAGILES.

Plus haut... Mais elle est si petite!... On ne peut pas y passer une aiguille!...

YGRAINE.

N'aie pas peur, je suis là...

TINTAGILES.

Oh! j'entends, sœur Ygraine!... Tire! tire! Il faut tirer! Elle arrive!... si tu pouvais ouvrir un peu... un petit peu... car je suis si petit!...

YGRAINE.

Je n'ai plus d'ongles, Tintagiles... J'ai tiré, j'ai poussé, j'ai frappé!... j'ai frappé!... *Elle frappe encore et tâche de secouer la porte inébranlable.* J'ai deux doigts qui sont morts... Ne pleure pas... C'est du fer...

TINTAGILES, *sanglotant désespérément.*

Tu n'as pas quelque chose pour ouvrir, sœur Ygraine ?... rien du tout, rien du tout... et je pourrais passer... car je suis si petit, si petit... tu sais bien...

YGRAINE.

Je n'ai rien que ma lampe, Tintagiles... Voilà ! Voilà !... *Elle frappe la porte à grands coups, à l'aide de sa lampe d'argile qui s'éteint et se brise.* Oh !... Tout est noir tout à coup !... Tintagiles, où es-tu ?... Oh ! écoute, écoute !... Tu ne peux pas ouvrir de l'intérieur ?...

TINTAGILES.

Non, non ; il n'y a rien... Je ne sens rien du tout... Je ne vois plus la petite fente claire...

YGRAINE.

Qu'as-tu donc, Tintagiles ?... Je n'entends presque plus...

TINTAGILES.

Petite sœur, sœur Ygraine... Ce n'est plus possible...

YGRAINE.

Qu'y a-t-il, Tintagiles ?... où vas-tu ?...

TINTAGILES.

Elle est là !... Je n'ai plus de courage. — Sœur Ygraine, sœur Ygraine !... Je la sens !...

YGRAINE.

Qui ?... Qui ?...

TINTAGILES.

Je ne sais pas... Je ne vois pas... Mais ce n'est plus possible !... Elle... elle me prend à la gorge... Elle a mis la main sur ma gorge... Oh ! oh sœur ! Ygraine, viens ici...

YGRAINE.

Oui, oui...

TINTAGILES.

Il fait si noir !...

YGRAINE.

Débats-toi, défends-toi, déchire-la !... N'aie pas peur... Un moment !... Je suis là.... Tintagiles?...Tintagiles! réponds-moi !... Au secours!... où es-tu ?... Je vais t'aider... embrasse-moi... au travers de la porte... ici... ici...

TINTAGILES, *très faiblement.*

Ici... ici... sœur Ygraine...

YGRAINE.

C'est ici, c'est ici que je donne des baisers, tu l'entends ? encore ! encore !...

TINTAGILES, *de plus en plus faiblement.*

J'en donne aussi... ici... sœur Ygraine!... sœur Ygraine!... Oh!...

On entend la chute d'un petit corps derrière la porte de fer.

YGRAINE.

Tintagiles!... Tintagiles!... Qu'as-tu fait?... — Rendez-le! rendez-le!... pour l'amour de Dieu, rendez-le!... Je n'entends plus... — Qu'en faites-vous?... Ne lui faites pas de mal, n'est-ce pas?... Ce n'est qu'un pauvre enfant!... Il n'y résiste pas... Voyez, voyez... Je ne suis pas méchante... Je me suis mise à deux genoux... Rends-le nous, je t'en prie!... Ce n'est pas pour moi seule, tu le sais... Je ferai tout ce qu'on voudra... Je ne suis pas mauvaise, vous voyez... Je vous en supplie les mains jointes... J'ai eu tort... Je me soumets tout à fait, tu vois bien... J'ai perdu tout ce que j'avais... Il faudrait me punir autrement... Il y a tant de choses qui pourraient me faire plus de peine... si tu aimes à faire de la peine... Tu verras... Mais ce pauvre enfant n'a rien fait... Ce que j'ai dit, ce n'est pas vrai... mais je ne savais pas... Je sais bien que vous êtes très bonne... Il faut bien qu'à la fin l'on pardonne!... Il est si jeune, il est si beau et il est si petit!... Vous voyez que ce n'est pas possible!... Il met ses petits bras sur votre cou; sa petite bouche sur votre bouche; et Dieu lui-même ne peut plus résister... Vous allez ouvrir, n'est-ce

pas?... Je ne demande presque rien... Je ne dois l'avoir qu'un moment, un tout petit moment... Je ne me rappelle pas... tu comprends... Je n'ai pas eu le temps... Il ne faut presque rien pour qu'il passe... Ce n'est pas difficile... *Un long silence inexorable.* — Monstre!... Monstre!... Je crache!...

Elle s'affaisse et continue de sangloter doucement, les bras étendus sur la porte, dans les ténèbres.

FIN

TABLE

Pelléas et Mélisande 1
Alladine et Palomides 115
Intérieur 173
La Mort de Tintagiles 201